

**SAS [136] –
Bombes sur
Belgrade**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



SAS BOMBES SUR BELGRADE

par GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



N°136

© Éditions Gérard de Villiers, 1999

CHAPITRE PREMIER

Richard Lord, allongé sur le canapé de cuir noir du living-room plongé dans l'obscurité, baissa les yeux sur les aiguilles lumineuses de sa Breitling Chronomat : 11 h 10. Il allait falloir bouger. Il tourna la tête vers la fenêtre aux vitres quadrillées de papier marron donnant sur Ulitza Sara Lazara et ne vit qu'un trou noir. Depuis le début des bombardements de l'OTAN, dès la nuit tombée, Belgrade était plongée dans une obscurité totale. Plus d'éclairage public, et les particuliers, terrifiés par les bombes, se gardaient bien d'allumer chez eux dans la crainte de se faire repérer par les bombardiers. Précaution bien sûr illusoire, avec les bombes «intelligentes» et les «cruise-missiles» guidés par satellites.

Comme d'habitude, avant chaque rendez-vous avec ses «spotters», le Britannique avait l'estomac noué. Il maudissait sa Centrale de ne pas l'avoir soulagé de cette dangereuse corvée au profit de sa mission principale. Chacune de ces rencontres, dans une ville infestée d'indicateurs et d'agents de la RDB⁽¹⁾ où la population, devenue paranoïaque depuis le déclenchement de la guerre, soupçonnait tout étranger d'être un espion, représentait un risque mortel. Le choix était cornélien. De jour, les mouchards grouillaient. Et, la nuit, la capitale serbe était pratiquement une ville morte, à quelques îlots de vie près. La plupart des restaurants et des boîtes avaient fermé car les Belgradois se hâtaient de rentrer chez eux après leur travail. Bus et tramways s'arrêtaient très tôt et les bombardements avaient lieu le plus souvent de nuit. Donc, les rares voitures en circulation se faisaient vite repérer. D'autant que le manque d'essence, rationnée à vingt litres par mois, freinait sérieusement l'usage des véhicules. Le prix du marché noir, trois deutschemarks le litre⁽²⁾, était hors de portée de la majorité des Belgradois, exsangues financièrement après neuf ans d'embargo et de galères diverses.

Hélas, pour Richard Lord, le MI6⁽³⁾ n'avait rien voulu entendre. Tous les agents de la Centrale de renseignement britannique sous couverture «diplo» ayant été expulsés de Yougoslavie dès le début des frappes aériennes, le 24 mars, Richard Lord était désormais son seul agent à Belgrade, taillable et corvéable à merci. Clandestin, il était pour les autorités yougoslaves le numéro 2 de l'UNHCR⁽⁴⁾, sous sa fausse identité vénézuélienne, Ricardo Lama. Une couverture tissée depuis longtemps, qui lui avait déjà permis au fil des années de se faufiler dans pas mal de pays hostiles. Grâce à son physique de play-boy «latino» et à sa parfaite connaissance de l'espagnol, l'agent britannique était insoupçonnable.

Du moins, l'espérait-il.

Il se mit à compter mentalement jusqu'à cent, dernier délai qu'il s'accordait avant de s'arracher à la sécurité. Il avait fini par se prendre d'affection pour cet appartement loué à un riche couple serbe proche du régime, exilé à Monte-Carlo en attendant que la situation du pays s'améliore... Situé dans Starigrad – le vieux Belgrade – tout près de la rue piétonnière Kneza Mihailova, encombré de bibelots et de faux meubles Louis XV dorés comme des lingots, au cinquième étage d'un immeuble noir de crasse, il possédait un ascenseur qui fonctionnait.

Il en était à soixante-dix-huit lorsqu'un grognement rauque venant de la chambre à coucher le déconcentra. La lueur diffuse de l'écran d'une télé posée par terre et toujours allumée – afin d'être averti des bombardements – lui permit d'apercevoir son ami Dusan Velac debout à côté de la télé, nu comme un ver, en train de se faire administrer une fellation par la blonde Ivana, agenouillée sur l'épais tapis chinois à côté d'une bouteille vide de Taittinger Comtes de Champagne. Secrétaire à temps partiel, mais salope à plein temps, ses dents du bonheur et ses grands yeux bleus lui donnaient un air innocent, démenti par son épaisse bouche rouge, ses seins arrogants et sa croupe cambrée.

Richard Lord en oublia de compter, fasciné. La sage Ivana, à qui on aurait donné le Bon Dieu sans confession lorsqu'on la voyait derrière son ordinateur, avalait sans sourciller le sexe monstrueux de son patron-amant, avec un mouvement de métronome bien réglé. Dusan Velac était si fier de son organe exceptionnel qu'il l'avait fait bénir par le pape de la paroisse. Bien calé sur ses jambes écartées, les longs cheveux blonds d'Ivana réunis dans sa main droite, il guidait la tête de la jeune femme à son rythme, l'encourageant d'un flot d'obscénités, lui pétrissant brutalement les seins de l'autre main.

Ce n'était pas un romantique. Pour lui, le sexe était une forme d'exercice physique, continuation de ses séances de musculation quotidiennes. Il sortait tous les soirs avec une fille différente, puisée dans son «harem».

Pilier du régime, riche, installé dans une magnifique villa de Sanjak, rue Pouchkinova, à deux pas de la résidence de Slobodan Milosevic, il avait fait fortune en construisant des bâtiments officiels et des villas pour des apparatchiks du régime. Richard Lord n'était pas devenu son ami par hasard. C'est sur les conseils de la station du MI6 de Belgrade qu'il avait «tamponné» un soir Dusan Velac au *Reka*, une guinguette des bords du Danube. Cela n'avait pas été difficile. Dusan Velac était seul, son torse puissant moulé dans un de ses éternels T-shirts à manches longues rayés de larges bandes horizontales, et Richard Lord était accompagné de Branca Noukovic.

Il avait sacrifié sans remords la vertu déjà fortement écornée de Branca sur l'autel de la patrie, débutant avec Dusan une amitié qui ne demandait qu'à s'épanouir. Trapu, le visage inexpressif, les cheveux gris coupés ras, Dusan Velac n'était pas un play-boy, alors qu'au contraire, le charme latin de Richard faisait merveille à Belgrade. Et, aux yeux de l'agent du MI6, Dusan, grâce à

ses contacts, était une «source» précieuse.

Ils avaient pris l'habitude de sortir deux ou trois fois par semaine dans les rares endroits encore ouverts, avec les plus jolies filles de Belgrade. Ce soir, ils avaient dîné avec Ivana en plein air, au *Writer's Club*, rue Francuska, tout près de la place de la République, un des rares restaurants encore ouverts le soir. Après le repas, alors qu'il se préparait à emmener Ivana dans un appartement-baisodrome qu'il possédait près de l'hôtel *Slavija*, Dusan Velac était tombé en panne d'essence. Les taxis étaient déjà tous rentrés. Tout naturellement, Richard Lord avait invité son ami à profiter de son appartement, distant de quelques centaines de mètres.

Dusan Velac n'avait pas perdu de temps, entraînant directement Ivana dans la chambre et arrachant pratiquement les boutons de sa robe de toile bleue... Au moment où Richard Lord s'extirpait enfin de son canapé, la scène changea brusquement dans la chambre et il s'immobilisa, intéressé. Dusan Velac venait d'arracher son sexe triomphant de la bouche d'Ivana. Docile, celle-ci s'allongea aussitôt sur le tapis, les reins calés par un gros coussin, dressant ses jambes à la verticale. Dusan lui prit les chevilles et, d'un seul coup, se laissa tomber de tout son poids, transperçant la blonde de ses vingt-cinq centimètres de chair roide.

Ivana, pourtant habituée, ne put retenir un cri.

— Doucement! Tu es si gros! balbutia-t-elle.

Dusan Velac, ravi, lui écarta encore plus les jambes. Il adorait faire sentir sa force. Méthodiquement, comme en salle de sport, il commença des mouvements de bielle bien huilée, avec toute la puissance de ses quatre-vingt-dix kilos de muscles. Richard Lord regardait les deux silhouettes en ombres chinoises, troublé. Dusan n'était plus qu'un inhumain et implacable marteau-piqueur. La blonde Ivana commença à soupirer au rythme des coups de butoir qui la défonçaient.

Appelé par le devoir, Richard Lord se leva et gagna la porte d'entrée sur la pointe des pieds.

Il allait ouvrir lorsqu'un son continu, semblable au *stirela*, le son continu des sirènes annonçant, lui, la fin des alertes, s'éleva de l'appartement, annonçant le début de l'orgasme d'Ivana. Richard Lord referma la porte. Il en serait quitte pour expliquer à Dusan Velac qu'il s'était éclipsé par discrétion. Il y avait cependant peu de chances que son ami s'aperçoive de sa brève absence. À son rythme habituel, il en avait pour deux heures.

*

* *

L'obscurité était totale, oppressante. On aurait dit que Belgrade était plongée dans un aquarium d'encre noire. Sans aucun point de repère, il était difficile de

se diriger. Le Britannique leva les yeux vers le ciel piqué d'étoiles : c'était une nuit à bombardement... Pas un chat dans les rues, pas une voiture. Il avait laissé la sienne rue du 7-Juin. Au moment où il en ouvrit la portière, s'éclairant avec son Zippo, les sirènes se déclenchèrent. Une plainte modulée allant du grave à l'aigu, ce que les Belgradois appelaient *sizela*. L'alerte signifiant que les bombardiers de l'OTAN venaient de franchir la frontière de la Yougoslavie.

Les bombardements avaient commencé le 23 mars, un peu plus d'un mois plus tôt. Ils avaient pour but de forcer Slobodan Milosevic à laisser pénétrer au Kosovo une force internationale destinée à protéger la majorité d'origine albanaise – environ 1 600 000 sur les 2 000 000 d'habitants de la province – de l'épuration ethnique qui y faisait rage depuis des mois. La communauté internationale avait tout essayé pour forcer le président de ce qui restait de la Yougoslavie à cesser de transformer les Kosovars d'origine albanaise en citoyens de seconde zone. Slobodan Milosevic avait fait la sourde oreille.

Le Kosovo, province méridionale de la Yougoslavie, grand comme la Gironde, était son fonds de commerce électoral. Peuplée en grande partie de musulmans kosovars, mais renfermant les plus anciens monastères orthodoxes et la «metohija», les terres appartenant à l'église orthodoxe, c'était aux yeux des Serbes une terre sacrée, berceau de la Serbie moderne. Bien qu'elle ait été annexée par les Turcs pendant plusieurs centaines d'années, à la suite de la bataille perdue de Kosovo Polije^[5].

Dès son arrivée au pouvoir, Slobodan Milosevic avait chassé les Kosovars musulmans de l'administration et des universités, les privant de la plupart de leurs droits. Ils s'étaient d'abord révoltés pacifiquement, puis une armée de libération aidée par les Etats-Unis, avait vu le jour : l'UCK. Ce qui avait déclenché une répression féroce de la part des Serbes.

Aussi, au nom du droit d'ingérence, Etats-Unis et Europe avaient décidé une croisade pour les droits de l'homme, ceux des Kosovars en particulier. Slobodan Milosevic étant resté sourd à toutes les injonctions diplomatiques, les Alliés avaient pensé que quelques bombardements le feraient céder en quelques jours.

Erreur totale : les bombes tombaient sur la Yougoslavie et le Kosovo depuis plus de cinq semaines, mais Milosevic ne cédait toujours pas, interdisant l'entrée du Kosovo à toute force étrangère.

Le Britannique hésita quelques secondes. Belgrade allait se vider de ses quelques voitures. Mais il ne pouvait pas reculer : son «spotter» devait lui apporter une liste d'objectifs. Ils ne communiquaient jamais ensemble, par sécurité, se donnant simplement un prochain rendez-vous. Le MI6, depuis des mois, avait créé une équipe de «spotters» chargés de repérer les objectifs militaires récents, non répertoriés sur les vieilles cartes. Ensuite, il y avait deux méthodes. Richard Lord, au départ, avait un stock d'émetteurs-radio miniaturisés. Il suffisait d'en dissimuler un dans le building visé pour que les satellites américains, grâce au système GPS, identifient l'objectif à quelques

mètres près.

Seulement, quelques «spotters» s'étaient fait prendre... Torturés dans les sous-sols de l'immeuble du MUP⁽⁶⁾ de la rue Kneza Miloza, ils n'avaient pu avouer grand-chose, ne se connaissant pas entre eux. Quant à Richard Lord, ils ignoraient son nom réel, sa véritable nationalité et où il demeurerait. Par mesure de précaution, ces «spotters» – beaucoup de musulmans et quelques opposants à Milosevic – avaient été recrutés par un autre agent du MI6 ne se trouvant plus à Belgrade et qui avait communiqué à Richard leur liste. Celle-ci, écrite avec une encre invisible révélée lorsqu'on la frottait de fausse mousse à raser, traînait sur le bureau du Britannique, une feuille blanche bien en évidence...

Désormais, à court d'émetteurs-radio, Richard Lord se contentait de communiquer les adresses des immeubles à détruire. Là aussi, la méthode était simple. Il disposait d'un portable et de dizaines de «cartes» différentes. Il n'émettait que d'un lieu public, durant quelques secondes seulement, et ne réutilisait jamais deux fois de suite la même carte. Bien sûr, la RDB devait savoir qu'il existait un «spotter» en chef, mais elle n'arrivait pas à la localiser.

Richard Lord descendit la rue du 7Juin jusqu'à Kneza Markovica où il tourna à droite, filant vers le Kalemegdan, le grand parc au nord-ouest de la ville. Il continua par la rue Pariska, prenant ensuite le virage en épingle à cheveux lui permettant de rejoindre Karadordeva qui filait vers le sud, le long de la Sava, passant au-dessous du pont Bratsvo i Jedinsvo jeté sur la Sava entre Belgrade et Novi Beograd. L'énorme structure métallique n'était qu'une masse sombre se détachant à peine de l'obscurité ambiante. Ceux qui venaient tous les jours le «défendre» en se rassemblant dessus étaient depuis longtemps couchés... Le Britannique continua. En temps normal, le quartier qu'il traversait était animé, plein de bars, de petits commerces ouverts tard et des rares puttes de Belgrade. Aujourd'hui, ce n'était plus qu'un trou noir, sans la moindre vie. Il avait l'impression de progresser à l'intérieur d'un tunnel. Ses phares devaient se voir à des kilomètres. Il prêta l'oreille : pas encore d'explosions. Dusan Velac, lui, devait être en train de pilonner consciencieusement Ivana.

Le Britannique passa devant la gare des bus et celle des trains. Deux voitures bleues de la Milicija étaient stationnées devant, gyrophares tournant, et le Britannique éprouva un petit pincement au cœur. Il continua, longeant les voies, passant sous le pont Gazela, sur le large boulevard Vojvode Misica, le long des bâtiments morts de la Foire de Belgrade.

Toujours personne.

Arrivé au bout, il tourna à gauche, repassa sous le boulevard et revint sur ses pas jusqu'à ce qu'il trouve un accès au quartier de Sanjak, un des plus élégants de Belgrade. Des villas éparpillées sur une colline escarpée dominant la Sava. Il monta une rue en pente raide et tourna à gauche, suivant un dédale de voies encore plus noires que le centre de Belgrade. Arrivé en haut de la colline, il distingua soudain dans le ciel, au nord, le pointillé lumineux d'une rafale d'obus de DCA. Cela se rapprochait. Belgrade était défendue par une ceinture

de canons à tir rapide qui se déchaînaient à chaque alerte, peu efficaces mais rassurants. Ils n'avaient jamais abattu un avion...

Pendant dix minutes, Richard Lord zigzagua dans les rues d'un noir d'encre, sans croiser personne. Rupture de filature. Puis, il plongea dans un sens interdit, le long du mur aveugle de la résidence de l'ambassadeur du Japon. Il se retourna : seul un fantôme aurait pu le suivre sans se faire repérer. Connaissant le chemin, il éteignit ses phares, mais dut les rallumer très vite : l'obscurité était trop absolue. Il descendit encore, débouchant à nouveau sur le boulevard Vojvode Misica qu'il remonta cette fois vers le nord, repassant devant la gare pour tourner à droite dans Ulitza Nemanjina. Une centaine de mètres plus loin, il rejoignit enfin Kneza Miloza, une des plus grandes artères de Belgrade, bordée de nombreux bâtiments officiels. Il était presque arrivé.

Toujours le noir absolu.

Soudain, une lueur surgit devant lui. Un policier armé d'une torche électrique agitait un petit disque orange, lui faisant signe de s'arrêter. Richard Lord crut que son cœur s'arrêtait. Première tentation : accélérer. Mais il y en avait sûrement d'autres et ils n'hésiteraient pas à tirer. En un éclair, le Britannique pensa à ce qu'il avait sur lui. Pas d'armes, mais des cartes de téléphone... Il s'arrêta, baissa sa glace.

— *Molim*⁽⁷⁾ ?

À peine visible dans l'obscurité, le policier lança d'une voix rogue :

— *Dobrevece*⁽⁸⁾ ! Vous n'avez pas entendu les sirènes ?

— Si, si, affirma Richard Lord.

— Vous feriez mieux de rentrer chez vous...

— C'est ce que je fais ! affirma le Britannique avec un sourire radieux en redémarrant, le poulx encore à 150.

La nuit, Belgrade grouillait de policiers invisibles, dissimulés dans l'obscurité et reliés les uns aux autres par radio. Richard Lord atteignit très vite le bout de Kneza Miloza. Juste avant le pont Gazela, deux énormes immeubles n'étaient plus que des tas de décombres, encore plus noirs que les autres : à gauche, le ministère de l'Intérieur de Serbie, à droite, celui de Yougoslavie, siège de la RDB. Une volée de «cruise-missiles» les avait réduits à l'état de gravats, bien qu'ils aient été évacués depuis longtemps. La RDB s'était éparpillée dans différents immeubles évidemment secrets. Richard Lord espérait que ses «spotters» allaient en repérer quelques-uns.

Il plongea à droite dans la bretelle menant au pont Gazela. Celle-ci se divisait en deux. Une branche menait à l'autoroute Nis-Zagreb, l'autre permettait de retourner à Belgrade. Le faisceau des phares éclaira le panneau Zagreb. Le Britannique serra sur la droite et ralentit. L'obscurité était telle qu'il faillit manquer l'entrée du petit parking bizarrement situé à gauche de la rampe. Un lieu particulièrement sinistre, fréquenté uniquement par les putes de la rue Gavrina Principa venant y sucer leurs clients, et par les trafiquants d'essence.

Par prudence, Richard Lord avait mis dans son coffre un jerrican vide. En

cas de contrôle.

Il fit le tour du parking et ses phares éclairèrent la carcasse d'une Jugo rouge désossée. Le seul autre véhicule sur le parking. Plus bas, sur l'autoroute Nis-Zagreb, se trouvaient un garage et un grand parking, fermés à cette heure tardive. Richard Lord éteignit ses phares, coupa son moteur et jeta un coup d'œil à sa Breitling. Il était pile à l'heure. Il baissa la glace et tendit l'oreille. Pas un bruit. La circulation était nulle. Soudain, plusieurs explosions sourdes troublèrent le silence, loin au nord, et brutalement le ciel s'illumina comme pour un feu d'artifice géant d'une énorme lueur rougeâtre qui persista plusieurs secondes.

Une fois de plus, l'OTAN bombardait la raffinerie de Pancevo, à une vingtaine de kilomètres au nord de Belgrade, de l'autre côté du Danube. Les pointillés lumineux de la DCA piquetèrent rageusement le ciel. Richard Lord esquissa un sourire. Les avions étaient hors d'atteinte, protégés par des leurres électroniques, trop haut pour cette artillerie légère. Mais cela montrait au peuple que la Serbie se défendait...

Il tourna la tête, apercevant les phares d'un véhicule qui descendait la rampe. Celui-ci ralentit et s'engagea dans le parking. Richard Lord soupira intérieurement. Jaqub Fikli, son «spotter», était à l'heure.

Il ouvrit la portière pour aller à sa rencontre. À ce moment, la voiture s'immobilisa à l'entrée du parking, bloquant son entrée, laissant ses phares allumés. Le Britannique sentit son poulx grimper comme une fusée. Son instinct lui disait que c'était la minute de vérité.

Ce n'était pas Fikli.

*

* *

Richard Lord demeura quelques secondes tétanisé, entendant à peine les explosions des bombes sur Pancevo, ignorant le ciel rouge comme un coucher de soleil, qui rendait par contraste Belgrade encore plus sombre. Impossible de s'enfuir en voiture. Il n'avait plus qu'un allié : l'obscurité. D'un bond, il gagna l'extrémité du parking, enjamba la rambarde, juste au moment où les quatre portières de la voiture s'ouvraient en même temps sur quatre hommes. Une voix cria :

— *Stami*^[9] !

Les inconnus ne tirèrent pas : ils le voulaient vivant.

Le Britannique atterrit sur la chaussée en contrebas et se releva. De l'autre côté de la voie se trouvaient le garage fermé et un passage menant à la seconde chaussée. S'il l'atteignait, il avait une chance de se perdre ensuite sur les bas-côtés de l'autoroute. Dieu merci, il avait reconnu les lieux de jour et

pouvait à peu près se diriger dans l'obscurité.

Au moment où il s'élançait, des phares s'allumèrent sur sa gauche. Il comprit trop tard : c'était un guet-apens habilement monté, pas une arrestation. Ses jambes tricotèrent toutes seules. Il était au milieu de la chaussée quand le véhicule qui avait démarré en trombe le heurta avec son aile avant gauche.

Richard Lord, déséquilibré, fut projeté en avant et sa tête heurta violemment le goudron. Dans un éblouissement, il perdit connaissance.

La voiture qui l'avait heurté s'arrêta aussitôt et commença une lente marche arrière. D'en haut du parking, un homme se pencha et cria :

— Repasse-lui dessus.

En zigzaguant, le véhicule repartit en arrière. Richard Lord fut réveillé par une douleur atroce au bras, qu'une des roues écrasait. Il poussa un hurlement, tenta en vain de se dégager. La voiture recula encore puis revint en avant, avec cette fois l'intention de lui broyer la cage thoracique. Les instructions étaient formelles : il fallait que cette mort ressemble à un accident. Pas d'histoires avec les autorités britanniques. Ce n'était pas le moment.

Une arrestation n'était pas souhaitable non plus. L'UNHCR prendrait aussitôt sa défense. Il fallait une solution clandestine, comme la mission de Richard Lord.

Au moment où l'avant du véhicule s'approchait de lui, des phares surgirent, ceux d'une voiture venant dans leur direction. L'homme resté dans le parking cria un ordre et la voiture prête à écraser Richard Lord s'immobilisa.

Il y avait peu de chances que l'automobiliste qui arrivait se montre curieux devant ce qui ressemblait à un banal accident de la route, et dans le cas contraire, les quatre hommes avaient d'excellents arguments pour lui faire passer son chemin.

Comme les phares se rapprochaient, ils virent qu'il s'agissait d'un 4 × 4. Celui-ci ralentit et, au lieu de continuer sa route, vint s'arrêter juste à côté du corps étendu sur la chaussée. Aussitôt, le chef du commando, Swetozar Plasníc, lança à un de ses hommes :

— Dis à ce connard de filer, et vite !

Il n'était pas le moins du monde inquiet. Membre de la «Specijalna Dejstva»⁽¹⁰⁾ de la RDB, la police politique qui tenait d'une main de fer la population serbe, grâce au pouvoir sans limite que lui avait délégué Slobodan Milošević, il se savait à l'abri de tout.

Le 4 × 4 pila, sa portière s'ouvrit et un homme sauta à terre. Le policier de la RDB qui lui braqua aussitôt sa torche en plein visage n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda le conducteur du 4 × 4 d'une voix sèche, pleine d'autorité.

Le policier demeura bouche bée. Le faisceau de sa torche éclairait un visage énergique, barré d'une grosse moustache et, dessous, une tenue de combat sur laquelle était accrochée une quadruple barrette dorée. Il avait en face de lui un major de l'année yougoslave, radio accrochée à l'épaule, pistolet à la ceinture.

S'il avait eu encore le moindre doute, l'autocollant collé sur le pare-brise du 4 × 4 l'aurait dissipé : un triangle bleu avec à l'intérieur les lettres VJ⁽¹¹⁾ signalant les véhicules civils réquisitionnés par l'armée.

C'était vraiment la dernière personne qui aurait dû passer par là.

*

* *

Le policier retrouva enfin la parole.

— Euh, il y a eu un accident, prétendit-il, nous procédons aux constatations. L'officier yougoslave le toisa sans aménité.

— Qui êtes-vous ? Vous n'appartenez pas à la *Milicija* ? Sans attendre, il prit à sa ceinture une grosse torche électrique, l'alluma et la promena du corps étendu jusqu'à la voiture où se trouvait encore le policier au volant. Il la braqua ensuite sur son interlocuteur.

— C'est cet homme qui a causé l'accident ? Pourquoi reste-t-il au volant ? Il tendit la main gauche, paume à plat.

— *Molim vase isprave*^[12].

Swetozar Plasnic surgit à ce moment précis. Il avait enfin identifié le trouble-fête. Depuis plus d'un mois, l'état de guerre était déclaré en Yougoslavie et l'armée était le responsable suprême de la sécurité. Même la puissante RDB ne pouvait lui tenir tête. Aussi tendit-il humblement sa carte barrée de tricolore à l'officier supérieur. Ce dernier l'examina rapidement avec une expression méprisante. RDB et armée se détestaient. Il rendit le document à son propriétaire et, à nouveau, braqua sa torche sur l'homme étendu au milieu de la chaussée.

— Et lui, qui est-ce ? Allez me chercher ses papiers.

— *Nema problem* ! assura aussitôt Swetozar Plasnic.

Certain que Richard Lord était mort.

Son adjoint alla fouiller le corps et revint avec un passeport qu'il tendit respectueusement au major. Celui-ci eut un petit sursaut.

— Mais c'est un étranger ! Et un diplomate, membre d'une organisation internationale ! Qu'est-ce qu'il fait là ?

— Major, répliqua Swetozar Plasnic d'une voix pleine de sous-entendus, nous sommes en mission...

L'officier n'eut pas le temps de répondre. Le blessé venait de pousser un faible gémissement. Le major sursauta et lança d'une voix furieuse :

— Mais il n'est pas mort ! Vous trouvez que notre pays n'a pas assez mauvaise réputation ? Vous écrasez un étranger et, en plus, vous ne voulez pas le soigner ! Il faut le faire transporter dans un hôpital, immédiatement.

— C'est ce que nous allons faire, répondit le policier.

Le hurlement continu d'une sirène couvrit sa voix quelques instants. Fin

d'alerte. Au nord, le ciel rougeoyait toujours. Pancevo n'avait pas fini de brûler.

— Je m'en occupe, fit sèchement le major.

Il appela par radio une permanence et demanda qu'on lui passe l'hôpital le plus proche. Quelques instants plus tard, il lança au policier :

— Vous pouvez continuer votre mission, on va venir le chercher.

— Vous aussi, vous êtes en mission, protesta le policier de la RDB. Nous pouvons très bien veiller sur cet homme en attendant l'arrivée de l'ambulance.

— J'ai le temps. Occupez-vous de ce blessé. Allongez-le. Soutenez-lui la tête.

Deux des policiers se précipitèrent. Swetozar Plasnic bouillait intérieurement de fureur impuissante. Un silence pesant se prolongea, coupé par quelques gémissements du blessé. À son tour, le major alla s'accroupir près de lui, rejoignant les deux policiers en train de s'affairer mollement. La torche de l'officier éclaira une large flaque de sang en train de s'agrandir autour de la tête du blessé.

— Il a une fracture du crâne, diagnostiqua le major.

Il se releva et alla s'appuyer à son 4 × 4.

Les minutes s'écoulèrent dans le même silence lourd. Debout dans le dos du major, Swetozar Plasnic résistait à une violente envie de lui tirer une balle dans la nuque. Mais même lui ne pouvait pas assassiner un officier supérieur de l'armée yougoslave. C'était le peloton d'exécution assuré.

Enfin, le hululement d'une sirène d'ambulance grandit, venant de Kneza Miloza. Elle prit la mauvaise rampe et dut revenir en marche arrière avant de stopper à côté du corps. Deux infirmiers et un médecin en blouse blanche en débarquèrent. Ce dernier s'accroupit près du blessé et l'examina rapidement.

— Il doit avoir une fracture du crâne, confirma-t-il. C'est grave.

Avec précautions, les deux infirmiers installèrent le corps sur la civière puis dans l'ambulance.

— De quel hôpital venez-vous ? demanda le major.

— Dragisa Misovic. Nous l'emmenons tout de suite au service de neurologie.

— Très bien, faites vite.

Il nota soigneusement sur un calepin le nom du blessé et donna ses papiers à l'infirmier. Dès que l'ambulance se fut éloignée, il marcha sur Swetozar Plasnic.

— Remontez-moi vos papiers, lança-t-il.

Le policier s'exécuta sans discussion. L'officier nota son nom et le numéro de sa carte avant de la lui rendre.

— Je suis le major Esad Vucovic, annonça-t-il, de l'état major de la III^e armée. Je vous rends responsable de tout ce qui pourrait arriver.

Sans attendre de réponse, il fit demi-tour et remonta dans son 4 × 4, démarrant aussitôt.

Swetozar Plasnic salua son départ d'une bordée de jurons. Cet emmerdeur avait fait échouer sa mission !

— Ce salaud ne va pas survivre longtemps, affirma son subordonné. Il était déjà à moitié mort.

— Va prendre sa voiture dans le parking et gare-la dans Kneza Miloza, ordonna Plasnic. Trouve quelqu'un de sûr qui ira déclarer à la Milicija qu'il l'a renversé à cause de l'obscurité. Nous, on rentre.

Il fallait «habiller» la bavure, coûte que coûte.

*

* *

Jaqub Fikli réussit à soulever la tête lorsqu'il entendit la porte s'ouvrir. C'étaient les deux policiers qui l'avaient arrêté dans sa pâtisserie orientale, deux jours plus tôt, après qu'il fut revenu d'un repérage demandé par son sponsor, au cours duquel, hélas, il avait pris des photos... Depuis, il était attaché à cette chaise en bois, dans le sous-sol d'un immeuble réquisitionné par la Deuxième section de la RDB, celle du «contre-espionnage». Ils l'avaient battu, d'abord avec des matraques, des coups de poing américains et une batte de base-ball qu'ils lui avaient cassée sur un genou. Ensuite, il avait subi le supplice de l'électricité.

D'une variété particulièrement barbare.

Deux fils reliés à une prise électrique se terminaient par des aiguilles. On en avait enfoncé une dans son bras et l'autre dans sa verge, son pantalon baissé. Les questions avaient ensuite commencé. En réalité, *une* question :

— Pour qui travailles-tu, salaud de *shiptar*^[13] ?

Jaqub Fikli était bien incapable de le dire. Mais le visage écrasé de coups, le corps secoué de décharges électriques, il avait fini par lâcher le lieu et l'heure de son prochain rendez-vous. Ce n'était pas un héros : juste un petit commerçant cherchant à arrondir ses fins de mois, en nuisant à ses ennemis héréditaires.

L'énorme policier au crâne rasé se planta en face de lui, avec un sourire mauvais.

— C'est bien ! Tu ne nous avais pas menti. Il était bien là !

Jaqub Fikli sentit son angoisse s'estomper un peu. Ainsi, ses souffrances étaient terminées. Il allait peut-être pouvoir regagner sa pâtisserie, rassurer sa femme, comme ses bourreaux le lui avaient promis. Il sursauta en sentant un lien froid s'enrouler autour de son cou et poussa un grognement étouffé lorsque le mince câble d'acier se resserra autour de sa gorge. Ses yeux se remplirent de larmes. Le second policier, debout derrière lui, avait commencé à l'étrangler. Lentement, sadiquement... L'acier s'enfonçait dans sa chair. Il suffoqua, les yeux hors de la tête.

En face de lui, le gros policier se pencha, observant sa mimique désespérée.

— Alors, sale *shiptar*, tes amis de l'OTAN ne viennent pas te sauver ?

Pourtant, ils n'étaient pas loin, tout à l'heure.

Jaquab Fikli, la bouche ouverte, luttait en vain contre l'asphyxie. Il eut un spasme désespéré quand l'air manqua totalement à ses poumons. Dans un brouillard, il perçut faiblement la voix sarcastique du policier.

— Désolé ! On aurait dû te mettre une balle dans la tête, mais c'est la guerre, il faut économiser les munitions.

*

* *

Richard Lord regarda à travers la fenêtre les frondaisons du parc Savski, son seul horizon depuis dix jours. Le pavillon de neurologie de l'hôpital Dragisa Misovic se trouvait au bord du quartier résidentiel de Dedinje, là où habitait Slobodan Milosevic et où se trouvaient la plupart des ambassades. En plein cœur de Belgrade, entre le boulevard Mira et l'avenue Téodora-Drajzera. Un des quartiers les plus agréables de la ville. Le Britannique occupait une chambre propre mais spartiate, au premier étage du pavillon de neurologie.

Durant les premiers jours, il ne se souvenait de rien. Puis la mémoire lui était progressivement revenue. Il avait revécu l'arrivée des policiers, sa tentative de fuite et ensuite, le choc sur l'asphalte. Ensuite, il n'avait plus aucun souvenir. Sa vie reprenait dans cette chambre. Quelque chose l'intriguait : depuis qu'il avait repris connaissance, personne n'était venu l'interroger, aucune présence policière ne se manifestait, et on ne lui avait rien volé, même pas son Zippo porte-bonheur. Son assistante de l'UNHCR était venue lui rendre visite et n'avait fait état d'aucun incident suspect. Dusan Velac aussi était venu avec une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1994 pour fêter sa guérison, ainsi que Branca Noukovic, la rousse qui partageait son appartement. Pour tous, il avait été renversé par une voiture alors qu'il prenait l'air, le soir où Dusan s'était éclaté avec Ivana.

Seul paramètre bizarre : son infirmière le traitait avec une déférence toute particulière et lui avait avoué un matin que quelqu'un, à l'état-major de la III^e armée yougoslave, avait pris de ses nouvelles. Il se demandait bien qui...

Le chirurgien lui avait promis que sa fracture du crâne ne lui laisserait pas de séquelles. Encore une semaine et il pourrait quitter l'hôpital ; une ambulance l'emmènerait reprendre l'avion à Budapest. Maintenant qu'il allait mieux, Richard Lord commençait à se poser beaucoup de questions. Comment des policiers s'étaient-ils trouvés au rendez-vous qu'il avait avec Jaquab Fikli, son «spotter» ? Comment s'était-il retrouvé dans cet hôpital ? Et pourquoi lui laissait-on la paix ? Vraisemblablement, on attendait qu'il sorte de là pour s'occuper de lui. Lui n'avait qu'une idée : filer à Marbella où sa mère possédait une maison et décrocher du Service. Le destin lui avait envoyé un avertissement qu'il ne traiterait pas par le mépris.

Il était plongé dans ses pensées lorsque les sirènes se mirent à hurler sur le ton modulé. Une nouvelle alerte. Quelques instants plus tard, il entendit une cavalcade dans le couloir et Milana, son infirmière, passa une tête inquiète par la porte.

— *Ureduje*⁽¹⁴⁾ ?

— *Dobro, dobro*⁽¹⁵⁾ ! assura Richard Lord.

Milana était morte de peur pendant les bombardements. Elle lui avait raconté que, chez elle, tous les carreaux de faïence de sa cuisine s'étaient détachés et que son plafond était fissuré, à la suite du troisième bombardement d'une caserne abandonnée depuis cinq ans, juste en face de chez elle.

Richard Lord lui lança un sourire rassurant avant qu'elle ne referme la porte. Il n'éprouvait aucune appréhension. L'OTAN ne bombardait pas les hôpitaux.

CHAPITRE II

La Rolls-Royce «Silver Spirit» s'immobilisa avec douceur en face de l'aérogare toute neuve de Budapest. Elko Krisantem en jaillit aussitôt pour prendre la valise de son maître, le prince Malko Linge, et se mit à la recherche d'un chariot. À peine Malko était-il sorti à son tour que la portière arrière d'une Pontiac aux glaces fumées, stationnée un peu plus loin, s'ouvrit sur un homme de haute taille, aux cheveux ébouriffés, portant un costume gris chiffonné. Il marcha droit sur Malko et l'aborda avec un sourire.

— Je suis Kevin Hunter. Vous avez fait vite...

Malko lui serra la main. Kevin Hunter était le chef de station de la Central Intelligence Agency à Budapest. Poste tranquille, la Hongrie, ex-membre du Pacte de Varsovie, venant de rejoindre l'OTAN. Elko Krisantem amena le chariot portant la valise de Malko puis s'éloigna discrètement vers la Rolls qui démarra aussitôt.

— Il n'y avait pas de circulation, expliqua Malko. Que faisons-nous?

— Venez dans ma voiture, proposa l'Américain. Celui qui doit vous emmener à Belgrade n'est pas encore arrivé.

Un chauffeur attendait au volant de la Pontiac. Il sortit de la voiture dès que les deux hommes s'y installèrent, restant sur le trottoir à fumer une cigarette. Le ciel était couvert et la chaleur écrasante. Malko n'avait pas mis plus de deux heures pour venir du château de Liezen où il avait laissé Alexandra réceptionner quelques nouveaux meubles commandés chez son décorateur d'intérieur parisien Claude Dalle.

— Vous avez votre visa? demanda, à peine assis, Kevin Hunter.

— Je l'ai. Cela a pris une semaine.

Dix jours plus tôt, le chef de station de la CIA à Vienne lui avait demandé de se procurer un visa pour la Yougoslavie avec une couverture de journaliste. Malko s'était aussitôt adressé à un de ses vieux amis, directeur du quotidien *Kurier*, qui lui avait déjà, dans le passé, rendu le même service. Muni d'une accréditation en bonne et due forme, il s'était adressé au consulat de la RFY⁽¹⁶⁾ à Vienne. L'Autriche n'étant pas partie prenante dans l'opération «Force alliée» contre Belgrade, cela ne devait pas poser de problème...

— Bien, approuva Kevin Hunter.

C'était le principal.

— Je l'ai demandé sous mon vrai nom, souligna Malko. La SDB est sûrement au courant. Je suis connu en Yougoslavie...

Son précédent séjour à Belgrade ne lui avait pas laissé que des amis dans la

capitale yougoslave⁽¹⁷⁾. Kevin Hunter balaya l'objection.

— Ils sont totalement désorganisés en ce moment. À propos, la SDB s'appelle la RDB désormais, précisa-t-il, et ils ne s'occupent pas des visas. C'est le ministère des Affaires étrangères qui les délivre. En plus, les Yougos sont très «prudents» avec nous. Ils nous ménagent de peur de prendre plus de bombes sur la gueule.

— Ils en prennent déjà, remarqua Malko.

Depuis plus d'un mois, les bombardiers de l'OTAN déversaient un déluge de bombes sur la Serbie et le Kosovo.

— Vous buvez quelque chose ? proposa Kevin Hunter.

Un petit bar était encastré entre les deux sièges arrière.

— Non, merci, dit Malko.

L'Américain, lui, se servit un peu de Defender «Very Classic Pale» avec quelques cubes de glace.

— Je ne sais toujours pas pourquoi je dois aller en Serbie, remarqua Malko. Le COS de Vienne a prétendu qu'il n'était au courant de rien.

— C'est exact, confirma Kevin Hunter. Il s'agit d'une mission «hermétique». Moins il y aura de gens au courant, mieux cela vaudra.

Malko jeta un coup d'œil à sa Breitling Crosswind. Tout juste midi. Il avait encore le temps. Depuis l'embargo contre la Yougoslavie, l'aéroport de Belgrade était fermé. Pour atteindre la capitale yougoslave, il fallait passer soit par Zagreb, en Croatie, soit par Budapest, et ensuite faire six heures de route, à travers la Hongrie et la Voïvodine serbe.

— *Moi*, je peux le savoir ? demanda-t-il avec un brin d'ironie.

Kevin Hunter s'arracha un sourire, sortit un paquet de Gauloises blondes de sa poche, en alluma une avec son Zippo aux armes de la CIA et souffla la fumée.

— Je vois que votre humour est toujours intact, remarqua-t-il. Voilà de quoi il s'agit : nous reprenons une affaire démarrée par les «Cousins⁽¹⁸⁾»... Vous savez qu'ils se sont toujours intéressés à ce pays et qu'ils font une fixation sur Milosevic.

— Ce n'est pas un personnage sympathique, remarqua Malko. Ils veulent le chasser du pouvoir ?

— Non, fit froidement l'Américain. Le tuer. Ils ont le feu vert des plus hautes autorités politiques de Grande-Bretagne, y compris de Tony Blair. Ils avaient déjà essayé en 1992 lorsque Milosevic voyageait encore à l'étranger, en montant une manip à Genève. Seulement, les Suisses s'en sont aperçu et leur ont dit d'aller faire leurs saletés ailleurs... Depuis, Slobodan Milosevic n'est plus sorti de Yougoslavie... Aussi ont-ils décidé de l'éliminer à Belgrade même.

— En fomentant un complot ?

Kevin Hunter sourit.

— Non, quelque chose de plus brutal. Un crâne d'œuf du MI6 a eu une idée de génie. Depuis plusieurs mois, ils avaient à Belgrade un «clandestin» sous

couverture ONG. Un certain Richard Lord, sous l'identité d'un Vénézuélien, Ricardo Lama. Attaché à l'UNHCR depuis longtemps. Pour ce genre de pénétration, ils sont très forts. Ce type a donc une couverture en béton, expérimentée dans divers pays. Avant les bombardements, ils lui ont demandé de préparer le terrain. C'est-à-dire de repérer *tous* les immeubles plus ou moins secrets présentant un intérêt pour les frappes.

— Travail de Romain ! observa Malko.

L'Américain but avec un plaisir évident une gorgée de son Defender.

— Oh, il a monté sur place une équipe de «spotters» recrutés localement, qui parcourent la ville et se renseignent. Lui n'a qu'à transmettre ensuite les infos. Tant que l'ambassade de Grande-Bretagne était ouverte, cela se faisait par boîtes à lettres mortes, avec des gens de l'ambassade. Depuis, il emploie son portable dont il change les cartes à chaque fois.

— Cela n'a rien à voir avec Milosevic...

— Non, mais cela a donné une idée aux «Cousins». Ce n'est pas tous les jours qu'on peut disposer de bombardiers ou de missiles pour remplir une mission clandestine. Il suffit donc de savoir *où* se trouve Slobodan Milosevic à un moment précis pendant un temps déterminé, pour l'aplatir sous une volée de missiles et régler définitivement le problème politique de la Serbie.

C'était finement analysé...

— Il doit passer sa vie dans un bunker sous vingt mètres de béton ! remarqua Malko. C'est une bombe atomique qu'il faudrait.

— Je ne sais pas si les «Cousins» iraient jusque-là, fit prudemment Kevin Hunter, mais, d'après les informations transmises par Richard Lord, Milosevic change souvent de domicile. Sans s'abriter toujours dans un blockhaus... Ils l'ont loupé il n'y a pas si longtemps, en pulvérisant sa villa officielle de la rue Uzicka, dans le quartier de Dedinje. C'était bien visé : le «cruise-missile» est entré dans le plafond de la chambre à coucher. Si Milosevic et sa femme avaient été là, ils se retrouvaient collés aux murs. Il n'y avait que vingt-quatre heures de décalage... Et c'était une production signée Richard Lord. Il paraît que Milosevic a été choqué... Ce qu'il y a de bien c'est qu'on a affaire à un couple très uni. Si on en tape un, on tape l'autre en même temps.

— Bravo ! fit Malko, mais en quoi dois-je intervenir ? Ce Richard Lord se débrouille très bien.

— Se *débrouillait*, souligna sobrement Kevin Hunter. Cet idiot s'est fait renverser par une voiture et s'est retrouvé à l'hôpital avec une fracture du crâne. Les chirurgiens serbes l'ont sauvé, mais il est H.S. pour un bon moment. Alors, comme les «Cousins» n'ont personne d'autre à Belgrade, Ils nous ont demandé si on n'avait pas une idée...

— Et l'idée, c'est moi ? conclut Malko.

Pas vraiment heureux d'aller se jeter dans la gueule du loup. Les Serbes, bombardés, devaient se méfier de tout.

— *Right*, reconnut Kevin Hunter. Cela présente un double avantage. D'abord, si vous arrivez à débarrasser le monde de ce salaud de Milosevic, ce sera tout

à votre honneur. Ensuite, si c'est *nous*, au lieu des «Cousins», qui accomplissons cet exploit, on tirera un feu d'artifice à Langley⁽¹⁹⁾.

Toujours la rivalité entre Services... Devant le silence de Malko, l'Américain renchérit :

— En plus, vous allez profiter du travail de Richard Lord, qui a monté un réseau d'informateurs sérieux dans un milieu très difficile d'accès. C'est amusant, non ?

— Vous les connaissez ?

— Pas tous, bien sûr. Richard a mentionné un certain Dusan Velac, architecte proche du pouvoir, qui a travaillé sur plusieurs des résidences de Milosevic. C'est grâce à lui qu'on l'a presque aplati, rue Uzicka.

— Presque, souligna perfidement Malko.

— La prochaine fois sera la bonne, affirma l'Américain, débordant d'optimisme. Richard vous communiquera les coordonnées de ses autres «sources».

— Où se trouve-t-il ?

— À l'hôpital Dragisa Misovic, au pavillon de neurologie. Heureusement, il a toute sa tête. N'y allez pas directement. Richard partageait un appartement loué avec une certaine Branca Noukovic qui s'y trouve toujours. Allez la voir et présentez-vous comme un vieil ami de Richard. Elle vous mènera à lui. (Il eut un sourire en coin.) Cela devrait vous plaire : il paraît que c'est une rousse explosive.

Tout cela était presque trop beau pour être vrai.

— Vous êtes certain qu'en dépit de toutes ses activités, Richard Lord n'a pas été repéré par les services serbes ? interrogea Malko.

Kevin Hunter termina son Defender «Very Classic Pale» d'un trait.

— Certain ! Sinon, ils l'auraient bouclé depuis longtemps. Il s'interrompt, désignant une Polo blanche avec une plaque tchèque jaune sur fond bleu qui venait de s'arrêter devant eux.

— Voilà Sacha Ilic. Il va vous emmener à Belgrade.

— Qui est-ce ?

— Un Serbe émigré qui vit à Prague. Encore un *asset* des «Cousins». Il gagne sa vie en transportant les gens entre Belgrade et Budapest, à raison de cinq cents deutschemarks par voyage, et en faisant la contrebande de cigarettes. C'est lui qui va vous emmener et vous exfiltrera le moment venu. Il sert aussi de messenger, grâce à ses déplacements constants entre Budapest et Belgrade. Allez-y, maintenant. Voici votre viatique.

Il tendit à Malko une lourde enveloppe Kraft marron non fermée. Malko aperçut des liasses de billets bleus de cent DM⁽²⁰⁾, une feuille de papier blanc et un container de mousse à raser !

— Il y a dix mille dollars en DM, expliqua Kevin Hunter, c'est la seule monnaie qui a cours là-bas et les cartes de crédit ne sont plus acceptées. Sacha, le cas échéant, vous apportera des fonds supplémentaires.

— Et la mousse à raser ?

— Mettez-la dans votre trousse de toilette. C'est un révélateur. Il y a un certain nombre d'informations sur cette feuille blanche : les téléphones pour me joindre et les noms de ceux qui peuvent vous aider, avec les moyens de les atteindre. Une Serbe, Desa Dimitrievic, depuis longtemps notre *stringer* à Belgrade, et un prêtre orthodoxe, Ratko Obradovic, opposant farouche de Milosevic. Il suffit de vaporiser la mousse sur le papier pour que le texte apparaisse pendant quelques minutes. C'est *aussi* un cadeau des «Cousins».

— Qu'est-ce qu'on ferait sans eux ! soupira Malko.

Kevin Hunter n'apprécia pas.

— Ne vous moquez pas, fit-il, ce sont des *professionnels*.

— Votre réseau logistique est faible, remarqua Malko.

— Désolé ! Nous avons dû évacuer la station de Belgrade après la rupture des relations diplomatiques... Mais vous récupérerez les *assets* de Richard Lord. Et souvenez-vous : il s'appelle Ricardo Lima ! Bonne chance.

Malko émergea de la Pontiac et se dirigea vers la Polo blanche.

Un jeune homme athlétique avec des lunettes noires fumait, appuyé à la voiture. Dès que Malko s'approcha, poussant son chariot, il s'empara de la vieille Vuitton et lui adressa un sourire chaleureux.

— Bonjour. Je suis Sacha Ilic. Votre passeport est en ordre ?

Absolument, confirma Malko.

— Alors, en avant ! Nous arriverons à Belgrade entre neuf et dix heures, si on ne perd pas trop de temps à la frontière.

Malko s'installa à côté de lui à l'avant. Les sièges arrière disparaissaient sous un amas de marchandises. Des bouteilles de cognac Otard XO, d'autres de Defender «Success» et des monceaux de cartouches de cigarettes, dont plusieurs de Gauloises blondes.

— À Belgrade, expliqua Sacha avec un sourire, les cigarettes sont très chères et on ne trouve ni françaises, ni vraies américaines.

La voiture était climatisée et Malko se détendit vite, surmontant un peu d'appréhension. Il n'aimait pas beaucoup prendre les trains en marche...

*

* *

La morne plaine hongroise défilait depuis deux heures, égayée par quelques putes, courageuses sous le soleil de plomb, plantées au bord de la route en maillot de bain, alors que la mer la plus proche était à quelques centaines de kilomètres. Totalement surréaliste ! Elles avaient même des serviettes de bain. Le bonheur des routiers.

Sacha ralentit et annonça :

— Nous arrivons à la frontière.

Ils venaient de passer Tompa, dernier village hongrois, qui ne semblait

compter que des stations-service. Une longue file de voitures s'allongeait déjà du côté hongrois, sans parler des piétons qui faisaient la queue, des frontaliers de Subotica, ville serbe toute proche, venus au ravitaillement. Progressant mètre par mètre sous un soleil de plomb, Sacha et Malko prirent leur mal en patience. Une demi-heure plus tard, ils se trouvaient enfin dans le *no man's land* entre Hongrie et Yougoslavie. Une seconde queue s'allongeait côté yougoslave, où des policiers en gris effectuaient des contrôles tatillons.

— Donnez-moi votre passeport, demanda Sacha Ilic avant de disparaître dans les bureaux de la police yougoslave.

Vingt minutes s'écoulèrent avant qu'il ne réapparaisse, escorté de deux policiers. Le trio marcha droit sur la Polo et Malko sentit son poulx grimper brutalement. Il était désormais en Yougoslavie et, s'il était repéré, il risquait de ne pas en sortir avant quelques années. Sacha ouvrit sa portière. Il avait ôté ses lunettes noires et paraissait inquiet.

— Il y a un problème, annonça-t-il. Venez.

Malko émergea de la voiture, la bouche sèche, s'efforçant de sourire.

— Quel problème ? demanda-t-il.

— Sur votre visa, le consulat de Vienne n'a pas mentionné le point d'entrée en Yougoslavie. Il faut retourner à Vienne le faire préciser.

Malko manqua éclater de rire de soulagement. Décidément, la bureaucratie communiste était indécrottable. Les deux policiers s'étaient écartés, l'air sévère.

— Il n'y a pas une solution plus simple ? demanda Malko.

Sacha dit à voix basse :

— Vous êtes prêt à payer deux cents DM ?

— Bien sûr.

— OK. Laissez-moi faire.

Il rejoignit les deux policiers et une discussion animée s'engagea. Finalement, ils rentrèrent dans le local de la police des frontières. Sacha Ilic en ressortit rayonnant quelques minutes plus tard, regagna la Polo et tendit son passeport à Malko.

— J'ai traité à cent cinquante DM, annonça-t-il triomphalement.

C'était cher pour aller se jeter dans la gueule du loup. Vingt minutes plus tard, ils traversaient Subotica, filant ensuite à travers la Voïvodine aussi plate que la Hongrie, avec de vastes fermes et très peu de villages. La circulation était presque inexistante.

— On va éviter Novi Sad, annonça Sacha, tous les ponts ont été détruits par les bombardements.

Plus détendu, Malko s'intéressa au paysage. La vie semblait parfaitement normale, il y avait des tracteurs dans les champs et rien ne semblait détruit. Ils étaient encore à une centaine de kilomètres de Belgrade lorsque la nuit commença à tomber. Malko éprouva alors une première sensation bizarre : il n'y avait pas une lumière à la ronde. Comme s'ils s'étaient trouvés sur la Lune ! Un pays mort. Même les villages étaient éteints.

— Dans ce coin, il n'y a plus d'électricité, expliqua Sacha Ilic. La centrale de Becej a été bombardée.

Malko regarda le ciel sombre où les étoiles commençaient à apparaître. Tout semblait si calme. Pas la moindre trace de guerre. Et pourtant...

*

* *

Les phares de la Polo trouaient une obscurité opaque, sans la moindre source lumineuse. Privé de point de repère, on finissait par avoir le vertige. Les faisceaux lumineux éclairèrent quelques soldats en tenue camouflée et la Polo s'engagea à toute vitesse sur un énorme pont. Deux voies séparées par des rails de chemin de fer.

— On passe le Danube, annonça Sacha Ilic.

Le pont de Krnjaca restait le seul à enjamber l'énorme fleuve, entre Novi Sad et Smederevo !

— Comment se fait-il que ce pont n'ait pas été bombardé ? interrogea Malko. Sacha Ilic haussa les épaules.

— Je ne sais pas. S'il était détruit, on serait mal !

Quelques instants plus tard, ils atteignaient la rive sud du Danube. Enfin quelques lumières ! Des policiers stoppaient certaines voitures, mais les laissèrent passer. Et, de nouveau, ce fut le noir total.

Au-delà du faisceau des phares, l'obscurité semblait un mur compact. Comme s'ils avaient roulé dans un espace virtuel... Malko se rendit à peine compte qu'ils venaient d'entrer dans Belgrade. Dans les virages, les phares éclairaient des immeubles sans la moindre lumière. Puis, il aperçut un groupe compact d'hommes et de femmes à un arrêt de tram. Immobiles, comme figés, aussitôt avalés par l'obscurité. Pourtant, depuis leur entrée en ville, ils n'avaient vu ni un bus ni un tram.

— Le soir, il n'y a presque plus de transports en commun, expliqua Sacha. Mais les gens attendent quand même, espérant ne pas être obligés de rentrer à pied.

Soudain, Malko remarqua une autre étrangeté : les feux de signalisation ne fonctionnaient plus, comme dans une ville abandonnée. Un taxi les croisa, roulant très vite. Malko essayait de s'orienter dans cette ville qu'il connaissait pourtant bien. Mais il n'y avait plus qu'un aquarium rempli d'encre noire... La Polo roulait dans une rue en pente. Il réalisa alors qu'ils avaient traversé Belgrade et se dirigeaient vers la Sava, la rivière séparant la vieille ville de Novi Beograd, les quartiers les plus récents. Il distingua vaguement les structures métalliques d'un grand pont.

Ecarquillant les yeux, il chercha en face de lui les lumières de Novi Beograd, avec ses multiples HLM. Rien. Une plaine noire. Sacha tourna à droite. Ils

avaient franchi la rivière. À leur gauche, il devait y avoir l'*Intercontinental*. Il semblait s'être évaporé. Le ciel était un peu plus clair et Malko distingua, à gauche de la route, une énorme tour sans une lumière, qui se dressait comme une construction de science-fiction.

— C'est l'ancien siège du Parti communiste yougoslave, annonça Sacha Ilic. Là où se trouvait la radio de Mme Milosevic. Tout a brûlé. La tour a reçu sept missiles. Le *Hyatt* est là à gauche. On arrive.

Ce n'est que le nez dessus que Malko reconnut, après avoir grimpé la rampe, l'entrée du grand hôtel. Enfin de la lumière, à intérieur ! Sacha Ilic, avant de descendre, lui glissa un papier.

— Voilà les numéros de mes deux portables, le hongrois et le yougoslave. Quand vous me joignez, dites-moi que vous avez besoin de Gauloises blondes. Tout le monde sait que je fais le trafic de cigarettes.

Malko eut un choc en pénétrant dans le hall brillamment éclairé, tel qu'il l'avait connu trois ans plus tôt. À la réception, une enveloppe à son nom attendait, avec la clef d'une voiture de location. Sacha lui expliqua qu'elle se trouvait dans le petit parking extérieur. Une Opel Astra rouge. Il se retrouva au septième, dans une chambre climatisée, spacieuse, face à la tour détruite, rappel menaçant du danger. Le *Hyatt*, avec son générateur et les journalistes étrangers pour clients, était une oasis de sécurité dans cette ville morte.

Malko résista à l'envie de rester là. Il sortit la feuille blanche remise par Kevin Hunter, alla chercher sa bombe de «mousse à raser» et en vaporisa dessus. Le temps de noter une adresse : Ricardo Lama, 15 Ulitza Sara Lazara. Deuxième étage.

Il regarda sur le plan. C'était dans le centre. Il jeta un coup d'œil à son chronographe Breitling : il n'était que dix heures. En temps normal, Belgrade grouillait d'animation à cette heure-là. Il s'assura qu'il avait son Zippo à ses armes et descendit.

*

* *

L'Astra rouge était bien dans le parking, réservoir plein. Cinq minutes plus tard, Malko retraversait le pont Bratsvo. En se concentrant, il parvint à la rue du 7-Juin, se gara et continua à pied, se guidant tant bien que mal dans l'obscurité épaisse. Cela lui prit quand même vingt minutes pour trouver l'immeuble. Il alluma son Zippo pour éclairer le tableau de l'interphone et vit deux noms : R. Lima en caractères latins et Branca Noukovic en cyrillique. Il appuya sur le bouton et dut attendre presque une minute avant qu'une voix de femme dise :

— *Molim ?*

— Je suis un ami de Ricardo, fit aussitôt Malko en anglais.

Il y eut un silence prolongé, puis la voix demanda, surprise :

— Ricardo ? Mais qui êtes-vous ? Pourquoi venez-vous si tard ?

— Je viens d'arriver à Belgrade, expliqua Malko. Je suis désolé si je vous dérange. Vous êtes Branca Noukovic ?

— Oui, c'est ça. Bon, montez. Au deuxième.

La mention de son nom l'avait visiblement rassurée. Le pêne claqua et Malko pénétra dans un petit hall. Pas de minuterie. L'ascenseur ne marchait pas. Il monta à pied, s'éclairant avec le Zippo. Une porte, au second, était ouverte, découvrant une pièce éclairée par des bougies. Il sentit d'abord un parfum violent, puis la lueur des bougies lui permit de découvrir une femme très grande, avec une frange de cheveux roux, drapée dans une robe en soie imprimée si transparente qu'il pouvait distinguer son soutien-gorge et son slip. Le maquillage outrancier de ses yeux évoquait le théâtre. Elle tendit à Malko une main chargée de bagues et dit d'une voix cassée :

— *Dobrevece*, je suis Branca. Et vous ?

— Malko Linge. Je suis autrichien. Un vieil ami de Ricardo. Comment va-t-il ?

La jeune femme lui jeta un regard bizarre.

— Vous ne savez pas ce qui lui est arrivé ?

Malko n'eut pas le temps de répondre. Le hurlement modulé d'une sirène venait d'éclater, tout proche, hululant sur deux tons. Branca Noukovic poussa un cri étranglé.

— Mon Dieu ! Les avions ! Venez vite.

Elle pivota et fonça vers une autre pièce, Malko, éberlué, sur ses talons. Partout des bougies. Au passage, la jeune femme rafla sur un guéridon un énorme crucifix puis s'allongea par terre à côté d'une télé allumée sans le son et d'un plateau avec une bouteille et des verres. Le dos appuyé au mur, le crucifix serré contre sa poitrine, Branca Noukovic dit d'une voix mourante :

— Versez-moi un peu de raki, j'ai trop peur.

Malko lui remplit un verre qu'elle vida d'un trait, fermant ensuite les yeux. Il la détailla à la lueur dansante des bougies. Avec sa frange, son maquillage charbonneux et sa grosse bouche très rouge, on aurait dit une actrice de théâtre. Sa longue robe s'ouvrait largement devant, très haut sur ses cuisses. Elle était couverte de colliers, de bagues, de bracelet. Bizarre mais désirable. Elle rouvrit les yeux et le fixa.

— Vous êtes venu voir Ricardo ?

— Oui.

— Il est mort.

CHAPITRE III

Interloqué, Malko fixa Branca Noukovic, croyant avoir mal entendu. Serrant toujours son crucifix, elle fixait un portrait de femme accroché au mur. Une explosion lointaine fit trembler les vitres renforcées par de larges bandes de papier adhésif et Branca poussa un cri aigu.

— Mon Dieu ! On va mourir !

La bombe avait dû tomber à plusieurs kilomètres. Malko se demandait sur qui il était tombé, lui. Lâchant son crucifix d'une main, Branca tendit son verre vide.

— Encore !

Malko lui reversa une solide rasade d'un raki jaunâtre qu'elle but d'un trait. Pourtant, c'était quasiment de l'alcool à brûler.

— Expliquez-moi, dit-il, Ricardo est mort des suites de son accident ?

Elle secoua la tête.

— Non. L'hôpital où il se trouvait a été bombardé par erreur hier. Son pavillon a reçu plusieurs bombes. Tous les malades et une partie du personnel ont été tués. C'est dans tous les journaux...

Malko resta silencieux, abasourdi. C'était un comble ! Un agent du MI6 tué par des bombes de l'OTAN. Ironie du sort... Quant à Branca Noukovic, avec son crucifix et ses yeux de folle, elle semblait particulièrement allumée. Ce n'était sûrement pas à elle que l'agent du MI6 avait confié *ses secrets*. Il se raccrocha à un dernier espoir.

— Vous êtes allée à l'hôpital le voir, récupérer ses affaires ?

— Il n'y avait rien à récupérer, dit tristement la jeune femme. Tout a été pulvérisé. Dusan y est allé aussi. Lui, on l'a laissé entrer, mais il ne restait rien de la chambre de Ricardo.

— C'est terrible pour vous, remarqua Malko.

Branca Noukovic eut un haussement d'épaules fataliste.

— Oui, parce que l'appartement est trop cher pour moi toute seule. Je ne vais pas pouvoir le garder.

Pour une amoureuse éplorée, c'était une réaction plutôt terre à terre.

— Vous ne viviez pas avec Ricardo ? demanda Malko.

— Si, mais en copains. Il ne voulait pas qu'on le sache, mais maintenant qu'il est mort, cela n'a plus d'importance. Moi, ça m'arrangeait. Je suis peintre et je n'ai pas beaucoup d'argent. Or, les gens qui louent cet appartement ne voudront pas baisser le loyer. C'est normal, c'est très luxueux, non ? Ils ont fait venir leurs meubles de Paris, de chez un grand décorateur, Claude Dalle.

J'adore ce lit à l'ancienne, c'est très romantique. J'aurai bien aimé que Ricardo m'attache dessus, mais ce n'était pas son truc...

Elle se tut, soupira, se versa encore un peu de raki et demanda :

— Et vous, qu'est ce que vous faites ?

— Journaliste.

Elle eut une moue dégoûtée.

— Ah oui, vous venez voir les bombes tomber sur les méchants Serbes. Tout le monde nous déteste...

— Pas moi ! assura Malko, sans préciser qu'il avait quelques bons souvenirs à Belgrade, même s'il s'agissait d'une Noire américaine, d'une Croate et d'une Italienne...

Branca ne répondit pas, se versant elle-même une solide rasade de raki et remplissant un verre pour Malko. C'était âpre comme une mauvaise vodka, avec un goût fruité et fort comme de l'alcool pur. Une explosion un peu plus violente fit trembler les vitres. Branca gémit, serra encore plus son crucifix et se resservit de raki.

Malko, furieux, broyait du noir. Personne n'aurait pu prévoir que Richard Lord se ferait tuer par des bombes anglaises. Seulement, lui mort, comment prendre la suite de son enquête ? Il restait Dusan Velac, son copain serbe, mais le Britannique utilisait sûrement d'autres «sources». Comment les récupérer ? Peut-être trouverait-il des éléments dans cet appartement. Pour cela, il fallait se lier avec Branca Noukovic. Encore une surprise : Malko s'attendait à trouver une maîtresse, pas une *roomate*⁽²¹⁾... Pourquoi Richard Lord s'était-il encombré d'une fille comme elle ? La jeune femme, soudain, s'allongea totalement sur le tapis, sans lâcher son crucifix.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demanda Malko.

— Je me sens plus en sécurité, marmonna-t-elle.

Recroquevillée sur le tapis chinois, le crucifix sur son cœur, la bouteille de raki à portée de la main, elle régressait. Malko se leva, alla à la fenêtre. Le ciel était noir sauf vers le sud-ouest où la lueur d'un incendie illuminait le ciel. Il entendit une sirène de pompiers. Belgrade, plongée dans un noir absolu, semblait aussi recroquevillée que Branca. Il se demanda où se trouvait en ce moment Slobodan Milosevic. Probablement sous quelques mètres de béton...

*

* *

Le flacon de raki était vide et Branca, toujours allongée sur le tapis, semblait morte lorsque le hululement continu d'une sirène troua la nuit. Comme un diable jaillit de sa boîte, Branca Noukovic sauta sur ses pieds en criant :

— C'est fini ! C'est fini !

Elle partit en tournoyant comme un derviche dans un grand envol de

mousseline et Malko la suivit. Il remarqua alors, dans un coin, un magnifique perroquet sur son perchoir ! Branca se mit à virevolter autour de l'oiseau qui, lui, battit des ailes, faisant claquer son bec ! Tout en dansant autour de lui, Branca lança :

— Ne vous approchez pas, il est très méchant, il n'aime que moi.

Elle se rapprocha de plus en plus du volatile, la tête penchée en arrière, le visage levé vers lui. Et soudain, le perroquet et la jeune femme échangèrent un baiser ! La langue sortie de sa bouche, Branca effleurait le bec qui en claquait de bonheur. À un moment, Malko eut même l'impression qu'elle enfonçait sa langue entre les mâchoires de corne, tout en ondulant comme pour l'exciter.

La scène était d'une telle sensualité qu'il en eut la chair de poule ! Puis Branca, abandonnant le perroquet, revint vers lui tout en dansant, et se jeta dans ses bras en riant.

Totalement ivre.

— Je crois que je vais vous laisser dormir, suggéra Malko. Il est tard. Nous nous verrons demain.

Branca poussa un hurlement de chatte à qui on arrache ses petits.

— Non ! J'ai trop peur toute seule. Ils vont peut-être revenir. Quelquefois, ils bombardent trois fois dans la nuit...

Ses cheveux tombaient presque jusqu'à ses yeux, style yorkshire. Les bras solidement noués autour du cou de Malko, elle était accrochée à lui comme une ventouse... Une ventouse tiède, pleine de courbes. Il croisa son regard complètement allumé et elle demanda d'une voix plus douce :

— Vous ne voulez vraiment pas rester ?

Son ventre s'appuyait au sien dans une invite muette, mais parfaitement expressive. Son flirt avec le perroquet ne lui avait pas suffi.

— Puisque vous êtes journaliste, fit-elle brusquement, je peux vous aider. Je connais tout Belgrade.

Malko allait la remercier lorsqu'une bouche épaisse s'écrasa sur la sienne, et une langue imbibée de raki força ses dents. Branca allait droit au but. Ils oscillèrent un moment dans une étreinte furieuse, puis elle se détacha et lança d'une voix pâteuse :

— J'ai envie de faire l'amour.

En un clin d'œil, elle se débarrassa de sa longue robe de mousseline, défaisant les boutons comme si elle avait quarante doigts. Le soutien-gorge fushia vola à son tour, révélant des seins fermes avec de longues pointes presque noires, comme des canons de fusil. Puis ce fut au tour du slip. La toison en haut des cuisses était aussi rousse que la chevelure. Branca Noukovic était un produit biologique sans additif chimique, carburant au raki. Avec la dextérité d'un prestidigitateur, elle s'attaqua à la chemise de Malko, puis au reste de ses vêtements, le dépouillant comme un lapin. Puis, dans le même élan, elle tomba à genoux sur l'épais tapis de laine et l'engloutit dans sa bouche rouge.

C'était une femme qui savait parler aux hommes.

Malko ferma les yeux, dégustant cette sensation toujours exquise. Son équipée belgradoise prenait une drôle de tournure.

Pendant de longues minutes, on n'entendit que les bruits humides de la fellation. Appliquée comme une bonne élève sous le regard réprobateur du perroquet, Branca administrait à Malko un traitement royal. Elle se releva d'un coup, juste au moment où il se préparait à arroser son gosier, noua ses doigts autour de son sexe et poussa Malko dans une profonde bergère. Elle l'enjamba alors, saisit son membre d'une main ferme et s'empala sur lui d'une seule traite, avec un soupir satisfait. Les bombes éveillaient sa libido.

— Tiens-moi bien ! souffla-t-elle.

Il la saisit par les hanches et aussitôt Branca commença une cavalcade effrénée, se frottant contre son ventre à une vitesse hallucinante. Malko s'attendait à chaque seconde à voir jaillir des étincelles... La bouche ouverte sur un cri muet, les traits convulsés, Branca montait rapidement vers l'orgasme.

— *Da ! Da !*

Secouée comme par une décharge électrique, elle jouit avec un hennissement de joie, et aussitôt, glissa des genoux de Malko jusqu'au sol où elle resta en boule, impudique et magnifique. Foudroyée par le raki et son orgasme...

Elle ne bougea pas plus lorsqu'il se leva et se rhabilla. Endormie là où elle s'était effondrée. Profitant de ce break, Malko se mit à fouiller l'appartement, explorant tout à la lueur de son Zippo armorié. Les placards, les tiroirs, les classeurs. Pas grand-chose. Richard Lord était un professionnel, il ne devait rien laisser traîner. Il allait renoncer lorsqu'il aperçut sur une table plusieurs feuilles de papier blanc, à côté de différents courriers ouverts. Ce qui le fit penser à la feuille blanche remise par le chef de station de la CIA de Budapest. Et si Richard Lord utilisait le même truc ? Il prit les feuilles, les plia et les glissa dans la poche de sa veste, revenant ensuite dans le living. Branca Noukovic était là où il l'avait laissée. Il griffonna un mot, donnant le numéro de sa chambre au *Hyatt*, et sortit en refermant doucement la porte.

Les rues étaient aussi sombres qu'avant le bombardement.

Il ne mit pas un quart d'heure pour regagner le *Hyatt* en croisant seulement deux voitures... Le hall de l'hôtel était vide, à part deux vigiles, étonnés de le voir rentrer si tard. L'un d'eux l'interpella :

— Vous êtes allé voir les bombardements ? Ça a tapé où ?

— Non, j'étais chez des amis, corrigea Malko.

À peine dans sa chambre, il déplia ses feuilles de papier, alla chercher la mousse à raser et commença à vaporiser la première feuille.

Aucun résultat.

Il recommença avec la suivante. Pas mieux. Puis encore une. Il s'était trompé et son stock de révélateur s'épuisait. Il effectua quand même un dernier essai sur la dernière feuille. Cette fois, son pouls s'accéléra : des chiffres et des lettres apparaissaient !

Une liste. Des noms avec des adresses et des téléphones. D'autres avec simplement un téléphone et un prénom. Le petit capital secret de Richard Lord. Mentalement, Malko bénit l'agent disparu du MI6. Celui-ci lui avait quand même laissé de quoi travailler. À utiliser bien sûr avec précautions.

Malko entreprit de recopier rapidement les noms et les téléphones qui commençaient déjà à s'effacer. Le premier était un nom à consonance musulmane : Jaqub Fikli, avec une adresse : 72 Brankova. La rue qui prolongeait le pont Bratsvo. Il nota encore quelques numéros puis la feuille redevint blanche.

Il n'avait plus qu'à aller se coucher.

Le sommeil eut du mal à venir, il était trop tendu en dépit de la prestation impeccable de Branca. Lorsqu'il se réveilla, il avait dormi à peine plus de quatre heures, par bribes. Un soleil éclatant brillait sur Belgrade. La vie semblait normale, avec les trams verdâtres et poussifs, les voitures nombreuses, les piétons, les bus. Seule, la tour foudroyée, de l'autre côté du boulevard Lenjinov, avec les débris de son antenne tordue, rappelait que la guerre n'était pas un jeu vidéo.

De nouveau, il s'attaqua à sa feuille, qui modestement, ne contenait que trois noms: Desa Dimitrievic, le père Ratko Obradovic et Sacha Ilic. C'était peu pour s'attaquer à l'homme le plus puissant de Serbie. Il décida de parer au plus pressé et composa le numéro de Desa Dimitrievic, bien qu'il ne soit que huit heures. Il obtint un répondeur et laissa un message. Il sortait à peine de sa douche quand le téléphone sonna.

— C'est Desa Dimitrievic, annonça une voix chantante. Vous m'avez appelée ?

— Oui, dit Malko, je suis journaliste. Un de mes amis m'a donné votre nom. Il paraît que vous êtes un bon *fixer*^[22]...

Rire aimable.

— Je ne sais pas ! Qui est votre ami ?

— Dieter Ruhe, du *Stern*. Moi, je travaille pour le *Kurier* de Vienne. Vous pourrez m'aider ?

— Pour quelques jours, sûrement. Vous êtes où ?

— Au *Hyatt*.

— Bien, je peux être dans le hall dans une heure.

— Venez plutôt dans ma chambre : la 627.

D'abord, il ne vit que de magnifiques yeux bleus. Desa Dimitrievic semblait aussi réservée que Branca Noukovic était exubérante et provocante. Un T-shirt moulait une petite poitrine aiguë, elle avait des traits réguliers, un sourire timide et un jean délavé. Elle s'assit sur la pointe des fesses, inquiète, jetant des regards furtifs à Malko. Ce dernier ne perdit pas de temps. Peu de risques que la chambre soit «sonorisée», mais il préféra quand même ne pas les courir.

— Voulez-vous prendre un café en bas ? proposa-t-il.

Desa accepta, visiblement soulagée. C'était une jolie femme, fragile, sur ses gardes, vulnérable. Il se demandait pourquoi elle travaillait pour la CIA, dans un pays où cela pouvait lui coûter la vie. Il fallait avant toute chose prévenir Budapest de la mort de Richard Lord, afin de savoir si la CIA souhaitait continuer. Avant, il appela Sacha. Son portable hongrois ne répondait pas, mais il l'eut sur le yougoslave.

— Vous pourriez passer me voir ? demanda Malko, je n'ai plus de Gauloises blondes.

— Je peux être dans le parking de l'hôtel dans une demi-heure, annonça Sacha.

Malko descendit avec Desa. Le café était délicieux et la salle à manger vide.

— C'est Kevin Hunter qui m'envoie, annonça-t-il dès que le garçon se fut éloigné.

Desa Dimitrievic eut un sourire contraint teinté d'inquiétude.

— Je m'en doutais. En quoi avez-vous besoin de moi ?

— Je ne sais pas encore, avoua Malko. Je cherche toute personne pouvant me renseigner sur les faits et gestes de Slobodan Milosevic.

La jeune femme secoua la tête.

— C'est très difficile. Personne n'ose même en parler. Il ne se montre jamais, ne voit personne, change sans arrêt de domicile. Il est très bien protégé.

— Vous ne connaissez personne qui soit en contact avec lui ?

— Non, je ne vois pas.

Elle semblait effrayée.

— Dusan Velac, c'est un nom qui vous dit quelque chose ?

Desa fronça les sourcils.

— Oui, bien sûr. Il est très connu, c'est lui qui a construit des tas de villas pour les gens proches du régime. Il gagne beaucoup d'argent, parce qu'il les décore aussi. Comme ils sont très snobs, ils paient des fortunes des meubles importés de Paris. Dusan, avant la guerre, avait chez lui un salon d'exposition pour les meubles de Claude Dalle et de Roméo dont tous les apparatchiks raffolent. Lui sait sûrement beaucoup de choses sur Milosevic, mais je doute qu'il vous aide. Il profite trop du système. Vous le connaissez ?

— Non, mais j'ai accès à lui.

— Il n'a pas bonne réputation, remarqua la jeune femme. On dit qu'il a violé plusieurs femmes qui lui résistaient.

Comme elle louchait sur la cartouche de Gauloises blondes, Malko la lui tendit et elle y prit aussitôt un paquet qu'elle ouvrit, allumant une cigarette pour lutter contre une angoisse palpable. Malko lui sourit gentiment.

— Pourquoi travaillez-vous pour nous ?

— J'ai besoin d'argent, dit-elle simplement. Depuis neuf ans, j'ai eu beaucoup de problèmes. J'avais terminé mes études de médecine, mais je n'ai jamais pu m'installer. Il fallait demander un prêt qui est accordé seulement si vous êtes membre du SPS^[23] ou du YUL^[24] de Mme Milosevic. Quant à travailler dans un hôpital, cela rapporte tout juste de quoi manger. Et là aussi, si vous n'êtes pas dans le système, aucun espoir d'avancement. Alors, j'ai accepté de travailler dans un labo qui travaille avec les Américains. C'est comme cela que vos amis m'ont contactée...

— Vous parlez bien anglais...

— Merci, dit-elle avec un pauvre sourire. Mais je gagne tout juste de quoi vivre. Je voudrais pouvoir m'acheter une voiture : j'habite loin, au fond de Novi Beograd, et les transports en commun marchent très mal. Mais une Jugo coûte près de dix mille marks, d'occasion.

— J'espère que je vous les ferai gagner, dit Malko.

Desa Dimitrievic lui jeta un regard effrayé et dit très vite :

— Je veux quatre cents DM par jour et je ne veux rien faire de dangereux...

— Qu'avez-vous déjà fait ?

— Oh, pas grand-chose, reconnut-elle avec une moue. J'ai traduit des journaux, donné des informations sur le climat politique, les rumeurs. J'ai un ami qui dirige une lettre confidentielle, il me donne des tuyaux.

Malko maudit mentalement Kevin Hunter. La *stringer* de la CIA ne faisait que de «l'ouvert»... Ça promettait. Il jeta un coup d'œil discret à sa Breitling Crosswind.

— Je dois voir quelqu'un dans le parking, dit-il. Je reviens.

Sacha Ilic attendait en fumant une cigarette près de sa belle Polo blanche. À peine Malko l'eut-il rejoint qu'il prit dans sa voiture une cartouche de Gauloises blondes et la lui tendit ostensiblement

— Il y a un problème ?

— Oui, avoua Malko.

Il lui expliqua rapidement le message à transmettre. Richard Lord était mort et il ne voyait pas comment continuer sa mission.

— Je pars tout à l'heure à Budapest chercher des Japonais, dit Sacha. Je serai de retour demain matin. Entre-temps, je contacterai M. Hunter. Je vous appellerai pour vous dire que j'ai vos cigarettes.

Il repartit aussitôt et Malko retourna retrouver Desa.

— Officiellement, je fais un reportage pour le *Kurier*, expliqua-t-il. Dans ce cadre, je voudrais rencontrer un commerçant musulman.

— Vous en connaissez un ?

— Oui. Au 72 rue Brankova : Jaqub Fikli. Il ne parle sûrement pas anglais...

Desa Dimitrievic se leva.

— Bien, allons-y. Vous avez une voiture ?

— Oui.

Son visage s'éclaira.

— Vous me laisserez conduire ? J'ai passé mon permis, mais je ne peux jamais m'entraîner...

— Promis, fit Malko, prêt à tout pour qu'elle collabore.

Depuis son arrivée, la veille au soir, il allait de déception en déception. Desa Dimitrievic n'était sûrement pas la *stringer* idéale pour ce genre de mission.

La rue Brankova était la continuation directe du pont Bratsvo, grim pant vers le tunnel creusé sous Terazije, au cœur d'un vieux quartier populaire surplombant un marché. Pour la première fois, Malko remarqua l'omniprésence des badges «target». Des cercles concentriques censés représenter une cible. Ils étaient affichés partout, des gens les portaient en pin's ou en décoraient leurs T-shirts. Seul autre Indice d'une situation anormale : les vitrines couvertes de bandes de papier adhésif marron, à cause des bombardements. Malko, descendu de l'Opel Astra, regarda de l'autre côté de la rue. Au 72, il y avait une pâtisserie orientale. Lui et Desa traversèrent et entrèrent dans la boutique. Un long comptoir avec de jeunes serveuses. Desa s'adressa à l'une d'elles.

— Le patron est là, sur le tabouret, dit-elle.

Un jeune homme au visage marqué se tenait dans un coin, au-dessous d'un chauffe-eau, et les serveuses venaient lui faire de la monnaie.

— Demandez-lui s'il s'appelle Jaqub Fikli, demanda Malko à Desa.

Elle s'exécuta et Malko devina partiellement la réponse.

— Jaqub Fikli, c'est son père, traduisit la jeune femme.

— Où est-il ?

Cette fois, le dialogue fut plus long. Le jeune homme semblait réticent, enchaînait des phrases interminables, jetant des coups d'œil inquiets à Malko. Desa résuma :

— Il dit que son père a été arrêté par la police. Il ne sait pas pourquoi. Peut-être à cause des bombardements. Pourtant, les gens sont gentils avec eux. On a juste brisé ses vitrines au début des bombardements. Mais son père a disparu depuis près de trois semaines et la police prétend ne pas savoir où il se trouve. C'est courant ici... Alors, il préfère ne pas parler à des étrangers.

Malko eut l'impression d'être plongé dans un bloc de glace. C'était pire que tout ce qu'il avait imaginé ! En se rendant chez le «spotter» de Richard Lord, il venait de tomber dans un piège. Un piège mortel dont il était trop tard pour ressortir. Il se retourna, contemplant la foule animée et bruyante de la rue Brankova. Où se dissimulaient les agents de la RDB qui *devaient* surveiller cette boutique ? À chaque seconde, il s'attendait à les voir surgir. Une voiture s'arrêta juste en face de la pâtisserie et Malko se dit que c'était pour lui.

Maudissant son imprudence.

CHAPITRE IV

Tandis que Desa terminait sa conversation avec le fils de Jaqub Fikli, Malko se figea, tétanisé, le regard fixé sur la Jugo blanche qui venait de s'arrêter en face de la pâtisserie orientale. Un homme de haute taille au crâne rasé en émergea, vêtu d'une salopette bleue, et se dirigea vers le passage souterrain où les marchands de cigarettes rangés en rangs d'oignons attendaient le client... Sa tension retomba d'un coup, mais il restait un fait incontournable : le «spotter» de Richard Lord avait été arrêté, et *cela*, c'était plus qu'inquiétant. Même s'il s'agissait d'une coïncidence.

Les visites de Malko à l'appartement du Britannique, puis à la pâtisserie orientale, suffiraient à alerter la RDB.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Desa, enfin sortie de la boutique.

— Vous savez où habite Milosevic ?

Elle eut un sourire ironique.

— *Personne* ne le sait. Il a plusieurs résidences dans le quartier de Dedinje. Une a été bombardée, l'ancienne maison de Tito. Une autre, privée, se trouve dans la rue voisine. Mais là-bas, c'est plein de policiers. Il ne faut pas s'attarder. Et d'abord, il faut passer au centre de presse de l'armée pour vous faire enregistrer comme journaliste.

— Allons-y ! fit Malko, décidé à tisser sa couverture. Après, nous irons à Dedinje.

*

* *

Muni d'une carte de presse barrée de tricolore, Malko récupéra l'Astra sur le parking de la place de la République.

— Parlez-moi de Milosevic, demanda-t-il à Desa tandis qu'ils se dirigeaient vers Dedinje.

— C'est un homme très secret ! Il a seulement deux ou trois conseillers qui le rencontrent tous les jours. Parfois, il vient travailler à la «Maison Blanche», une résidence officielle entourée d'un grand parc dont on ne peut même pas approcher. Il ne reçoit jamais ses visiteurs officiels deux fois de suite au même endroit. N'accorde jamais d'interviews. Quand un journaliste de l'agence Tanjug ou une équipe de télévision va le voir, ils sont prévenus au dernier

moment et une voiture de la RDB vient les chercher. Ils ne savent même pas où ils vont...

— Il est parano...

Desa Dimitrievic tordit sa belle bouche.

— Non, prudent. Il sait que beaucoup de gens veulent sa mort. Il n'a aucune vie publique, ne voit que sa femme Mirjana, dont il est très proche. La RDB forme un cercle infranchissable autour de lui. Rendez-vous compte : il ne reçoit jamais deux visiteurs en même temps !

Ils avaient fini de remonter le boulevard Mira. Malko repensa à Richard Lord.

— Où se trouve l'hôpital Dragisa Misovic ? demanda-t-il. Celui qui a été bombardé.

— Ici, sur la droite. Tournez dans Marinovica. L'hôpital est divisé en deux parties, de part et d'autre de l'avenue.

Derrière les frondaisons d'un grand parc, Malko aperçut sur sa droite un long bâtiment complètement détruit, littéralement écrabouillé. Au milieu des débris, on distinguait des lits aux montants tordus, des pans entiers de murs, des morceaux de salles de bains. C'est là qu'avait péri Richard Lord.

— Il y a des objectifs militaires autour ? demanda Malko.

Desa Dimitrievic secoua la tête.

— Non, rien, à part cette station d'essence.

Une modeste station-service, piètre objectif pour les bombardiers de l'OTAN. Tout le reste n'était que frondaisons. Bizarre. Ils revinrent sur la petite place et Desa annonça :

— Voilà, la rue Uzicka, c'est là.

La rue Uzicka, plutôt étroite, était bordée d'ambassades et de villas cossues. Avec tous les deux mètres un policier ou un soldat dévisageant les voitures d'un air soupçonneux.

— Où est la maison bombardée ? demanda Malko.

— Je ne sais pas, avoua la jeune femme.

— Demandez à un des policiers en faction.

Il s'arrêta devant l'ambassade de Turquie et la jeune femme se pencha à la vitre, posant la question en serbe. Le policier jappa une brève réponse accompagnée d'un geste éloquent. Desa expliqua, apeurée :

— Il m'a dit que cela ne nous regardait pas, qu'il fallait partir d'ici. Filons.

Ils descendirent la rue. À mi-chemin, une voiture bleu et blanc de la Milicija sortit d'une impasse et se mit à les suivre. Desa sursauta, brusquement toute pâle.

— Ils nous suivent !

— On ne fait rien de mal, objecta Malko.

— Dans un pays normal, non, mais nous sommes à Belgrade. Personne ne vient jamais dans ce quartier.

C'était vrai, il n'y avait ni piétons, ni voitures. Juste des policiers, devant des murs aveugles. Malko arriva à un rondpoint ombragé de grands arbres, en fit

le tour et s'engagea dans une rue parallèle à Uzicka.

— Pas là ! sursauta Desa. C'est Tolstdjeva. Où Milosevic a sa résidence privée, à côté de celle de l'ambassadeur des États-Unis, au 33.

Malko s'y engagea quand même, remontant lentement la rue semblable à la précédente, la voiture de la Milicija toujours collée derrière lui. Mêmes villas luxueuses, mêmes policiers hostiles. Le 33 n'était qu'un haut mur beige de cinquante mètres. Au moment où Malko ralentit, la voiture de la Milicija déclencha sa sirène. Elle les doubla et les bloqua.

— Mon Dieu ! soupira Desa.

Elle était blême. Deux policiers examinèrent la voiture, demandant les papiers, puis la raison de leur présence. Desa expliqua la situation et Malko brandit sa carte tricolore toute neuve. Ce qui n'impressionna pas le policier.

— Il nous ordonne de partir immédiatement, traduisit Desa. Personne ne doit venir ici, c'est une zone protégée.

— Demandez-lui s'il aperçoit parfois Milosevic.

Desa le foudroya de son regard bleu.

— Non !

Les policiers les suivirent encore un peu. En redescendant le boulevard Mira, Malko réalisa qu'on lui avait confié une mission impossible. Avec, en prime, une *stringer* morte de peur.

Cependant, il fallait s'accrocher !

— Et cette «Maison Blanche» ? insista-t-il.

— C'est plus loin et vous ne verrez rien.

— Allons-y quand même.

Demi-tour. Ils repartirent vers cette partie de Belgrade qui ressemblait à un parc. Au détour d'une petite allée, Malko découvrit une énorme grille noire encadrée de deux guérites vides.

— C'est là, annonça Desa.

La route se séparait en deux branches, il prit celle de gauche qui descendait en pente raide, longeant le mur de la propriété. Plusieurs dizaines d'hectares. Plus bas, il découvrit une seconde entrée avec des soldats bayant aux corneilles. Plus détendus que les policiers. Malko réussit à convaincre Desa d'aller leur poser quelques questions. Apparemment, sa jupe courte les rendit plus malléables. Elle revint, sereine.

— Milosevic ne vient plus depuis plusieurs semaines, annonça-t-elle. Il n'y a même plus de gardes.

— Il va où ?

— Ils n'en savent rien. Il a des tas d'endroits, dans Belgrade et les alentours. Il se sert des blockhaus de Tito. Il y en a partout. Je vous l'avais dit.

— Bien, retournons à l'hôtel, conclut Malko, un peu découragé.

On l'avait chargé de s'attaquer à un fantôme insaisissable dans un État policier semblable à la Chine ou à Cuba, où tout était sous le contrôle étroit des services de sécurité. Il y avait donc de fortes chances pour qu'il soit déjà repéré.

Même si Richard Lord était passé à travers les mailles du filet, ce dont il doutait désormais, sa visite à Jaqub Fikli risquait d'avoir attiré l'attention sur lui. Et, à partir de ce moment, plus vite il aurait quitté la Yougoslavie, mieux cela serait. D'autant que, privé de Richard Lord, il ne se sentait pas en état de remplir sa mission.

Il n'y avait plus qu'à compter les heures en attendant le retour de Sacha Ilic, prévu le lendemain.

— J'ai une idée, suggéra soudain Desa, soucieuse de se racheter. On dit que Milosevic va souvent se réfugier dans une propriété équipée d'un abri anti-atomique, à côté du village de Dovanovci, le long de l'autoroute de Zagreb. Voulez-vous qu'on y aille ?

— Pourquoi pas ?

Desa lui jeta un regard presque implorant.

— Je voudrais *aussi* vous demander une faveur.

— Oui ?

— Là-bas, il n'y a presque personne, je voudrais conduire la voiture.

C'était complet. La stringer se moquait de Milosevic : elle voulait simplement perfectionner sa conduite ! Résigné et sans illusion sur l'utilité de sa démarche, Malko soupira.

— D'accord, mais allons d'abord déjeuner. La propriété ne s'envolera pas.

*

* *

Cramponné à la portière, Malko se demandait s'il reviendrait vivant à Belgrade. La conduite de Desa Dimitrievic était tout simplement effroyable ! Des à-coups qui laissaient la moitié des pneus sur la chaussée et une sérieuse tendance au zigzag. Les autres voitures les doublaient dans un concert de klaxons furibonds, leur faisant des queues de poisson qui provoquaient de brutaux coups de freins, le calage du moteur et une nouvelle galère. Cependant, Desa était aux anges !

Malko essayait de se changer les idées en contemplant le paysage plat comme la main. Ils étaient sortis de Belgrade depuis vingt minutes et roulaient sur l'autoroute de Zagreb. Enfin, le panneau indiquant Dovanovci apparut ! Tant bien que mal, Desa parvint à sortir de l'autoroute pour caler à l'entrée du village. Elle en profita pour aller se renseigner auprès d'un paysan et revint, radieuse.

— C'est là-bas, au bout du chemin. Ici, c'est plus facile. Il n'y a plus de voitures.

Exact : il n'y avait plus de voitures, mais des vaches, beaucoup plus grosses... L'étroit chemin de terre longeait l'autoroute. Au bout de trois kilomètres, le paysage n'avait pas changé. À gauche l'autoroute, à droite les champs. Le

chemin effectuait un virage à 90 degrés vers la gauche et aboutissait à un petit bois éloigné d'un kilomètre.

— Ce paysan s'est moqué de vous ! dit Malko.

Les dents serrées, concentrée sur sa conduite, Desa continua tout droit. La route semblait se terminer en impasse en lisière du bois. Tout à coup, Malko distingua au milieu du rideau d'arbres une silhouette en uniforme. Un soldat gardant un portail rustique. Ils avaient enfin atteint la résidence-blockhaus de Slobodan Milosevic et fondaient même droit dessus !

— Ralentissez ! conseilla Malko. Il faudrait faire demi-tour.

Desa Dimitrievic hocha la tête mais ne ralentit pas. Le soldat grandissait, regardant venir la voiture, stupéfait. Desa trouva enfin la pédale du frein.

— Je vais faire demi-tour ! annonça-t-elle fièrement.

Malko se mit à craindre le pire... D'ailleurs, la voiture continua sur sa lancée ! Desa avait confondu le frein et l'embrayage. Malko vit le soldat faire glisser sa Kalach de son épaule. Ils allaient se faire tirer dessus ! C'était un comble.

— Arrêtez ! Himmel ! cria-t-il.

En voulant atteindre la clef de contact, il heurta le volant, provoquant une embardée de la voiture. Le soldat dut faire un bond de côté pour ne pas être écrasé et l'Astra plongea dans le fossé, calant définitivement ! Malko se retourna. Le soldat, l'air furieux, marchait sur eux, Kalach au poing.

*

* *

Desa, en s'extrayant de la voiture, eut enfin une bonne idée. Elle pivota, face au soldat, la jupe relevée très haut sur les cuisses. Le militaire s'arrêta net, le regard glué à sa culotte. Brusquement calmé. Desa atteignit le chemin, rabattit sa mini et s'adressa à la sentinelle d'une voix timide. Peu à peu, Malko vit le visage de celle-ci se détendre, puis l'homme éclata franchement de rire. Desa se tourna vers Malko, une lueur amusée dans ses yeux bleus.

— Je lui ai expliqué que j'apprenais à conduire et que l'étais venue m'entraîner ici parce qu'il n'y a personne. Que vous étiez mon patron et que vous étiez furieux...

Seulement, la voiture était dans le fossé... Gentiment, le soldat posa sa Kalach pour aider Malko à l'en sortir. Lorsqu'ils repartirent, Malko lui laissa deux paquets de Gauloises blondes. À peine se furent-ils éloignés que Desa annonça en trépignant de joie:

— Il m'a dit que c'était bien la propriété de Tito. Il y a un grand blockhaus dessous, Milosevic y vient de temps en temps mais ne prévient jamais à l'avance...

Malko essaya de se convaincre qu'il n'avait pas complètement perdu son

temps... Desa sifflotait, ravie d'avoir conduit. En tout cas, ils n'avaient pas éveillé les soupçons...

*

* *

Un message était glissé sous sa porte : rappeler le 637149. Malko tiqua: c'était le numéro de Richard Lord... La voix rauque de Branca Noukovic lui titilla la colonne vertébrale.

— Vous m'avez abandonnée, hier soir ! fit-elle. Ce n'est pas gentil.

— Vous dormiez, se défendit Malko.

— J'ai eu très peur ! soupira-t-elle. Je hais ces bombardements. Ce matin, j'ai parlé de vous à Dusan Velac. Il nous invite tous les deux à dîner au *Writer's Club*, rue Francuska. Vers dix heures et demie. Vous pouvez passer me prendre, j'ai horreur de marcher dans le noir ?

— Avec plaisir. À tout à l'heure.

N'ayant rien de mieux à faire, il s'installa devant CNN qui ne parlait pratiquement que du Kosovo et des bombardements de l'OTAN. Il s'assoupit en essayant de s'intéresser à un débat entre deux experts sentencieux et politiquement corrects qui s'efforçaient de ne pas avoir le même avis. Le téléphone le fit sursauter.

— C'est moi, annonça Sacha Ilic, j'ai eu de la chance, j'ai fait très vite. Je vous apporte vos Gauloises blondes. Je suis dans le hall.

Malko regarda sa Breitling : 10 h 10 !

Sacha attendait dans un fauteuil, en face de la réception. Il tendit ostensiblement une cartouche de Gauloises blondes à Malko.

— Il y a quelque chose pour vous à l'intérieur, dit-il avec un sourire complice. Je vais me coucher, je suis crevé. Si vous voulez me joindre, je suis là demain matin.

Malko remonta dans sa chambre et, aussitôt, arracha le film de plastique protégeant le carton. À l'intérieur, il découvrit une feuille de papier blanc glissée sur les paquets. Après l'avoir dépliée, il la vaporisa de mousse à raser, révélant un texte. Kevin Hunter s'était donné le mal d'écrire à la main. Un message concis : «Les Cousins et nous-mêmes tenons à ce que vous repreniez le dossier, même compte tenu des éléments nouveaux. Il s'agit d'une priorité absolue.»

Malko regarda pensivement le texte s'effacer sous ses yeux. Par précaution, il le brûla ensuite avec son Zippo. Comme d'habitude, on lui réclamait des miracles. 10 h 20. Il était temps d'aller chercher Branca Noukovic. Tout en roulant vers Belgrade, Malko fit le point. Il disposait de peu d'éléments pour reprendre le flambeau. Contacter un autre «spotter», après la découverte du sort de Jaqub Fikli, revenait à jongler avec une grenade dégoupillée. Attaquer

à l'aveugle les autres noms légués par l'agent britannique était presque aussi dangereux.

Dosa Dimitrievic, morte de peur, n'était pas d'un grand secours. Branca, l'amoureuse du perroquet, encore moins. Il restait Dusan Velac, l'homme avec qui il allait dîner. C'était peut-être lui qui avait involontairement guidé les bombardiers de l'OTAN sur la demeure de la rue Uzicka. Le pont Bratsvo franchi, Malko s'enfonça dans les ruelles noires comme de l'encre. Après avoir garé l'Astra, il continua à pied, s'éclairant avec sa Maglite. Belgrade ressemblait à un tunnel. Soudain, il aperçut une lueur sur une petite place où tous les cafés étaient fermés. Un homme lisait son journal à la lueur de la vitrine de Versace, bizarre îlot de lumière dans ce pot au noir !

Il se retourna, cherchant à savoir si on le suivait, et eut l'impression de contempler un rideau de velours noir.

Toute la RDB pouvait être à ses trousses sans même qu'il s'en aperçoive. Pas rassurant.

CHAPITRE V

Sans sa Maglite, Malko n'aurait pu affronter les trottoirs défoncés de la rue Francuska, noire comme une bouteille d'encre. Branca Noukovic, attifée d'une longue robe en mousseline imprimée, maugréait sur ses talons. Ils atteignirent enfin le portail du *Writer's Club*, un des rares restaurants restés ouverts pendant les bombardements. Presque toutes les tables du jardin étaient occupées : des journalistes, des intellectuels, la bourgeoisie cossue de Belgrade. Le repas coûtait un mois de salaire d'un Belgradois moyen... Épuisée par sa longue marche, Branca se laissa tomber sur une chaise et commanda un cognac au garçon. Des bougies sur toutes les tables créaient une atmosphère romantique et luxueuse, contrastant avec les ténèbres extérieures.

— Nous sommes les premiers, remarqua Malko.

Il était onze heures moins le quart. Le garçon apporta cérémonieusement une bouteille de cognac Otard XO et remplit un verre ballon pour Branca, qui ne lui laissa pas le temps de se réchauffer.

C'est quand même autre chose que le raki ! soupira-t-elle après l'avoir vidé d'un trait.

Prudent, le garçon laissa la bouteille sur la table. Branca rajusta sa frange, ajouta un peu de violet à son maquillage et dit soudain :

— Le voilà.

Malko leva les yeux et aperçut à l'entrée du jardin un homme aux cheveux gris en brosse, très large d'épaules, affublé d'un affreux T-shirt à manches longues, aux larges rayures horizontales vertes et blanches et d'un pantalon sans forme, un portable à la main. Une créature à couper le souffle l'escortait. Une brune d'un mètre quatre-vingts au visage de salope en manque avec une grosse bouche rouge à la moue dédaigneuse, la poitrine serrée dans un T-shirt blanc prêt à craquer et une chute de reins moulée par une mini noire. Elle titubait presque sur ses hauts talons, dépassant son cavalier d'une tête.

Le couple marcha sur leur table.

— *Dobrevece* ! lança le nouveau venu.

Velac serra la main de Malko, embrassa Branca, présenta son escorte qui s'appelait Verica, tandis que celle-ci s'asseyait avec un sourire distant, mâchant avec application du chewing-gum, croisant les jambes si haut que Malko aperçut le triangle noir de sa culotte. Sans cesser sa mastication, elle promena son regard bovin sur l'assistance.

Dusan ne perdit pas une seconde pour attaquer la bouteille d'Otard XO,

demandant ensuite à Malko :

— Vous étiez un ami de Ricardo ?

— Oui, c'est terrible, ce qui est arrivé.

— J'aimais bien Ricardo, dit pensivement Dusan Velac. On est beaucoup sortis ensemble. Moi, je dors très peu, quatre ou cinq heures par nuit. Alors, je fais la fête et quelques pénétrations vaginales, ajouta-t-il avec un clin d'œil atroce de vulgarité.

Etrange expression. Malko n'insista pas. Comme ils parlaient anglais, Verica n'avait pas compris. Le torse droit, les jambes croisées haut, elle ruminait, le regard absent.

— Et où est Ivana ? demanda perfidement Branca.

Dusan Velac eut une moue dégoûtée.

— *She's got the curse*^[25].

Gentleman jusqu'au bout des ongles... Il commanda pour tout le monde du foie gras et de l'agneau rôti, ainsi que du Vranac, un vin rouge épais et sombre comme du sang. La tête penchée, il parlait peu, se contentant de masser de plus en plus haut la cuisse de Verica qui semblait ne pas s'en apercevoir... Elle re-décroisa les jambes, faisant remonter un peu plus sa jupe, et apostropha Dusan Velac :

— On va chez les gitans, ce soir ? J'ai envie de danser...

Le Serbe se pencha et remonta encore davantage sa jupe.

— Et moi, j'ai envie de te tringler, fit-il. On ira chez les gitans après.

— Ça fera trop tard, protesta Verica. Je ne veux pas rentrer tard, j'ai peur.

Dusan Velac haussa ses larges épaules.

— T'as qu'à rester avec moi, conclut-il. Je peux te baiser Jusqu'à six heures du matin.

Son portable, posé sur la table, sonna et il se lança dans une conversation qui le mit visiblement d'excellente humeur. Après l'avoir terminée, il lança à Malko :

— C'est un copain qui me dit qu'il a un hélicoptère et de l'essence. Il veut que je l'accompagne à la chasse aux *shiptari*...

C'est-à-dire aux Albanais...

— Votre ami est bien placé, remarqua Malko. Il n'y a pas beaucoup d'hélicoptères en Serbie en ce moment. Il plaisantait ?

Dusan Velac se versa une solide rasade d'Otard XO.

— Non, non. Mais moi, je ne peux pas, je vais à Novi Sad demain.

Impossible de savoir s'il plaisantait ou non... En tout cas, Richard Lord choisissait bien ses amis. Les deux filles s'éclipsèrent aux toilettes et réapparurent plus maquillées que jamais. Au moment où Malko attaquait son foie gras, les sirènes se déclenchèrent. Branca poussa un hurlement.

— Ils reviennent !

Dusan Velac ne broncha pas, serrant son verre de cognac dans ses grosses mains.

— Bon, on va bientôt y aller. Hein, Verica ?

Verica lui adresse un sourire bovin, glissant une œillade lourde à Malko. En recroisant les jambes dans l'autre sens... Les sirènes s'étaient tues mais les deux femmes ne touchaient pas à leurs assiettes. Dusan mangeait sans se presser.

Une explosion assez rapprochée brisa le silence.

— C'est vers Strazevica, la caserne, remarqua placidement Dusan Velac.

Malko sauta sur l'occasion.

— Et Milosevic ? Qu'est-ce qu'il fait pendant les bombardements.

— Oh, il a des tas d'endroits pour s'abriter, fit le Serbe. Mon ami, celui qui voulait m'emmener à la chasse aux *shiptari*, m'a dit qu'il allait souvent dormir au dernier étage de l'hôpital de l'Académie militaire. L'OTAN ne frappe pas les hôpitaux.

— Et Ricardo, alors ?

Dusan Velac haussa ses puissantes épaules.

— C'est la seule fois, personne ne comprend pourquoi.

Nouvelle explosion. Le restaurant se vidait à toute vitesse. Branca tira Malko par la manche.

— On rentre. J'ai peur !

— Il ne faut pas avoir peur, fit d'un ton plein de reproche Dusan Velac. Les Serbes sont invincibles... On va boire à la victoire.

Il héla le garçon et lui commanda une bouteille de Taittinger... Les deux femmes durent la boire jusqu'à la dernière bulle, encouragées par Malko.

Enfin, Dusan Velac signa l'addition et se leva, entraînant Verica, un bras passé autour de sa taille. Malko se dit qu'elle était vraiment superbe, avec sa croupe haute, ses seins arrogants et une expression d'authentique salope. Lorsqu'ils se séparèrent, elle lança à Malko un regard éloquent...

— Vous ne devriez pas retourner à Novi Beograd, suggéra Dusan Velac à Malko. Ils risquent de faire sauter les ponts ce soir...

Les explosions se succédaient, plus ou moins lointaines.

— Je prends le risque, dit Malko.

Il n'avait pas envie de passer une nuit d'hystérie en compagnie de Branca... Traînant la peintre à travers les rues sombres et désertes, il la ramena Ulitza Sara Lazara.

Branca n'avait qu'une idée : se réfugier près de son crucifix. Elle dit quand même à Malko en le quittant :

— Elle vous plaît, Verica ?

— C'est une belle femme, fit Malko sans se compromettre.

— Elle a envie de baiser avec vous. Elle me l'a dit quand nous sommes allées nous remaquiller. Tchao !

Malko regagna sa voiture. Avec une unique pensée : comment exploiter l'information donnée par Dusan Velac concernant Slobodan Milosevic ?

Desa avait écouté Malko sans l'interrompre, en fumant nerveusement à son habitude. La cartouche de Gauloises blondes n'allait pas faire long feu. Les bombardements mettaient tout le monde sur les nerfs...

— Ce que vous cherchez est trop dangereux, conclut-elle. L'hôpital militaire est très bien gardé, on ne peut même pas y pénétrer. C'est très possible que Milosevic y couche parfois, mais je ne veux pas m'en mêler.

Ils finissaient de déjeuner au *Verdi*, un restaurant italien en vogue du centre de Belgrade, tout au fond d'une galerie donnant dans Terazije. Malko ne se laissa pas décourager. Il avait enfin une piste.

— Desa, insista-t-il, j'ai seulement besoin que vous me branchiez sur quelqu'un qui *travaille* à l'hôpital militaire. Dites-lui que c'est pour un reportage. Ensuite, *moi*, je lui poserai les vraies questions, en précisant bien que vous n'êtes pas au courant...

La *stringer* réfléchit longuement devant son expresso. Elle leva enfin ses yeux bleus vers Malko. Sa mâchoire volontaire était crispée mais son regard vacillait.

— D'accord! dit-elle, je suis prête à vous aider, à une condition.

— Que je vous laisse conduire ?

Cela ne dérida pas Desa.

— Non, je veux une voiture. D'occasion, ajouta-t-elle aussitôt. Cela coûte environ dix mille DM. Autrement, je ne pourrai jamais me la payer.

Elle était pathétique. Malko n'hésita pas.

— Pas de problème ! affirma-t-il. Qui allez-vous me faire rencontrer ?

— Je ne suis pas encore sûre, mais j'ai une idée. Laissez-moi ici, je ne veux pas aller avec vous dans certains endroits. Dès que j'ai quelque chose, je vous rejoins à l'hôtel.

Ils se quittèrent en face de l'hôtel *Moskwa* et Malko la vit monter dans un taxi.

*

* *

Il était six heures lorsque le téléphone sonna dans la chambre de Malko. C'était Desa Dimitrievic.

— J'ai trouvé un restaurant pour ce soir, annonça-t-elle. Ils ont du très bon poisson. Le *Bevanda*. Demandez à l'hôtel, ils vous expliqueront comment y aller.

Malko ne posa pas de question, certain que Desa avait trouvé celui qu'il cherchait.

— Voilà mon ami Milan Simovic, annonça Desa lorsqu'il la rejoignit au *Bevanda*. Nous avons fait nos études ensemble. Je pense qu'il peut vous aider.

Milan Simovic tendit à Malko une main énorme. Avec sa carrure, son crâne rasé, son nez important, il ressemblait plus à un catcheur qu'à un médecin. Pourtant, une expression de chien battu flottait dans ses gros yeux au bleu délavé.

Le *Bevanda*, au fond d'une petite rue parallèle au boulevard de la Révolution, était quasiment vide. L'endroit rêvé pour un rendez-vous discret.

Le garçon apporta une dorade monstrueuse et, dès qu'il fut servi, Milan Simovic se jeta sur le poisson comme un affamé. En dépit de son apparence physique impressionnante, il donnait l'impression d'être un homme brisé.

— Vous êtes médecin ? demanda Malko.

Milan Simovic lui jeta un regard plein d'amertume.

— *J'étais*. Quand j'ai terminé mes études, j'ai voulu ouvrir un cabinet privé, mais il me fallait emprunter de l'argent. La banque m'a demandé si j'étais au YUL ou au SPS. Je n'y étais pas. Alors ils m'ont dit que l'étude du dossier allait durer très, très longtemps... Je me suis rabattu sur un hôpital d'État, avec un salaire de misère, mais il fallait bien vivre. J'avais déjà trente ans. J'étais furieux et j'ai commencé à militer dans l'opposition, avec Vuk Draskovic. Il y a eu des émeutes, des manifs. Moi, je croyais naïvement qu'on allait faire sauter Milosevic. Mais il était trop fort. Il a retourné Draskovic et s'est vengé. Un jour, les gens de la RDB m'ont arrêté et battu pendant trois jours. Quand ils m'ont libéré, ils m'ont averti. « Si tu recommences, on te tuera... » Je me suis sauvé en France, pendant quelques semaines, pour me remettre de mes blessures. Et quand je suis revenu...

Il s'arrêta pour laisser le garçon le resservir. On aurait dit qu'il n'avait pas mangé depuis des semaines. Sentant le regard de Malko posé sur lui, il s'excusa avec un sourire :

— Depuis longtemps, je ne peux pas aller au restaurant. C'est trop cher.

Desa baissa la tête, embarrassée.

— Et ensuite ? demanda Malko. Que s'est-il passé ?

— Quand je suis revenu de France, ma propriétaire m'a annoncé qu'elle me jetait dehors ! Les policiers de la RDB lui avaient rendu visite pour l'avertir que j'étais un élément asocial et dangereux. C'est une vieille dame, elle a eu peur. Je ne lui en veux pas.

Desa Dimitrievic regarda ostensiblement sa montre.

— Je vais rentrer, dit-elle, sinon je n'aurai plus de bus...

Elle embrassa son copain, serra la main de Malko et sortit. Milan Simovic attendit qu'elle ait disparu pour enchaîner :

— Je me suis retrouvé dans la rue, sans travail. C'était il y a un an.

— Comment survivez-vous ?

Le médecin serbe eut un sourire triste.

— J'ai une copine qui a un petit appartement rue Maxime-Gorki, elle me loge, mais je me sens humilié.

— Vous avez un travail ?

— Je suis infirmier à l'hôpital militaire. Grâce à elle qui y travaille. Sa famille a toujours été proche du régime. Elle est membre du YUL. Mme Milosevic se fait soigner dans son service. Moi, je vais tous les matins à l'hôpital laver les couloirs, changer les malades. Je n'ai plus qu'un espoir : foutre le camp de ce pays. Aller n'importe où : au Canada, en Australie, en France. Mais je n'ai pas d'argent.

L'amertume suintait par tous les pores de sa peau... Malko chercha son regard et conclut à voix basse :

— Ou alors, il faudrait que Slobodan Milosevic s'en aille...

Milan Simovic manqua s'étrangler avec son poisson.

— Mais il ne s'en ira jamais ! fit-il avec véhémence. Il restera au pouvoir jusqu'à son lit de mort. C'est tout ce qu'il aime. C'est un apparatchik borné, mais très malin. Il a construit un système solide, avec la RDB qui terrorise les gens et toutes les prébendes pour ses amis. Les seuls qui pourraient le renverser, ce sont les militaires. Or, il a viré tous les généraux qui avaient des couilles. Et puis, dans notre pays, les militaires sont respectueux du pouvoir civil. Depuis toujours, ils obéissent au Parti. Comme en Russie. Quant au peuple, il est anesthésié. Les Serbes sont des moutons épuisés. Depuis dix ans, ils en ont tellement bavé qu'ils sont prêts à accepter n'importe quoi...

Il se tut et vida son verre de Vranac, regardant craintivement autour de lui. Malko le laissa se calmer avant de dire :

— Il y a peut-être un autre moyen de se débarrasser de Milosevic...

Le jeune médecin le regarda, incrédule.

— Lequel ?

C'était quitte ou double. Malko lui expliqua le but de leur rencontre. Plus il parlait, plus le visage du jeune homme s'illuminait.

— Ce serait merveilleux ! dit ce dernier. Il se rembrunit aussitôt.

— Mais c'est pratiquement impossible...

— Vous avez vu la tour en face du *Hyatt* ? demanda Malko. Celle qui abritait la radio de Mme Milosevic. Elle est totalement détruite et rien d'autre n'a pas été atteint. On fait des miracles maintenant avec les «smart bombs».

— Je sais, fit pensivement Milan Simovic. Mais...

Il étendit ses mains devant lui : elles tremblaient.

— Rien que de parler de cela, j'ai peur, avoua-t-il. Je vous le dis, nous ne sommes plus bons à rien. Si ma copine nous avait écoutés, elle serait capable de nous dénoncer. Elle a peur, elle aussi.

Un ange passa.

Visiblement, Milan Simovic n'avait plus rien à dire. Peut-être n'était-il venu que pour la dorade.

Malko, un peu découragé, paya une addition monstrueuse pour le pays et lui proposa de le ramener rue Maxime-Gorki. Ils n'échangèrent pas un mot durant le trajet, mais au moment de se séparer, Milan Simovic lança d'une traite, très vite :

— J'ai honte de moi-même ! Je vais vous aider. Dès que Je sais quelque chose, je préviens Desa.

Il sauta de l'Astra et courut jusqu'à une petite maison, Juste au moment où les sirènes commençaient à hululer. C'était l'heure. De l'autre côté de la rue, Malko remarqua un grand cratère. Certaines bombes étaient moins intelligentes que d'autres. Il se dit qu'il avait peut-être enfin trouvé la «source» cherchée en vain par Richard Lord.

CHAPITRE VI

Rade Markovic contempla avec dégoût les murs à la peinture écaillée, la moquette usée jusqu'à la corde et la fenêtre condamnée de la pièce qui lui servait de bureau. Lui qui, jusqu'au mois précédent, occupait un bureau somptueux au dernier étage du MUP – le ministère de l'Intérieur yougoslave – au bout de la rue Kneza Miloza, avec une vue magnifique sur les méandres de la Sava et du soleil toute la journée, il en était réduit désormais à travailler dans ce trou à rat, une suite sinistre de l'hôtel *Metropole*, palace décati de l'avenue de la Révolution, jadis réservé aux apparatchiks communistes en visite.

Seulement, depuis trois semaines, l'immeuble du MUP n'était plus qu'un tas de gravats, après avoir été une des premières cibles de l'OTAN. Bien entendu, tout le monde avait été évacué bien avant le début des bombardements et les bombes américaines n'avaient détruit qu'un immeuble vide. Du superbe bureau de Rade Markovic il ne restait *rien*. Comme s'il avait été personnellement visé ! Ce qui, vu la précision des bombes, n'était pas complètement impossible. Depuis cette nuit funeste, Rade Markovic campait avec sa secrétaire et ses trois téléphones dans ces deux pièces, dont l'une lui servait de chambre, et prenait souvent ses repas à l'hôtel, incognito. Personne, en Yougoslavie, ne connaissait son visage, bien qu'il soit l'homme le plus puissant du pays, tout de suite après Slobodan Milosevic.

En effet, à la tête de la RDB, Rade Markovic avait tissé le filet de protection autour du président de la Yougoslavie, coordonnant les divers services de sécurité du régime. Les deux gardes du corps qui ne quittaient jamais Slobodan Milosevic venaient de la Première brigade de la RDB. Comme les hommes assurant la protection de ses différents domiciles ou des lieux où il se rendait. Même la grosse BMW blindée de Milosevic était entretenue dans un des garages de la RDB, afin d'éviter toute possibilité de sabotage...

Mais c'était surtout les mesures «actives», c'est-à-dire le contre-espionnage intérieur et extérieur, qui absorbaient Rade Markovic. Sur le plan intérieur, il n'y avait plus grand chose à parfaire : la population terrorisée par un système bien rodé ne posait pas de problème, pas plus que l'opposition politique, morcelée, achetée ou simplement stupide. Il restait les ennemis extérieurs, les seuls dangereux. Et, particulièrement, les Britanniques. Pour une raison inconnue, ils haïssaient Milosevic. Si le président de la Yougoslavie ne voyageait plus hors de son pays, c'était en raison des mises en garde répétées de Rade Markovic. Celui-ci, souvent grâce aux services d'écoutes du SVR

russe, avait eu vent de différents complots visant à liquider physiquement Slobodan Milosevic.

Pendant quelques années, les choses s'étaient calmées, mais avec la montée de la tension à propos du Kosovo, c'était reparti. En plus grave.

Ayant terminé son premier café turc de la journée, Rade Markovic ouvrit le dossier que sa secrétaire venait de déposer sur son bureau. Il comprenait deux parties : d'abord toute l'affaire Richard Lord alias Ricardo Lama, jusqu'à sa mort. Au départ, Rade Markovic avait laissé à un de ses adjoints le soin de «traiter» l'agent du MI6, repéré à la suite d'une surveillance de routine exercée sur un de ses «spotters».

La RDB, peu inquiète des exploits de ce petit réseau, avait laissé faire afin d'enregistrer des informations, en profitant même pour faire courir dans la population des rumeurs permettant d'exacerber la paranoïa anti-étrangers.

Ce n'était que sur un ordre exprès de Milosevic lui-même que la RDB avait monté une opération de liquidation, bizarrement achevée par les bombes de l'OTAN.

La surveillance de routine exercée sur l'appartement de Richard Lord, grâce à une «sonorisation» sophistiquée, avait permis de déceler l'arrivée du «remplaçant» de l'agent du MI6. Celui-ci, repéré dès son premier contact avec Branca Noukovic, avait très vite été identifié comme un excellent chef de mission de la CIA, ayant déjà opéré sur le territoire yougoslave. Sa visite à la pâtisserie d'un des agents de Richard Lord, Jaqub Fikli, avait confirmé que CIA et MI6 travaillaient main dans la main sur l'affaire des «spotters». Il suffisait donc d'une surveillance du remplaçant de Richard Lord pour remonter aux autres «spotters» et liquider tout le réseau.

Seulement, la conduite de l'agent de la CIA intriguait Rade Markovic. Après sa visite à la pâtisserie orientale, il ne semblait plus s'intéresser aux «spotters». Tous ceux ou celles qu'il avait approchés avaient été «criblés». Branca Noukovic ne faisait pas de politique, Dusan Velac était un homme sûr, Desa Dimitrievic un *fixer* utilisé par de nombreux journalistes. Jusque-là, rien que de normal.

C'est le dîner avec Milan Simovic qui avait mis la puce à l'oreille de Rade Markovic. Car le jeune médecin était classé comme opposant politique. Il n'avait pas le profil d'un «spotter». Pourquoi donc cet agent de la CIA l'avait-il contacté ?

Rade Markovic avait rapproché ce fait d'une autre information, communiquée par la Milicija. L'intérêt porté par le faux journaliste autrichien au quartier de Dedinje. Le rapprochement de ces deux éléments avait fait jaillir la lumière dans le cerveau du patron de la ROB. Et si le nouveau venu avait une mission tout autre que l'exploitation des «spotters» ?

Le chef de la RDB savait que les Britanniques et Bill Clinton en personne voulaient la peau de Slobodan Milosevic. Il était, hélas, bien placé pour connaître l'effrayante puissance de destruction des bombardements de l'OTAN. L'idée d'écraser le président de la Yougoslavie sous un

bombardement bien dirigé ne pouvait que séduire les Alliés. Une opération «propre» dont le monde se réjouirait.

L'opération avait déjà été tentée dans le passé contre Mouammar Kadhafi et Saddam Hussein. Jamais deux sans trois...

Du coup, Rade Markovic suivait personnellement le dossier du prince Malko Linge et avait triplé les effectifs affectés à sa surveillance. Certes, il n'y avait pas péril en la demeure : lui-même ignorait la plupart du temps où se trouvait Slobodan Milosevic. Cependant, un bon professionnel comme l'était ce chef de mission de la CIA, en combinant le principe des «spotters» et un travail pointu de renseignement, pouvait représenter un risque réel. Il n'avait pas encore parlé à Milosevic de cette affaire. Ce dernier aurait ordonné la liquidation immédiate de l'agent de la CIA. Il avait été sérieusement éprouvé par la destruction de la demeure où il avait dormi la nuit précédente...

Rade Markovic avait d'abord cru à une exploitation de routine des objectifs identifiés par les satellites espions, mais il se demandait maintenant si cette attaque précise n'était pas le résultat d'une information recueillie par Richard Lord. Dont la *véritable* mission aurait été la liquidation physique de Milosevic, l'affaire des «spotters» n'étant qu'un leurre. Ce qui expliquerait la volonté des Alliés de continuer cette opération sans grand intérêt.

Le chef de la RDB s'attarda sur le dernier compte rendu des faits et gestes de l'espion américain, ce qui lui donna une idée. La meilleure défense étant l'attaque, il allait passer aux mesures actives. Parmi les personnes qui avaient approché Malko Linge, Verica Dordevic n'avait rien à refuser à la RDB. Et beaucoup d'atouts pour obtenir les confidences de l'agent de la CIA.

*

* *

Malko rongea son frein en regardant CNN d'un œil distrait. Les communiqués triomphants de l'OTAN finissaient par être lassants. Jamie Shea, le porte-parole de l'Alliance, avec sa tête de fouine, enchaînait d'une voix grinçante les listes des destructions, glissant pudiquement sur les «dommages collatéraux». On aurait dit le commentaire d'un jeu vidéo.

La journée avait été déprimante. Son enquête demeurait au point mort. Il ignorait si Milan Simovic lui donnerait signe de vie, en dépit de son sursaut final. Des se révélait totalement inutile et il ne voulait pas recontacter Dusan Velac trop vite, pour ne pas lui mettre la puce à l'oreille.

Quant aux «spotters», après la mésaventure de Jaqub Fikli, il n'osait pas en contacter un second. La sonnerie du téléphone l'arracha à ses pensées moroses.

— Malko ? demanda la voix rauque mais enjouée de Branca. Tu es libre ce soir ?

Ayant déjeuné seul dans la triste salle à manger du *Hyatt*, il ne mit pas une heure à dire «oui».

— Tu veux nous emmener au *Reka* ?

— Nous qui ?

— Tu as fait une conquête, dit-elle. Verica voudrait te revoir...

— Elle semblait pourtant bien en main, remarqua Malko, soucieux de ne pas se mettre à dos Dusan Velac.

Branca pouffa.

— Elle se fout de Dusan. Tout ce qu'elle aime, c'est baiser et s'amuser. Elle est secrétaire à *Politika*^[26] et gagne deux mille dinars par mois. On ne fait pas grand-chose avec ça. Elle m'a appelée parce qu'elle ne parle pas anglais.

— Donc, tu viens comme interprète...

— Ça t'ennuie ?

— Non, pas du tout. Mais...

— Alors, viens nous chercher dans une demi-heure. Je retiens au *Reka*.

Le *Reka* était une guinguette au bord du Danube, à Zemun, toujours gaie, avec un excellent orchestre. Malko se dit que sa soirée serait moins triste que sa journée.

*

* *

Branca sortit du 15 rue Sara Lazara, toujours drapée dans une de ses robes de mousseline, suivie de Verica. Lorsque celle-ci passa dans le faisceau des phares, Malko eut un petit choc agréable: elle s'était mise sur son trente et un, vêtue comme une pin-up des années cinquante ! Une veste de tailleur rouge très cintrée et décolletée jusqu'au nombril, sous laquelle on apercevait un soutien-gorge de dentelle noire, une jupe largement fendue derrière, des bas noirs à couture en dépit de la chaleur, et des escarpins. Ses cheveux noirs cascadaient sur ses épaules et sa bouche rouge semblait avoir doublé de volume.

Son «*dobrevece*» moelleux donna des frissons à Malko, comme le regard direct qu'elle lui adressa. Elle croisa ses jambes et le crissement de ses bas expédia une exquise décharge d'adrénaline dans les artères de Malko. Le message qu'elle envoyait par tous les pores de sa peau n'avait pas besoin d'être traduit...

Modestement, Branca prit place à l'arrière de l'Astra, et annonça :

— Verica a envie de s'amuser, ce soir...

— Cela ne risque pas de déplaire à son ami Dusan ?

Traduction et moue de Verica, suivie d'une longue phrase répercutée par Branca :

— Ce n'est pas son ami, c'est un gros porc qui ne pense qu'à baiser. Mais il a

des dinars, de l'essence et des relations. Ici, c'est utile. Avec ce salaud de Milosevic qui a cassé le pays, on vit comme des animaux...

— Dusan est plutôt proche du pouvoir, remarqua Malko.

— Verica s'en moque. Elle ne fait pas de politique. Vas-y.

Malko démarra, suivant les rues sans lumières jusqu'au pont Bratsvo. Le boulevard Lenjinov était totalement désert. Comme le chemin longeant le Danube qui menait au *Reka*.

— Il n'y aura personne, remarqua Malko. Avec les bombardements.

— Si, si, assura Branca. J'ai téléphoné, l'orchestre est là.

Effectivement, à peine sortis de voiture, ils entendirent la musique. Contre toute attente, le *Reka* était plein, avec, comme toujours, l'orchestre sur l'estrade du fond. Surprise : Malko repéra Desa à une table avec des amis. Elle lui adressa un signe de la main, mais ne se déplaça pas. Peut-être jalouse.

— Verica aime bien le cognac français, précisa Branca.

Malko savait ce qui lui restait à faire. Avec l'éternel Vranac rouge accompagnant les mixed-grill et la salade, il demanda une bouteille d'Otard XO, à laquelle Verica fit aussitôt honneur.

L'ambiance était gaie et chaleureuse. La chanteuse blonde au visage chevalin enchaînait chants tsiganes et russes. Plusieurs couples dansaient. Verica, assise à côté de Malko, se leva tout à coup et le prit par la main.

— Dusan ne veut jamais danser, expliqua Branca. Elle est en manque.

Verica n'était pas en manque que de danse... À peine sur la piste, elle se colla à Malko de tout son long, écrasant sa lourde poitrine contre lui. Comme par hasard, son tailleur s'était ouvert...

Quel que soit le tempo, elle dansait de la même façon. Sans bouger les pieds, ondulant seulement du bassin. À ce régime, Malko finit par s'émouvoir et, aussitôt, Verica lui adressa une œillade d'enfer, se pressant encore plus contre lui. Branca les rappela à la table pour les mixed-grill. Et une nouvelle dose d'Otard XO.

Le hurlement des sirènes éclata d'un coup, salué par des cris sauvages. La lumière s'éteignit. Aussitôt, Malko sentit qu'on lui prenait la main pour la poser sur une cuisse gainée de nylon. Geste sans équivoque. Il atteignait la lisière du bas lorsque la lumière revint. Branca se pencha par-dessus la table et cria pour couvrir le bruit de la musique :

— On ferait mieux de rentrer vite.

— Je croyais que Verica voulait danser...

Branca traduisit et Verica, aussitôt, serra les cuisses, emprisonnant la main de Malko. Là non plus, elle n'avait pas besoin d'interprète... Les mixed-grill expédiés, la capricieuse Verica réclama du champagne... Malko se fit apporter une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne. Branca était si pressée de partir qu'ils en distribuèrent une partie aux clients des tables voisines, ravis de l'aubaine. Ensuite, il fallut à Malko à peine vingt minutes pour regagner le centre. Dans la voiture, Verica lui reprit la main, la plaçant encore plus haut. Branca, terrifiée par l'alerte, demeurait muette. Dès qu'ils furent dans

l'appartement, elle fila chercher son crucifix et s'installa dans la chambre.

À peine étaient-ils seuls que Verica, tranquillement, ôta la veste de son tailleur, la jetant en direction du perroquet qui poussa un couac furieux. Puis, appuyée au mur, elle tendit les bras à Malko. C'est lui qui fit glisser le zip de sa jupe, découvrant le ventre et les longues jambes gainées de nylon noir, tranchant sur la peau blanche des cuisses.

Une superbe femelle.

Ils s'emmêlèrent et il fit sauter le soutien-gorge, libérant deux seins lourds. Verica s'activait de son côté. Spontanément, elle s'agenouilla, prenant Malko dans sa bouche avec une technique prouvant une longue habitude. Puis, lorsqu'elle le jugea à point, elle se releva, se retourna pour offrir sa croupe cambrée. Malko la prit dans cette position, la tenant aux hanches à deux mains. Oubliant provisoirement ses soucis. Verica, cambrée pour le recevoir, sa magnifique poitrine offerte, ses bas montant très haut sur ses cuisses charnues, était l'incarnation même du désir. Egoïstement, il explosa au fond de son ventre avec un cri auquel fit écho un couac sonore du perroquet.

La fin de l'alerte retentit tout de suite après et Branca réapparut, le regard flou. Elle s'écroula sur le canapé. Verica remit sa jupe et son soutien-gorge et vint s'asseoir à côté d'elle; tandis que Malko se rajustait. Cela tournait à la soirée mondaine.

Branca alla chercher une bouteille de Defender «Cinq ans d'âge» et de la glace. Verica observait Malko, l'air gourmand. Elle posa une question à Branca.

— Elle veut savoir si tu étais très lié avec Ricardo.

— Je le connaissais depuis longtemps, fit Malko, un peu surpris. Pourquoi ?

— Elle dit que vous êtes très différents, fit-elle avec un sourire en coin. Elle veut savoir si elle peut t'aider dans ton travail à Belgrade.

— Peut-être, répondit Malko sans se compromettre.

Cet interrogatoire, après cette baise sauvage, était bizarre, déconcertant. Pris d'un brusque soupçon, il lui tendit une perche.

— Je rédige une histoire sur Milosevic, dit-il. Si elle connaît des anecdotes, puisqu'elle travaille dans un journal...

Branca traduisit la question et la réponse de Verica.

— Elle déteste Milosevic parce qu'il a détruit la Serbie. Nous avons perdu la Krajina⁽²⁷⁾, la Bosnie et maintenant, nous allons perdre le Kosovo. Si elle peut t'aider, elle le fera.

— Merci, dit Malko. Veut-elle que je la raccompagne ?

— Non, elle va dormir ici. Son bureau est tout près. Comme ça, je ne suis pas seule.

Malko se leva. Verica en fit autant et l'embrassa de tout son corps en murmurant un «*dobrevce*» humide. Branca accompagna Malko à la porte avec un sourire complice.

— Quand tu veux la revoir...

Une fois de plus, il se retrouva dans les rues sans éclairage. Perplexe, avec

un sentiment de malaise dont il n'arrivait pas à cerner la cause. La passion de Verica semblait un peu artificielle. Qu'est-ce que cela cachait ?

*

* *

Malko était en train de parcourir le *Daily News*, une lettre confidentielle en anglais résumant les nouvelles de la veille, lorsque Branca appela. Ce n'était pas pour lui offrir une nouvelle femelle.

Quelqu'un vient de téléphoner pour Ricardo, annonça-t-elle. Un certain Dragoljub. Il proposait de l'essence et voulait récupérer des *cannisters*^[28] laissés dans le coffre de la voiture de Ricardo.

— Tu lui as dit qu'il était mort ?

— Il le savait

— À propos, demanda Malko, est-ce que les journaux ont parlé de la mort de Ricardo ?

Branca mit quelques secondes à répondre.

— Non, dit-elle, on ne parle jamais des gens tués dans les bombardements.

— Comment l'as-tu appris, alors ?

— C'est quelqu'un de l'UNHCR qui m'a prévenue. Sa secrétaire, je crois, qui allait le voir régulièrement à l'hôpital.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Maya. Pourquoi ?

— Où peut-on la trouver ?

— À l'UNHCR, rue Proleterskies Brigada.

— Merci, dit Malko.

À peine eut-il raccroché qu'il alla prendre dans la salle de bains la fausse mousse à raser et la vaporisa sur la liste secrète de Richard Lord. Aussitôt, les noms et les téléphones apparurent. Son pouls monta brusquement. À la sixième ligne, il y avait le prénom Dragoljub, et un téléphone.

Il laissa les lettres s'effacer, perplexe. Richard Lord aurait-il mis sur une liste secrète un simple fournisseur d'essence ? C'était peu vraisemblable. Autrement dit, ce Dragoljub faisait partie du réseau du MI6. Mais à quel titre ? Comme «spotter» ou pour l'opération principale ?

Il rappela Branca.

— Finalement, si je vais au Kosovo, dit-il, j'aurai besoin d'essence. Si ce Dragoljub rappelle, qu'il laisse un numéro.

Il descendit prendre un petit déjeuner. Des attendait en bas, en train de tirer sur une Gauloise blonde. Morose.

— Milan voudrait vous voir, annonça-t-elle.

— Pourquoi ne m'appelle-t-il pas ?

— Trop dangereux. Il vous attend dans le parking de l'hôpital militaire.

CHAPITRE VII

Le cœur de Malko battit plus vite. Se pouvait-il que le mouton se soit transformé en lion ? Il était pratiquement sûr que l'information donnée par Dusan Velac était exacte. S'il la vérifiait grâce à Milan Simovic, c'était parfait. Il ne resterait plus qu'à déchaîner la foudre de l'OTAN... C'était grisant : à lui tout seul, il pouvait faire basculer l'Histoire. Slobodan Milosevic, tout comme Saddam Hussein, n'était pas soluble dans la démocratie... Le seul moyen de se débarrasser de lui était de le détruire physiquement. Aucune force politique extérieure ou intérieure ne pouvait l'arracher au pouvoir.

— Parfait, fit-il. Quand ?

— Dans une heure.

— Vous m'y conduisez ?

Desa sortit une nouvelle Gauloise blonde de son paquet pour dissimuler sa nervosité. Sa main tremblait quand Malko lui alluma sa cigarette avec son Zippo armorié.

— Je vais vous montrer l'endroit, corrigea-t-elle, mais je ne viendrai pas avec vous. J'ai peur.

Malko sonda son regard bleu, étonné.

— Vous n'avez pas confiance en lui ?

— En lui, si, mais pas dans la femme avec qui il vit. C'est une supportrice du régime. Elle n'est pas sûre.

— Vous pensez qu'elle pourrait le trahir ?

Desa tira une longue bouffée de sa cigarette avant de répondre :

— Je ne veux pas prendre le risque. J'ai envie d'une voiture, pas d'un cercueil. Ici, les choses se font très discrètement. Pas de procès spectaculaire, pas de scandale : les gens disparaissent et on ne les retrouve jamais. Comme au Kosovo. La RDB dispose de multiples charniers clandestins. Ou alors, on met dans une tombe fraîche un second corps. Vous, c'est votre métier, pas moi. D'ailleurs, vous devriez faire attention aux gens que vous voyez.

— À qui pensez-vous ?

— Cette fille, Verica, avec qui vous flirtiez hier, elle travaille à *Politika*, le journal gouvernemental. Je suis sûre qu'elle a des liens avec la RDB.

— Elle n'a pas l'air pro-Milosevic, remarqua Malko.

Desa lui jeta un regard plein d'ironie triste.

— Justement ! Les gens *normaux*, ici, ont trop peur de dire ouvertement du mal du président. Ceux qui le font, c'est de la provocation... Enfin, elle excite beaucoup les hommes. Moi, je ne sais pas faire cela. Hier soir, elle se

conduisait avec vous comme une chienne en chaleur.

— Je serais ravi que vous soyez *aussi* une chienne en chaleur, dit suavement Malko.

Desa Dimitrievic rougit d'un coup et demeura muette jusqu'au parking.

— Prenez le pont Bratsvo, dit-elle en entrant dans l'Astra, ensuite je vous guiderai.

Vingt minutes plus tard, ils atteignaient une grande voie bordée d'arbres, le boulevard Sarnotawska. Desa désigna à Malko plusieurs bâtiments modernes sur leur gauche.

— Voici l'hôpital militaire. Le parking public se trouve un peu plus loin. Milan viendra vous y rejoindre dans une demi-heure. Vous allez me déposer au bout du boulevard, il y a un café où je vous attendrai.

Malko fit ce qu'elle lui demandait. Ostensiblement, Desa ouvrit un journal et commanda un Coca. En dépit des bombardements, cela restait la boisson la plus populaire à Belgrade. La Yougoslavie était toujours fascinée par les Etats-Unis. Malko revint sur ses pas et gagna le parking gardé par un vigile qui lui extorqua cinq dinars. Il se gara et coupa le moteur, examinant le bâtiment isolé au milieu d'une pelouse.

Noir et blanc, massif, rectangulaire, moderne, il se caractérisait par une excroissance de cinq étages, juste au-dessus de l'entrée principale, soutenue par deux grands piliers. Comme Milan Simovic tardait, Malko se dirigea à pied vers le bâtiment, mêlé à d'autres visiteurs. La pelouse était impeccablement tenue et l'allée d'une propreté rigoureuse. Il s'arrêta à l'entrée comme s'il attendait quelqu'un. Deux soldats filtraient les arrivants. Impossible même de pénétrer dans le hall. Il regagna la voiture et s'y trouvait depuis quelques instants lorsque Milan Simovic surgit, en blouse blanche. Visiblement tendu, il s'engouffra dans la voiture.

— Vous avez pu venir !

Il semblait presque le regretter. Son regard dérapa vers l'arrière.

— Desa n'est pas là ?

— Elle avait autre chose à faire, mentit Malko. Voulez-vous que nous allions ailleurs ?

— Non, non, je ne peux pas m'absenter longtemps. Je suis infirmier ici. On me fait nettoyer les couloirs, laver les chambres. Pour m'humilier.

— Vous avez appris quelque chose ? demanda Malko, coupant court à ses jérémiades.

Milan Simovic attendit plusieurs secondes avant de répondre dans un souffle :

— Oui.

— Quoi ?

— Il va venir ce soir coucher ici.

Le pouls de Malko grimpa comme une fusée. C'était trop beau ! Les yeux baissés, Milan Simovic semblait liquéfié par sa révélation. Il ne le brusqua pas.

— Expliquez-moi. Comment en êtes-vous certain ?

Le jeune médecin alluma une cigarette, un œil sur la guérite du gardien, et dit d'un trait :

— Grâce à mon amie, responsable du cinquième étage, là où on met les malades importants, les apparatchiks. Lorsque le président vient coucher ici, on les déplace, on vide l'aile, plusieurs heures à l'avance. Or, elle vient de recevoir l'ordre de le faire. Tout doit être libre pour cinq heures. Mais probablement, il viendra beaucoup plus tard.

Le cerveau de Malko tournait à plein régime. Combien de temps fallait-il pour déclencher un bombardement ? Au moins six à huit heures. Cela risquait d'être juste. Mais on ne pouvait pas rater une occasion pareille. Il chercha à détendre Milan Simovic.

— Comment arrive-t-il ? En hélico ?

Le jeune médecin secoua la tête négativement.

— Non, il se déplace toujours en voiture. Une grosse BMW noire avec un 4 × 4 d'escorte. Il arrive par l'entrée des urgences, un peu plus loin sur l'avenue, et gagne le parking souterrain. De là, un ascenseur l'emmène directement au cinquième étage. L'hôpital est très bien gardé, ce sont des militaires qui filtrent tout.

Malko tourna la tête vers l'hôpital et Milan Simovic lui expliqua :

— Dans le grand bâtiment horizontal, il y a des bureaux et les laboratoires. Les malades se trouvent uniquement dans les cinq étages. Tous des gens proches du régime, ou des militaires. C'est très strict et les gens font tout ce qu'ils peuvent pour être soignés ici. C'est le meilleur hôpital de Belgrade. On ne manque pas de médicaments et il y a un groupe électrogène puissant.

Son regard incertain croisa le sien. Il semblait terrifié par ce qu'il venait de faire. Malko demeura silencieux. L'OTAN allait-elle prendre la décision de bombarder un hôpital, même militaire, pour tuer Milosevic ? La décision ne lui appartenait pas. Etant donné les circonstances, c'était vraisemblable. La voix de Milan Simovic, mal assurée, fit écho à ses pensées :

— Vous croyez qu'ils vont le faire ?

— Je l'ignore, reconnut Malko, mais je vous conseille de ne pas être là cette nuit, pas plus que votre amie. Savez-vous à quelle heure Milosevic repart le matin ?

— Non. Il paraît qu'il prend son petit déjeuner avec sa femme, tôt, avant de s'en aller. Elle est toujours avec lui.

Dieu merci, Mirjana Milosevic ne valait pas mieux que son mari. Le problème moral n'était pas là. Même intelligentes, des bombes ne pouvaient se contenter de détruire uniquement le cinquième étage... Une bonne partie des chambres de malades risquaient d'y passer...

— J'y vais, fit soudain Milan Simovic. À bientôt.

— Appelez-moi demain.

Malko le suivit des yeux un instant tandis qu'il se hâtait vers l'hôpital. Le ciel était bleu, dégagé, un temps idéal pour un bombardement... Il remonta dans

l'Astra, perturbé. C'était une responsabilité écrasante d'indiquer à la CIA un tel objectif. Il y aurait forcément ce que le porte-parole de l'OTAN, Jamie Shea, appelait pudiquement des «dégâts collatéraux». Au moins, ici, ce n'étaient ni des enfants ni des innocents. Tout en allant récupérer Desa, il fit un calcul rapide. Il était onze heures. S'il trouvait Sacha tout de suite, au mieux celui-ci serait à Budapest vers six heures. Malko doutait qu'on puisse déclencher aussi rapidement la bureaucratie de l'OTAN. Il fallait donc prendre le risque d'utiliser son portable avec une carte intraçable. L'OTAN possédait certainement les coordonnées de cet hôpital. Il n'y avait qu'à appuyer sur le bouton. Desa avait fini son Coca, lorsqu'il la rejoignit.

— Ça s'est bien passé ? demanda-t-elle.

— Très bien, dit laconiquement Malko. Je vais repasser à l'hôtel.

*

* *

Milan Simovic montra son badge à la sentinelle et pénétra dans le hall, se dirigeant vers l'ascenseur de gauche pour regagner son poste. Deux visiteurs attendaient devant et s'effacèrent devant sa blouse blanche avant de pénétrer eux aussi dans la cabine.

— Cinquième ! annonça Milan Simovic, l'estomac tordu d'angoisse à l'idée de ce qu'il venait de faire.

La cabine s'ébranla. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser qu'elle descendait ! Il leva la tête, esquissant un sourire, et croisa le regard d'un des deux hommes. Il eut l'impression que son estomac filait directement dans ses pieds. Ce n'était pas une erreur. Un des deux inconnus annonça d'une voix douce :

— Docteur Simovic, nous aimerions bavarder avec vous quelques instants.

La cabine s'était arrêtée au sous-sol, occupé par différents entrepôts, locaux de service ou débarras. Milan Simovic en sortit comme un automate. Les deux hommes n'avaient pas eu besoin de montrer une carte : leur assurance en tenait lieu. Ils l'encadrèrent, sans affectation, lui montrant le chemin à suivre. Ils semblaient connaître à merveille l'hôpital. Au bout de plusieurs couloirs, ils atteignirent un cul-de-sac. Un troisième homme, les cheveux rasés, vêtu d'une salopette bleue comme un ouvrier, les attendait. Il ouvrit une porte et Milan Simovic la franchit dans un état second. Il avait l'impression de revivre ce qu'il avait vécu des années plus tôt. Il avait tellement peur qu'il se demanda s'il allait pouvoir se retenir de vomir.

— Asseyez-vous, docteur Simovic, fit courtoisement celui qui l'avait interpellé.

Un quatrième homme se tenait dans la pièce, le crane rasé, un visage sévère, avec un nez droit épais, une cravate, un costume un peu étriqué pour ses

larges épaules.

Ils se trouvaient dans l'atelier de menuiserie de l'hôpital, bizarrement vidé de ses ouvriers. Des piles de planches, des meubles en réparation, une table avec des assiettes et des bouteilles. Les policiers de la RDB avaient chassé tout le monde. L'angoisse de Milan Simovic s'accrut encore. Ce n'était pas un interrogatoire improvisé, motivé par une imprudence. Tout cela était monté de longue date, prémédité. Il prit place sur le tabouret et essaya d'affronter le regard du quatrième agent, qui s'avança vers eux, un rectangle de bristol blanc à la main. D'une voix égale, il lut :

— Vous êtes le docteur Milan Simovic, vous avez terminé vos études en 1992 grâce à une bourse d'État...

C'était un résumé succinct et administratif de sa vie privée et professionnelle. Sans aucune erreur. Sa pomme d'Adam montait et descendait, les mots parvenaient à peine à son cerveau. L'homme se tut enfin et glissa le rectangle dans sa poche, avant de demander de la même voix égale :

— Vous êtes heureux dans cet hôpital ?

— Oui, bredouilla Milan Simovic.

— Je crois que vous êtes ici grâce aux liens privés que vous entretenez avec la doctoresse Draguisa, estima le policier. C'est elle qui s'est portée garante de vos sentiments patriotiques, n'est-ce pas ?

— J'aime profondément mon pays, affirma Milan.

Au moins, là, il avait un accent de sincérité indéniable. Cela ne troubla pas son interrogateur. Les trois autres attendaient, debout comme des vautours, silencieux, transparents. L'homme reprit :

— Nous vous avons observé depuis quelque temps et certains aspects de votre conduite ont attiré notre attention. Vos fréquentations, par exemple.

— Mes fréquentations ? croassa Milan Simovic.

— Oui. Vous avez quitté l'hôpital tout à l'heure pour rencontrer quelqu'un sur le parking. Un ami sûrement ?

— Oui, oui.

— Un ami yougoslave ?

La gorge du jeune médecin se bloqua. Mentir ou ne pas mentir ? Que savaient-ils ? Il les connaissait. Ils jouaient avec lui comme le chat avec la souris. Mentir le plus tard possible. Il se mit à prier de toutes ses forces.

— Non, dit-il d'une voix qu'il s'efforça de contrôler, c'est un étranger.

— Quelle nationalité ?

— Un Autrichien, je crois. Un journaliste...

Aller au-devant des questions. L'interrogateur ne marqua ni satisfaction ni agacement.

— Et pourquoi est-il venu vous voir ?

Milan Simovic releva la tête, cherchant le regard de l'homme.

Il voulait savoir comment fonctionne le système hospitalier serbe. Comment sont payés les gens. Des choses comme cela.

— Vous auriez pu vous rencontrer ailleurs...

Milan Simovic demeura muet. Sur un simple regard de son interrogateur, deux des policiers s'approchèrent, l'encadrèrent et lui ramenèrent les bras derrière le dos. Il sentit le froid de menottes qu'on serrait autour de ses poignets. Puis on le fit lever et on le poussa vers un établi. D'abord, il ne comprit pas. Puis, brutalement, une main de fer lui empoigna la nuque et il vit les mâchoires ouvertes d'un énorme étau.

Avant qu'il puisse réagir, sa tête se retrouva entre les deux mâchoires. Le policier en salopette bleue manœuvra rapidement le levier, refermant les mâchoires d'acier sur le crâne de Milan Simovic, meurtrissant et écrasant ses oreilles. Ce n'était pas encore douloureux, mais simplement atroce. Il entendit comme dans un cauchemar la voix toujours calme du policier.

— Docteur Simovic, nous savons que vous êtes une forte tête. Nous ne voulons pas vous faire perdre trop de temps dans votre service. Mais nous tenons à savoir ce que vous avez dit *exactement* à cet homme rencontré dans le parking.

Milan Simovic poussa un hurlement : les mâchoires de l'étau venaient de se resserrer, écrasant les cartilages de ses oreilles. Un tour de plus et son crâne éclatait comme une coquille de noix. Il vit la grosse main de l'homme en salopette saisir le levier d'acier et commencer à le tourner. S'il demeurait silencieux, il lui restait quelques secondes à vivre.

CHAPITRE VIII

Malko roulait lentement dans Caro Dusana, la voie longeant le Danube, à la recherche d'un endroit isolé. Il avait laissé Desa au *Hyatt*, dans Zemun, un quart d'heure plus tôt, prétextant un rendez-vous où il n'avait pas besoin d'elle. Personne ne devait être au courant de ce qu'il allait faire. Il tourna à droite, se rapprochant du fleuve, puis à gauche, dans Pragrevico qui se terminait en impasse, face à un groupe d'HLM pouilleuses. Il se gara sur un parking, entre deux voitures en stationnement, puis ouvrit son portable et ôta la puce qui s'y trouvait, la remplaçant par une autre fournie par la CIA, enregistrée au nom d'un propriétaire hongrois introuvable. Ce qu'il avait à faire était extrêmement délicat : envoyer un message non crypté concernant une information opérationnelle explosive.

Il ne pensait pas les Yougoslaves techniquement capables de l'intercepter, mais les Russes, si.

Or, il était obligé de donner une précision géographique. Pourvu que Kevin Hunter comprenne à demi-mots. Après s'être assuré que personne ne l'observait, il composa le numéro de la ligne directe du chef de station de la CIA à Budapest. Les Hongrois aussi risquaient d'intercepter le message, mais, nouveaux membres de l'OTAN, on pouvait raisonnablement tabler sur leur discrétion. La sonnerie se déclencha et Malko retint son souffle. On décrocha et la voix de Kevin Hunter dit d'un ton neutre :

— Ici, le 453276.

— C'est moi, dit Malko. Vous me reconnaissez ?

Il y eut un silence pesant de quelques secondes, puis Kevin Hunter confirma de la même voix neutre :

— Identifiez-vous, *please*.

Méfiant.

— Je suis arrivé en avance à notre rendez-vous. J'ai eu très peu de circulation.

-OK.

Kevin Hunter semblait embarrassé par l'appel de Malko. Celui-ci le justifia aussitôt :

— Il s'agit d'une *emergency*. Notre ami se trouvera à l'hôpital militaire de Belgrade cette nuit. Dans l'aile réservée aux malades.

Il y eut un long silence à l'autre bout du fil. Puis, d'une voix tendue, le chef de station de la CIA demanda :

— C'est une information confirmée ?

— Oui.

Malko avait l'impression que son cœur battait au rythme des secondes qui s'écoulaient, accroissant le risque d'interception. Il réalisa que son dos était collé au siège par la transpiration. Enfin, après ce qui lui parut être une éternité, Kevin Hunter dit d'une voix vibrante d'excitation :

— *Well done*. Je fais le nécessaire immédiatement. Vous me recontactez ?

— Seulement s'il y avait une contre-indication.

— *All right*.

Malko coupa la communication, ouvrit son portable et en retira la puce, la remplaçant par celle qu'il utilisait d'habitude. Ensuite, il sortit de l'Astra et s'éloigna à pied vers la Danube à travers un terrain vague. Arrivé au bord du fleuve, il jeta le minuscule rectangle de cuivre dans les eaux limoneuses du fleuve. Désormais, plus rien ne le reliait à ce coup de fil, même s'il avait été intercepté.

Il s'éloigna quand même rapidement. Grâce aux relais, on pouvait localiser avec assez de précision la zone d'émission. Il ne respira qu'une fois revenu au *Hyatt*. Le reste de la journée allait passer lentement...

L'opération de l'OTAN ne pouvait pas se dérouler avant la nuit. C'est-à-dire environ douze heures plus tard. Même si on arrêtait Malko, les dés étaient jetés. Cette certitude le rassura.

*

* *

Paisiblement, le policier en salopette bleue de la RDB poussa sur le tube d'acier permettant de serrer l'étau, le déplaçant d'un centimètre, ce qui accrut mécaniquement la pression sur la tête de Milan Simovic, enserrée entre les deux mâchoires. Le jeune médecin hurla, les oreilles écrasées, le crâne prêt à se briser comme une noix. Il avait déjà vomi plusieurs fois et l'odeur aigre lui montait aux narines, accentuant encore son malaise.

L'homme en costume qui menait l'interrogatoire s'approcha.

— Tu es idiot ! dit-il calmement. Cette fois, ton crâne va exploser et il sera trop tard pour le réparer, même si tu es dans un hôpital...

La bouche ouverte, Milan Simovic ne répondit pas. Il se raccrochait désespérément à une idée simple. Ceux qui l'interrogeaient *devaient* le faire parler. Il ne se trouvait pas en Afrique mais dans un pays civilisé où on obéissait à la hiérarchie... Or, mort, Milan Simovic n'était plus d'aucune utilité. Cela, c'était la théorie, mais les deux mâchoires d'acier qui lui enserraient le crâne étaient bien réelles. Et leur pression augmentait. Il ignorait quel accroissement de pression ferait que ses os craqueraient d'un coup, sans prévenir. Et, probablement, ceux qui le torturaient ne le savaient

pas non plus...

Il serra les dents quand une idée atroce le glaça. Ils savaient peut-être déjà ce qu'ils voulaient, mais avec la manie communiste des aveux, il leur fallait un petit plus. Si son crâne explosait, ce ne serait pas une catastrophe pour eux. Il lui sembla que la pression augmentait. Sans qu'il puisse se retenir, il se mit alors à hurler d'une façon saccadée, ininterrompue. Secoué de hoquets, vomissant de la bile, battant l'air de ses jambes, il hurla :

— Oui, oui, je vais tout vous dire !

La pression ne diminuait pas et il crut qu'on ne l'avait pas entendu, aussi se mit-il à hurler encore plus fort :

— Arrêtez ! Arrêtez !

Plusieurs secondes s'écoulèrent avant que la voix calme ne parvienne à ses tympans et qu'il réalise que la pression n'avait pas diminué, ni augmenté.

— Nous t'écoutons.

Avec des phrases hachées, Milan Simovic raconta tout, depuis le coup de téléphone de Desa Dimitrievic. Il avait l'impression de se pendre, de serrer une corde autour de son cou... Quand il n'eut plus rien à dire, on l'interrogea encore.

— Tu n'as rien oublié ?

— Non, non, jura-t-il. Rien !

Le silence retomba. Il vit la main de l'homme à la salopette posée sur la tige d'acier de l'étau et hurla, pris d'une peur panique. Ils allaient l'achever, maintenant qu'ils savaient tout. Sa boîte crânienne allait céder, le sang jaillir de ses narines et il allait mourir dans des souffrances atroces, le cerveau lui sortant par les oreilles.

Le levier bougea d'un quart de tour. Son hurlement vira à l'aigu. Pris par surprise, sa tête n'étant plus tenue entre les deux mâchoires d'acier, Milan Simovic tomba, heurtant l'acier du bâti et roulant ensuite par terre. Il était si malade qu'il ne chercha même pas à se relever. Il n'en revenait pas de ne pas être mort. Il fallut que deux des policiers le prennent sous les aisselles et le traînent jusqu'à un banc, en face de la table. On déboucha une bouteille et il sentit l'odeur de prune de la Slibovicz qu'on lui mit sous le nez.

— Maintenant, ordonna le policier cravaté, tu vas écrire tout ce que tu nous as dit. Ensuite, tu pourras reprendre ton travail.

Milan Simovic vit apparaître devant lui un bloc et un stylo-bille. Il essaya de le prendre mais ses doigts le laissèrent échapper. La tête dans ses mains, il resta prostré, les oreilles bourdonnantes, ne réalisant pas encore qu'il était vivant. Lorsqu'il se mit enfin à écrire d'une écriture tremblée, il ne s'aperçut même pas que l'homme à la cravate était sorti de la pièce. Il continua à écrire, reprenant peu à peu son souffle. Se demandant à quoi il devait la vie.

*

* *

Rade Markovic écoutait sans mot dire le rapport de son collaborateur, Swetozar Plasnic. Se félicitant de son travail, si réussi qu'il se trouvait face à un dilemme dangereux pour lui. Slobodan Milosevic devait effectivement dormir à l'hôpital militaire la nuit prochaine. Le seul fait que des agents ennemis aient pu l'apprendre risquait de déclencher une purge au sein de la RDB, et même Rade Markovic n'était pas à l'abri de la fureur du président yougoslave.

Le chef de la RDB réfléchit silencieusement. Il avait le choix entre trois solutions. Avouer à Slobodan Milosevic ce qu'il en était et essuyer les conséquences. Dans ce cas, il lui fallait arrêter immédiatement l'agent de la CIA et tous ses complices, y compris Dusan Velac, proche du pouvoir, mais complice involontaire. Seconde solution: ne rien dire. C'est-à-dire laisser assassiner Slobodan Milosevic. C'était une décision politique. Il n'avait pas assez le temps d'y réfléchir et était trop incrusté dans le système pour être objectif. Il recula devant une telle responsabilité.

Il restait la troisième solution qui, à ses yeux, ne réunissait que des avantages. Arrêter un agent ne servait à rien : il en viendrait d'autres. Le plus intelligent était d'abord de se servir de lui pour remonter les différentes filières d'opposants et les éliminer ensuite d'un coup. Et puis, une petite idée, encore floue, commençait à lui trotter dans la tête. Une idée très amusante, qui plairait sûrement beaucoup au président Milosevic... Il leva les yeux sur son subordonné et entreprit de lui donner des instructions précises. Il avait affaire à des professionnels et le moindre dérapage compromettrait l'opération.

*

* *

Malko n'arrivait pas à chasser de son esprit le compte à rebours. Il s'était rendu au centre de presse de l'armée, en bas de la place de la République et, mêlé à la foule des journalistes, regardait les trois écrans de télévision mis à leur disposition.

Desa Dimitrievic, dans un coin, bavardait avec des amis. À chaque seconde, Malko s'attendait à voir surgir des policiers. Ce n'était pas possible que les choses se passent aussi facilement. Les Services yougoslaves étaient de bonne qualité et il avait pris un risque énorme. En même temps, il se demandait si la lourde bureaucratie militaire de l'OTAN n'allait pas faire échouer ce projet fou. Grâce aux satellites, l'OTAN connaissait sûrement l'emplacement de l'hôpital militaire au centimètre près et les «cruise-missiles» Tomahawk étaient d'une précision stupéfiante sur un objectif fixe. Encore quelques heures d'angoisse. Il avait hésité à appeler Sacha pour filer directement en Hongrie,

mais cela risquait d'attirer l'attention. De toute façon, Slobodan Milosevic disparu, la pagaille serait telle que personne ne s'intéresserait à lui.

Du moins, l'espérait-il...

Desa vint le rejoindre.

— Vous avez besoin de moi, ce soir ?

— On peut dîner ensemble ? suggéra Malko.

Ce serait plus sympa que de dîner seul.

— J'aimerais aller dans un chinois, suggéra la jeune femme. Il y en a un dans une péniche ancrée sur le Danube, avant le *Reka*.

*

* *

Milan Simovic sursauta lorsque la porte de l'atelier de menuiserie s'ouvrit sur le policier en cravate. Il se sentait un peu mieux, mais ses oreilles étaient encore très rouges et douloureuses. Il avait atrocement mal au crâne et était tout tremblant intérieurement. Impossible de regarder ses bourreaux en face. Il appuya fortement ses mains sur la table de bois pour les empêcher de trembler.

Qu'allait-il lui arriver ?

L'homme à la cravate jaune vint s'asseoir en face de lui et lui adressa un sourire froid comme la mort.

- Vous vous sentez mieux, docteur Simovic ?

L'interrogatoire terminé, il avait repris le vouvoiement. Le jeune médecin ne put qu'incliner affirmativement la tête. Il était toujours aussi terrifié.

— Docteur Simovic, continua son interlocuteur, nous avons décidé de passer l'éponge sur votre conduite qui devrait pourtant vous mener devant un tribunal militaire. Les actes délictueux que vous avez commis l'ont été dans une zone militaire et nous Sommes en guerre. Vous méritez le peloton d'exécution. Cependant, si vous vous en tenez strictement à mes ordres, il ne vous arrivera rien dans un avenir prochain. Et lorsque vous passerez en jugement, j'interviendrai moi-même auprès du tribunal pour solliciter son indulgence...

Le médecin avait beau savoir que tout cela était une fiction, un tissu de mensonges, il ne voyait qu'une chose : l'horreur immédiate s'éloignait.

— Je ferai ce que vous me direz, affirma-t-il, brisé.

— Bien. Pour commencer, vous allez reprendre votre travail. Dites que vous avez été victime d'un malaise. Et souvenez-vous: rien ne s'est passé entre le moment où vous êtes revenu de ce rendez-vous et celui où vous remonterez au cinquième... Absolument rien. Nous n'existons pas. Compris ?

— Compris.

— Très bien. Ensuite, vous ne direz *rien* à personne, y compris votre amie. Etait-elle au courant ?

— Non.

— Parfait. Continuez à vivre normalement. Vous recevrez des instructions ultérieurement.

Il paraissait si calme que Milan Simovic se hasarda à poser une question :

— Mais, si je ne fais rien, il...

— Nous y venons, fit le policier de sa voix douce. Il y a encore une petite démarche à accomplir aujourd'hui, avant de rentrer chez vous.

*

* *

Desa tendit son portable à Malko.

— C'est pour vous. Milan.

Elle semblait surprise. Malko prit l'appareil.

— C'est moi, annonça Milan Simovic, je viens d'apprendre que mon oncle a raté son bus. Il ne sera pas à Belgrade ce soir. Ce n'est donc pas la peine d'aller le chercher.

Tous les sens de Malko se hérissèrent. Le médecin avait une voix complètement forcée, artificielle.

— Parfait, dit-il. Néanmoins, vous êtes toujours à l'hôpital ?

— Oui, comme tous les jours, jusqu'à huit heures ce soir. À bientôt.

La communication fut coupée et Malko rendit l'appareil à Desa. Bouleversé. En clair, cela signifiait que Slobodan Milosevic ne coucherait pas à l'hôpital militaire cette nuit-là. S'il n'arrivait pas à arrêter les bombardiers de l'OTAN ou les «cruise-missiles», ils allaient écraser un hôpital pour rien, avec ses malades. Il n'y avait pas une seconde à perdre... Il se força à bâiller et sourit à Desa.

— Je vais prendre un bain. On se retrouve à neuf heures pour dîner. Ici.

— Pas trop tard, supplia-t-elle, je suis sûre que cela va encore bombarder. Il fait trop beau.

Il se dirigea vers les ascenseurs. Dans sa chambre, il récupéra une carte de portable avant de ressortir. Heureusement, Desa était partie. Cette fois, il fila vers la rive de la Sava, là où se trouvaient les campements de gitans. Personne, sauf un couple d'amoureux dans l'herbe. Il fit l'échange des puces et composa le numéro de Kevin Hunter. C'est sa secrétaire qui répondit.

— Je dois parler à Kevin, d'urgence, dit-il.

— Je vais voir s'il est là. De la part de qui ?

— Je l'ai appelé ce matin.

Il attendit, le cœur battant, jusqu'à ce qu'il entende la voix de l'Américain. Pleine de triomphe rentré.

— Ce n'était pas la peine de rappeler, dit-il, tout va *très* bien.

— *Abort* !^[29] fit Malko.

Il y eut un blanc dans le téléphone. Pris à contre-pied, le chef de station de la CIA semblait avoir perdu la parole. Malko répéta d'un ton encore plus ferme :

— *Abort !*

Il raccrocha. L'Américain était si déstabilisé qu'il pouvait commettre une gaffe... Il re-procéda à l'échange des puces et alla jeter celle qu'il venait d'utiliser dans la Sava. Il n'y avait plus qu'à attendre pour voir si l'OTAN allait obéir. Cependant, il avait envie d'en savoir plus. Sa Breitling Crosswind Special indiquait sept heures moins dix. Au lieu de rentrer directement à l'hôtel, il prit la direction du centre. S'astreignant à une rupture de filature sophistiquée en utilisant des sens interdits, des voies dégagées et les ruelles étroites du quartier de Sanjak, il gagna ensuite le quartier populaire où serpentait la rue Maksima-Gorkog.

Il retrouva facilement la maison devant laquelle il avait déposé Milan Simovic deux soirs plus tôt. En face, un pâté de maisons avait été réduit en bouillie par une bombe égarée. Il se gara beaucoup plus loin et attendit à un arrêt de bus afin de ne pas se faire remarquer. Milan Simovic sauta d'un vieux bus vert bondé quarante minutes plus tard. Malko l'appela aussitôt.

— Milan !

Le Serbe se retourna aussi brutalement que s'il avait marché sur une mine ! Malko, l'espace d'un instant, eut devant lui l'image de la mort. Le jeune médecin semblait être passé dans une essoreuse ! Les yeux enfoncés, les traits creusés, le regard vide et les oreilles étrangement rouges.

— Vous n'avez pas l'air bien ! remarqua Malko.

Milan Simovic fit visiblement un effort surhumain pour répondre d'une voix normale :

— Non, c'est vrai. J'ai eu un malaise en vous quittant. J'ai été obligé de m'allonger une heure. Ma tête éclatait. Pourquoi êtes-vous venu ?

— Votre coup de fil...

— Il y a eu un contre-ordre, il s'est décommandé. Ce sera pour une autre fois... Attendez que je vous contacte.

Il tourna les talons, visiblement gêné d'être vu en compagnie de Malko. Celui-ci le regarda entrer dans la petite maison noirâtre, l'estomac noué. Milan Simovic avait peur, cela crevait les yeux. Mais de quoi ? De ne pas réussir à arrêter le bombardement, ou d'autre chose ?

CHAPITRE IX

Malko regarda l'aube se lever avec un soulagement indescriptible. Il n'avait pratiquement pas fermé l'œil de la nuit. Comme d'habitude, les sirènes avaient hurlé vers onze heures, et ensuite, cela avait été le feu d'artifice habituel. D'abord le staccato des batteries de DCA entourant Belgrade, envoyant rageusement dans le ciel des pointillés de feu inoffensifs pour les avions de l'OTAN. Puis les explosions, un peu partout. L'une d'entre elles avait fait sursauter Malko, car elle était très proche. Il avait attendu un quart d'heure avant de téléphoner pour essayer de savoir ce qui avait été touché.

Le standard du *Hyatt* l'ignorait. Angoissé, il s'était habillé, sortant dans les rues sans éclairage. Pendant qu'il roulait dans les avenues désertes, la fin de l'alerte avait sonné. Il avait eu un mal fou à retrouver l'hôpital militaire intact. Les bombes n'étaient pas tombées là. Il avait à peine regagné l'hôtel que l'alerte avait été donnée une fois de plus... Nouveau stress. Une énorme explosion dans le nord, de l'autre côté du Danube, l'avait rassuré. Une nouvelle fois, l'OTAN bombardait la raffinerie de Pancevo, cible facile et spectaculaire. D'ailleurs, la lueur rougeâtre d'un immense incendie avait suivi les détonations.

Ensuite, plus rien.

Terrée dans le noir, Belgrade retenait son souffle.

Malko en avait profité pour faire mentalement le point. La mission confiée d'abord à Richard Lord et ensuite à lui-même était quasi impossible. Même s'il avait été à deux doigts de réussir. S'il avait fait bombarder un hôpital pour rien, tuant forcément des dizaines d'innocents, il ne s'en serait pas remis... De plus, chaque fois qu'il s'approchait du cercle rapproché de Milosevic, il prenait un risque extrême. Il repensa à l'attitude curieuse du jeune médecin. Avait-il paniqué devant ses responsabilités ? Peut-être Slobodan Milosevic avait-il *vraiment* passé la nuit à l'hôpital militaire. Mais que le président yougoslave se soit décommandé au dernier moment n'était pas invraisemblable non plus.

Malko décida de ne pas revenir à l'assaut immédiatement. Milan Simovic avait une personnalité trop fragile pour subir de fortes pressions. En plus, Slobodan Milosevic devait «tourner» entre différentes résidences, donc il ne reviendrait pas de sitôt à l'hôpital militaire. Il lui fallait trouver autre chose. C'est Dusan Velac qui avait mentionné l'hôpital. Il avait sûrement d'autres tuyaux. De toute façon, Malko n'avait pour l'instant rien d'autre à se mettre sous la dent.

Il devait donc reprendre contact avec Velac.

Il s'endormit enfin, alors que le soleil commençait à se lever.

*

* *

Rade Markovic acheva son café turc volontairement très fort et fit la grimace. C'était horriblement amer. Il avait passé la nuit dans sa suite-bureau, étendu sur le lit de camp, partagé entre l'impuissance et l'angoisse. Après une brève rencontre avec le président Milosevic, dans la salle des urgences de l'hôpital militaire. Il lui avait fallu une volonté de fer pour ne pas lui révéler la vérité. Ils avaient simplement évoqué des dossiers en cours, sans que Milosevic se doute de quoi que ce soit, avant de monter dans sa suite au cinquième étage, escorté de ses deux gardes du corps. Sa BMW était garée dans le sous-sol de l'hôpital, dissimulée sous une bâche pour éviter les indiscretions.

Le patron de la RDB alluma une cigarette avec le Zippo Harley-Davidson que lui avait rapporté de New York un de ses adjoints. Même lui, patron des Services de sécurité yougoslaves, était fasciné par l'Amérique. Il contempla le ciel gris. Encore une nuit de bombardements. Les Alliés, incapables de toucher l'armée yougoslave, étaient en train de détruire systématiquement les infrastructures de la Serbie. Les Serbes mettraient des années à s'en remettre.

Impossible d'aborder ce sujet avec Milosevic. Et, de toute façon, Rade Markovic n'était pas un politique. Juste un technicien chargé de veiller à la sécurité de l'homme mis au pouvoir par le peuple. Il était lucide : la politique de Milosevic menait ce qui restait de la Yougoslavie à la catastrophe, mais ce n'était pas son problème. Comme un chien de berger aveugle, il devait faire son job. Afin d'éviter des pensées désagréables, il se reconcentra sur l'incident de la veille. Le docteur Simovic était désormais étroitement surveillé. Apparemment, il n'avait pas prévenu son commanditaire.

Donc, celui-ci était toujours en confiance. Ce qui donna à Rade Markovic une vague idée qui demandait à être creusée. Pour l'instant, il ne voyait pas comment l'exploiter, car il avait en face de lui un professionnel méfiant. Mais le cas échéant, cela pouvait déboucher sur une manip intéressante... Il rédigea un ordre écrit et circonstancié concernant la surveillance de l'agent américain.

Rien ne devait lui échapper.

Rassuré, il descendit ensuite prendre un petit déjeuner dans la salle à manger sinistre du *Metropole*, avant l'arrivée de sa secrétaire. Au moment où il sortait, un planton lui apporta la liste des destructions de la nuit. C'était à lui de cocher celles dont il serait fait état officiellement.

*

Dusan Velac au téléphone semblait d'excellente humeur, en dépit des bombardements. Visiblement, il considérait Malko comme un sympathisant de la cause serbe.

— Je n'ai pas beaucoup dormi, dit-il dans un grand rire.

J'avais quelques pénétrations vaginales... Et ensuite, j'ai été m'amuser avec les Tsiganes au bord du fleuve. Je vous emmènerai un soir. Ils ont une très belle musique.

— Etes-vous libre à déjeuner ? proposa Malko, qui avait omis de lui parler de sa soirée avec Verica.

— Oui, dit sans hésiter l'architecte. Retrouvons-nous à un de mes bureaux, dans une galerie qui donne dans Terazije au numéro 1. C'est au cinquième étage dans l'immeuble des Iraki Airlines. Si je suis en retard, vous m'attendez. On pourra aller au *Verdi*, c'est tout à côté.

Malko raccrocha, soulagé d'avoir pu relancer cette source.

*

* *

Desa Dimitrievic était inquiète, en train de fumer la dernière Gauloise blonde de son paquet dans le hall du *Hyatt* en attendant Malko. Elle avait eu Milan Simovic au téléphone et le jeune médecin lui avait paru bizarre. Fuyant, éludant ses questions, même innocentes. Pourtant, elle n'avait pas osé lui demander la raison pour laquelle il avait souhaité revoir Malko.

En tout cas, l'hôpital militaire était toujours debout. Elle mit son angoisse sur le compte de sa mauvaise nuit. Elle avait mal dormi à cause du bombardement, passant une partie de la nuit assise devant son immeuble, à discuter avec ses voisins en guettant les explosions.

L'agent de la CIA lui faisait peur. L'idée de s'attaquer à Slobodan Milosevic lui semblait complètement folle et terrifiante. La jeune femme mourait d'envie de tout envoyer promener, mais elle avait désespérément besoin d'argent. Et tellement envie d'une voiture ! Pour se rassurer, elle se répétait qu'elle n'était au courant de rien. C'était la dernière fois qu'elle présenterait un ami à cet agent. Trop dangereux... S'il arrivait quelque chose à Milan Simovic, elle ne s'en remettrait pas.

Elle se leva. Son «employeur» venait de déboucher de l'ascenseur, jetant un regard circulaire sur le *lobby*. Quels étaient les agents de la RDB ? Il y en avait toujours dans cet hôtel quasiment réservé aux étrangers, qui rapportaient tout, méticuleusement, à leurs chefs...

Malko s'avança vers elle en souriant.

— Tout va bien ?
— J'ai mal dormi. Les bombes.
— Moi aussi, avoua Malko. Mais vous allez pouvoir vous reposer. Je n'ai pas besoin de vous dans l'immédiat. Revenez vers quatre heures. Déjeunez ici, ajouta-t-il, vous mettrez cela sur ma note.

Desa remercia d'un sourire contraint, le regardant s'éloigner. Il allait sûrement à un «contact». Elle était soulagée qu'il ne lui demande pas de l'accompagner.

*

* *

Un vigile rogomme, pistolet automatique au côté, veillait dans un cagibi dans le petit hall de l'immeuble où se trouvait le bureau de Dusan Velac, dans une galerie étroite et sombre donnant sur Terazije, en plein cœur de la ville. Malko s'engouffra dans le petit ascenseur. Au cinquième étage, à gauche, une porte capitonnée de cuir tranchait avec la sobriété lépreuse de l'immeuble. Il sonna et elle s'ouvrit automatiquement.

Malko pénétra dans une enfilade de bureaux ultramodernes. Des photos d'immeubles en construction décoraient les murs.

Une blonde aux longs cheveux raides, aux dents de devant très écartées et aux grands yeux bleus innocents, pianotait mollement sur un ordinateur. Sa robe de toile au décolleté carré offrait comme sur un plateau deux seins ronds. Elle leva sur Malko un regard sans aucune expression, avec un sourire mécanique.

— *Dobredan.*

— J'ai rendez-vous avec M. Velac, annonça Malko en anglais.

— Il n'est pas encore arrivé, dit la blonde. Je ne sais pas s'il viendra.

— Nous devons déjeuner ensemble, précisa Malko.

— Dans ce cas, vous pouvez l'attendre dans son bureau, annonça-t-elle en se levant.

Sa robe, boutonnée du haut en bas, moulait un corps gracieux et elle avait de longues jambes bronzées. Malko se retrouva dans un bureau encombré d'une forêt d'ordinateurs avec un portrait de Radovan Karadzic au mur et des piles du luxueux catalogue d'ameublement de Claude Dalle sur toutes les tables. La jeune blonde l'observait, curieuse. En dépit de son air sage, elle dégageait quelque chose "d'indéfinissablement" sexuel, comme une gamine pas encore sevrée mais déjà habitée par le démon de la chair. Malko lui sourit.

— Vous travaillez avec Dusan Velac ?

— Oh, seulement le matin ! précisa la blonde. Normalement, je prends des cours à l'université mais elle est fermée à cause de la guerre. Vous voulez boire quelque chose ?

— Non, merci.

Elle retourna à son ordinateur dans l'entrée, tandis que Malko se mettait à feuilleter un des catalogues de l'architecte d'intérieur Claude Dalle. Le téléphone sonnait régulièrement et la blonde aux dents écartées répondait d'une voix de petite fille. Soudain, elle resurgit dans le bureau, visiblement contrariée.

— M. Velac a téléphoné, annonça-t-elle, il ne peut pas venir car il a un empêchement. Il s'excuse. Il vous invite ce soir au *Writer's Club*.

Malko baissa les yeux sur sa Breitling Crosswind. Une heure. L'idée de retourner déjeuner seul au *Hyatt* lui soulevait le cœur. La secrétaire de Dusan Velac l'observait en silence. Malko lut dans le regard de porcelaine quelque chose d'inattendu. Elle le fixait comme un enfant regarde une vitrine de pâtisserie. Ses yeux bleus avaient une expression fixe, magnétique. Ce qui le poussa à proposer :

— Pourquoi ne viendriez-vous pas déjeuner avec moi ?

L'offre prit la blonde par surprise. Elle la digéra quelques instants, puis son visage s'éclaira.

— Vous êtes sérieux ?

— Bien sûr ! Je comptais aller au *Verdi*.

— Au *Verdi* ! répéta-t-elle, c'est très agréable.

— Je serais ravi de vous y inviter...

La blonde, embarrassée, baissa les yeux.

— Je ne sais pas si M. Velac serait...

Malko l'interrompit avec un sourire.

— Il m'a posé un lapin. Il me doit une compensation...

Ils se faisaient face et leurs regards se croisèrent à nouveau.

— À propos, comment vous appelez-vous ?

— Ivana.

Elle ressemblait à un lapin fasciné par un cobra. Les bras le long du corps, un sourire mécanique plaqué sur sa bouche bien dessinée. Malko décida de brusquer les choses. Il s'approcha et posa une main sur sa hanche.

— Venez ! Sinon, il n'y aura plus rien à manger au *Verdi*...

Le regard d'Ivana, accroché au sien, chavira comme si le contact de sa main la troublait. Elle pivota mais, au lieu de lui échapper, se retrouva face à lui, le touchant presque.

Comme attirée par un aimant, Ivana s'appuya à Malko, des épaules aux genoux. Son ventre commença à onduler imperceptiblement. Elle avait toujours la même expression innocente mais se frottait carrément à lui. Délicieusement surpris, il l'attira par la taille. Aussitôt, Ivana leva le visage vers lui et l'embrassa. D'abord avec douceur, puis avec une fougue de collégienne, tandis qu'elle s'incrustait contre lui, de toutes ses forces.

Ils oscillaient au milieu du bureau de Dusan Velac, étroitement enlacés. Excité par cette situation inattendue, Malko glissa une main entre leurs deux corps, caressant le haut des cuisses de la jeune femme par-dessus le coton de

la robe. Elle l'embrassa de plus belle. Enhardi, il défit quelques boutons du bas, toujours sans rencontrer la moindre résistance. Il effleura le nylon d'une culotte, l'écarta aussitôt et eut l'impression qu'Ivana allait se trouver mal. La tête rejetée en arrière, les yeux clos, elle soupirait à petits coups, ses bras noués autour de la nuque de Malko. Comme il précisait sa caresse, un son continu s'échappa soudain de ses lèvres. Il crut pendant une fraction de seconde qu'il s'agissait d'une sirène signalant une fin d'alerte. Avant de réaliser qu'il s'agissait en réalité d'un long cri de plaisir : Ivana était en train de jouir.

— Oh, c'est bon ! C'est bon ! C'est bon ! répétait-elle, chavirée, inondée, haletante.

Cet orgasme fulgurant enflamma Malko plus que n'importe quel fantasme. Il poussa Ivana vers le bureau de son patron et acheva de déboutonner sa robe si sage, découvrant des dessous blancs un peu rustiques de vraie jeune fille. Accrochée à lui comme une noyée, la blonde Ivana se laissait faire. Il fit glisser sa culotte, découvrant un ventre plat. À tâtons, elle le défit, s'empara de lui, gémissant de plaisir anticipé. D'elles-mêmes, ses cuisses s'écartèrent largement. Il n'eut aucun mal à l'embrocher. Elle était onctueuse et chaude comme une coulée de miel. À peine Malko fut-il dans son ventre que le son filé recommença à s'échapper de sa bouche. Elle jouissait pratiquement sans interruption.

Elle ne disait rien, ne faisait rien, mais exprimait son bonheur de façon continue. Elle s'arrêta pour reprendre son souffle, adressa un regard noyé de plaisir à Malko et dit d'une voix mourante :

— J'ai eu un coup de cœur quand je vous ai vu. Je suis si sensible...

Comme il continuait à lui faire lentement l'amour, il vit à nouveau ses prunelles foncer et sentit son souffle s'accélérer. Mais, inopinément, elle le repoussa doucement, le prit par la main et lui désigna le tapis en face du bureau.

— Ici.

Elle le fit s'allonger en face du portrait de Radovan Karadzic et l'enfourcha, s'empalant sur lui avec un soupir ravi. Ensuite, elle commença à se frotter d'avant en arrière et lança d'une voix haletante :

— Oh, je pars encore ! C'est bon ! C'est bon !

Elle se frottait comme une folle. Malko lui saisit les seins, qu'elle avait petits et fermes, et elle sursauta.

— Doucement ! Doucement ! Je suis très sensible ! Dès que vous m'effleurez, je suis au bord de jouir.

Il se contenta de caresses légères tandis qu'elle repartait pour un nouvel orgasme. Elle se vissait à lui, comme pour mieux se faire pénétrer. Ce qui déclencha finalement le plaisir de Malko qui explosa avec un cri rauque. Ivana retomba sur lui, épuisée. Ils mirent plusieurs minutes à récupérer. Enfin, elle se releva, ramassa sa culotte et disparut tandis que Malko reprenait ses esprits. Ce n'était pas courant de faire l'amour à la secrétaire d'un homme avec qui on est supposé déjeuner et dans son propre bureau. Il consulta à nouveau sa

Breitling Crosswind: deux heures moins cinq. Presque une heure s'était écoulée depuis le début de leur étreinte et Ivana avait bien dû jouir une demi-douzaine de fois.

Une force de la nature. Ce qu'on appelait jadis dans les campagnes «une voleuse de santé».

La jeune secrétaire réapparut, rajustée, pimpante, remaquillée, les yeux marqués. Souriante, elle demanda timidement :

— Il n'est pas trop tard pour aller déjeuner ? Sinon, cela ne fait rien...

En plus, facile à vivre.

— Pas du tout ! affirma Malko.

— À propos, demanda-t-elle, comment vous appelez-vous ?

— Malko.

D'habitude, ce genre de question se posait avant.

Ils sortirent du bureau et dans l'ascenseur, elle se frotta encore contre lui.

— J'ai encore envie ! soupira-t-elle.

— J'ai l'impression que vous avez *toujours* envie, remarqua Malko.

— Oui, dit-elle avec une grande simplicité. Quand je ne peux pas faire l'amour, je me caresse, mais ce n'est pas la même chose.

*

* *

Ivana mangeait ses tagliatelles avec délicatesse, comme un chat, observée par Malko, trempant ses lèvres toutes les trois minutes dans sa coupe de Taittinger. Après une telle spontanéité. Malko lui devait bien cela. La jeune Serbe semblait apprécier encore plus le «Comtes de Champagne» que l'atmosphère élégante du restaurant. Le *Verdi* était un des endroits les plus agréables de Belgrade, où journalistes, hommes d'affaires et barbouzes se côtoyaient. Ivana soupira.

— Quand je vous ai vu, j'ai tout de suite eu envie... Mais je ne savais pas comment m'y prendre...

— Vous vous y êtes très bien prise, affirma Malko.

Elle sourit.

— Je ne couche pas avec *tous* les hommes, mais j'ai besoin de beaucoup faire l'amour. D'abord, ajouta-t-elle avec un sourire triste, c'est tout ce qui nous reste, à nous Belgradois... Moi, je voudrais bien un appartement, mais je suis obligée de vivre chez mes parents. Et si Dusan Velac ne m'employait pas, je serais au chômage.

— Vous couchez avec lui ?

— Oui, de temps en temps. Il m'emmène dîner et lui aussi, il aime le sexe.

— En tout cas, il n'est pas de parole, remarqua Malko. Enfin, s'il était venu, je n'aurais pas pu déjeuner avec vous.

— Oh, il avait une raison sérieuse ! affirma Ivana. Je ne devrais pas vous le dire, mais il a été invité au dernier moment par Rade Markovic.

Malko se figea.

— Le...

— Oui, oui, le chef de la RDB. C'est son *kum*^[30]. Ils vont souvent à la chasse ensemble. Il avait quelque chose d'important à lui dire.

Malko trouva soudain ses spaghettis très lourds. Se demandant s'il n'était pas la raison de ce déjeuner impromptu.

CHAPITRE X

Brutalement, Malko ne regretta plus de ne pas avoir déjeuné avec Dusan Velac. Bien sûr, il connaissait depuis le début le lien de l'architecte avec le pouvoir, et s'était justement son intérêt, mais savoir qu'il était intime avec l'homme chargé de la répression politique et du contre-espionnage en Yougoslavie changeait toute l'approche. Ce serait jouer avec le feu que de tenter de l'utiliser comme source.

Du coup, Malko se posait des questions sur l'attitude ambiguë de la volcanique Verica, elle aussi liée à Dusan Velac.

Ivana, loin de ses préoccupations, terminait paisiblement ses tagliatelles. Elle lui jeta un regard insistant.

— Vous restez longtemps à Belgrade ?

— Je ne sais pas encore, avoua Malko.

Elle regarda les bulles dorées s'échapper de sa coupe de Taittinger et dit d'une voix timide :

— Je suis libre tous les après-midi. Si vous voulez, je pourrais vous servir d'interprète.

Malko sourit. Avec ses grands yeux pleins d'innocence et son tempérament de feu, Ivana présentait beaucoup plus d'avantages que Desa, mais elle n'était pas aussi sûre que la *stringer*.

Il laissa un gros paquet de billets sur la table – depuis la guerre, les cartes de crédit n'existaient plus – et ils quittèrent le restaurant. Ils se séparèrent sur le trottoir de Terazije. Devant l'air déçu d'Ivana, Malko précisa :

— Nous pouvons aussi nous revoir sans que vous me serviez d'interprète.

Le visage d'Ivana s'éclaira.

— Oh oui ! J'ai déjà envie de refaire l'amour avec vous. Je vous donne mon téléphone chez moi.

Elle griffonna un numéro sur une carte et la lui tendit. Malko traversa pour aller récupérer sa voiture garée rue Prinzrenska, en face du *Moskwa*. Le moral dans les talons. La piste Milan Simovic était froide pour le moment. Il valait mieux ne pas toucher à la pulpeuse Verica et si Dusan Velac, lui aussi, n'était plus exploitable, il ne restait à Malko que ses yeux pour pleurer.

Et Slobodan Milosevic mourrait dans son lit, mais pas sous les bombes de l'OTAN.

Son portable sonna au moment où il entra dans l'Astra transformée en four, mais briquée comme un sou neuf par un garçonnet adipeux. C'était Branca Noukovic.

— Dragoljub, le type de l'essence, a rappelé, annonça-t-elle. Il m'a laissé le numéro de son portable. Vous le voulez ?

— Bien sûr.

À peine l'eut-il noté qu'il appela Dragoljub. Une voix d'homme bredouilla «*Molim*», et Malko annonça en anglais :

— Je suis l'ami de Ricardo. Vous avez appelé à son appartement ?

— Oui.

— Nous pourrions nous rencontrer ? J'ai besoin de la même chose que lui.

— De la roumaine ou de la monténégrine ? Celle-là, c'est plus cher: trois DM le litre.

— On discutera de cela, fit Malko d'une voix évasive.

— Vous connaissez le parc de Kalemegdan ?

— Bien sûr.

— Vous descendez la rue Pariska. Tout de suite sur la gauche, il y a des escaliers qui mènent à une terrasse en bordure du parc. Cela s'appelle *l'Underground*. C'est un café tranquille. On se voit là dans une demi-heure ?

— Comment vais-je vous reconnaître ?

Dragoljub rit.

— Oh, c'est facile, je vous reconnaitrai, il n'y a pas d'étrangers là-bas et, à cette heure, c'est vide.

Malko coupa la communication, un peu revigoré. Si Dragoljub se trouvait sur la liste secrète de Richard Lord, c'est qu'il ne vendait peut-être pas que de l'essence. Sinon, il en serait quitte pour faire le plein de l'Astra.

*

* *

Malko se gara en face de l'ambassade de France, fermée pour cause de guerre et couverte de graffiti injurieux. Il descendit ensuite la rue Pariska dominée par un haut mur délimitant le Kalemegdan. Cent mètres plus loin, un escalier menait à une terrasse taillée à mi-hauteur. *L'Underground*, bizarrement nommé. Il y avait un bar et des tables sous des parasols, dont une seule était occupée. Par un grand jeune homme longiligne au crâne rasé, entièrement vêtu de cuir noir. Blouson, pantalon moulant, bottes. Il semblait extrêmement nerveux et son pied battait la mesure contre le pied de la table.

De toute évidence, un homosexuel de la race flamboyante.

Malko s'approcha par-derrière et demanda :

— Dragoljub ?

Le jeune homme sursauta et se retourna. Malko vit deux grands yeux noirs humides, pleins de douceur, qui le détaillaient rapidement. Ils se dévisagèrent quelques secondes sans un mot, puis Malko s'assit en face du Serbe. Celui-ci paraissait tout aussi surpris que lui. Visiblement, il y avait un malentendu

quelque part... Malko rompit le silence en laissant tomber :

— Donc, vous êtes le fournisseur d'essence de Ricardo.

Le mot «fournisseur» sembla vexer le jeune homosexuel. Il ne tenait pas en place. Malko apercevait son pied agité d'une sorte de danse de Saint-Guy. Dragoljub eut un rire aigrelet.

— Oui, c'est vrai, admit-il. Mais nous étions devenus amis. Nous sommes souvent sortis ensemble. Avant la guerre, il y avait une discothèque sympa, rue Francuska, au n° 6, *The Soul Food*. Depuis les bombardements, c'est fermé.

Le garçon arriva et Malko commanda une vodka pour lui et un Defender pour Dragoljub. Le Serbe n'arrêtait pas de le regarder à la dérobée, comme s'il cherchait à deviner quelque chose. Soudain, Malko comprit tout : Richard Lord était *lui aussi* homosexuel, et le garçon qu'il avait devant lui était probablement son amant ! Ou le MI6 était parfaitement au courant et avait fait des cachotteries à la CIA, ou Richard Lord avait bien caché son jeu. Il n'avait plus qu'une idée : mettre fin à ce tête-à-tête embarrassant. Le Serbe s'était dit qu'ils appartenaient à la même «famille». Il but un peu de son scotch en guignant son vis-à-vis. Sous la table, son pied continuait à trembler. Malko décida de crever l'abcès.

— Vous avez dû être touché par la mort de Ricardo, remarqua-t-il.

L'homosexuel hocha la tête et ses yeux se remplirent presque de larmes.

— Oh oui, je ne m'y attendais pas. J'avais réussi à le voir à l'hôpital deux jours plus tôt. Il m'avait demandé d'habiter chez lui parce qu'il avait besoin de quelqu'un pour le soigner.

Et lui faire accessoirement une petite gâterie... L'homosexuel en était tout retourné. Malko eut un sourire un peu cruel.

— Vous avez été déçu en me voyant ? Dragoljub se défendit.

— Oh non ! J'ai tout de suite vu que vous n'étiez pas comme lui. Mais, c'est vrai, j'étais très attaché à Ricardo. Il était magnifique. Vous le savez puisque vous êtes son ami. De toute façon, cela me fait plaisir de parler de lui avec quelqu'un. Sûrement le seul de ses amis qui n'aime pas les garçons, ajouta-t-il avec un gloussement.

Malko en avait la chair de poule. Il se hâta de détourner la conversation.

— Vous lui vendiez vraiment de l'essence ?

— Bien sûr ! J'ai un ami qui travaille dans une station-service réservée à l'armée. Il en a toujours. De la monténégrine, bien meilleure que la roumaine. Vous en avez besoin ?

— Pas tout de suite, précisa Malko. Mais je garde votre téléphone.

Il posa un billet de cent dinars sur la table pour régler le Defender et la vodka. La fin d'une belle histoire d'amour. Il en aurait à raconter à la CIA... Il avait déjà payé et s'était levé, quand Dragoljub demanda à voix basse :

— C'est vous qui remplacez Ricardo, pour tout ?

Il avait appuyé sur le dernier mot et cela attira l'attention de Malko, qui répondit sans se compromettre :

— Oui. Pourquoi ?

Le jeune homosexuel le dévisageait, ne sachant visiblement que répondre. Il poussa un profond soupir et avoua :

— Je suis peut-être idiot, mais je voudrais encore rendre service à Ricardo. J'ai passé de si bons moments avec lui...

— De quelle façon ?

— Avant sa mort, il m'avait demandé quelque chose, mais je ne sais pas si je dois vous en parler...

Cette fois, Malko se rassit, regardant machinalement autour de lui. Toujours personne et nul ne pouvait les entendre dans cet endroit en plein air. Cependant, il n'osait pas se dévoiler, mettre sa vie entre les mains de ce jeune homosexuel qui le regardait d'un air un peu trop gourmand... Les deux hommes se dévisagèrent en chiens de faïence d'interminables secondes, puis le Serbe baissa les yeux.

— Il faut que je vous fasse confiance ! soupira-t-il. Ricardo m'avait demandé un service un peu particulier...

— Quoi donc ?

— Il voulait rencontrer quelqu'un qui approche Milosevic...

Cette fois, le poulx de Malko grimpa en flèche. Dragoljub était bien un des *assets* de l'agent du MI6 qui avait joint l'agréable à l'utile. Il achetait de l'essence à Dragoljub, en avait fait son amant et le «traitait». Le jeune homosexuel paraissait mort de peur. Il le rassura d'un sourire.

— Dragoljub, vous avez bien fait de me parler. Oui, je remplace Ricardo pour *tout*.

Le jeune homme regarda autour de lui et se pencha sur la table.

— Si je vous ai téléphoné aujourd'hui, ce n'est pas pour l'essence, mais au téléphone, je ne pouvais pas parler. Voilà, on m'a présenté un garçon qui est journaliste à l'agence Tanjug. Lui aussi est... Enfin, vous me comprenez. Je l'avais déjà vu plusieurs fois à la discothèque de la rue Francuska. Or, c'est une des rares personnes qui rencontrent souvent Slobodan Milosevic.

— Comment ?

— C'est son photographe attitré. Le seul qui fasse toutes les photos officielles de lui et de sa femme. On l'appelle tout le temps. Bien sûr, il ne parle pas à Milosevic, mais il le voit... Ça vous intéresse ?

— Sûrement, fit Malko sans même réfléchir.

— Alors, je vais vous présenter à lui. C'est facile, ce soir nous dînons ensemble.

— Attendez ! l'arrêta Malko. Est-ce que Ricardo vous a dit *pourquoi* il s'intéressait à Milosevic ?

L'homosexuel secoua la tête.

— Non; je suppose qu'il voulait des informations sur la façon dont il vit, pour faire un rapport. Vous aussi ?

— Moi aussi, confirma Malko.

Donc, Richard Lord ne s'était pas découvert. C'était quand même un

professionnel...

— Retrouvons-nous au restaurant *Le Manjez*, rue Swetoroza-Markovica. Elle donne dans le boulevard de la Révolution. Vers neuf heures.

— Parfait, dit Malko.

Ils se séparèrent et il regagna le *Hyatt*. Enfin, une nouvelle piste. Bien qu'il ne fasse que recueillir l'héritage de l'agent du MI6, c'était plus sûr que Dusan Velac et ses sulfureuses connections.

*

* *

La terrasse du restaurant *Le Manjez* occupait vingt mètres de trottoir, éclairant de ses bougies posées sur les tables la rue Swetoroza-Markovica noire comme un four. Une foule animée prenait l'apéritif debout, entre les tables.

Malko comprit très vite le choix de Dragoljub : il n'y avait pratiquement que des hommes...

Dragoljub surgit de la foule, escorté d'un grand barbu aux yeux doux qu'on imaginait très bien en guêpière.

— Je vous présente Nedad Tubic, annonça-t-il, dont je vous ai parlé.

Nedad Tubic donna à Malko une poignée de main caressante.

— Bonsoir, dit-il, j'ai appris que vous êtes un ami de ce pauvre Ricardo. Salauds d'Américains ! C'était un si gentil garçon ! Nous l'aimions beaucoup.

S'il avait su... Apparemment, Dragoljub s'était consolé de son deuil. Il prit le bras de Malko, l'entraînant vers une table vide. À peine installés, un garçon leur apporta une bouteille de Defender «Success» et des verres. Ils trinquèrent.

— À la victoire de la Serbie ! lança Nedad Tubic.

Le brouhaha des conversations était suffisant pour protéger la discrétion de leurs propos. Après une conversation à bâtons rompus, Nedad Tubic demanda à Malko, à voix basse :

— Vous aussi, vous vous intéressez à Milosevic ?

— Oui, je suis journaliste, on m'a demandé un article sur la façon dont il vit. Vous avez des tuyaux ?

Le photographe sourit dans sa barbe.

— Il vit très simplement. Il travaille dans des bureaux et le soir il retrouve sa femme. Ils n'ont pas de vie mondaine, il déteste la télévision, la chasse, le sport. Il lit beaucoup. Moi qui suis son photographe, je n'ai jamais réussi à faire un reportage chez eux. Les Allemands avaient proposé dix mille DM. C'est un homme très secret...

— Mais vous le voyez quand même...

— Oui, bien sûr, mais toujours dans des circonstances officielles. Avec des

visiteurs. Cela se passe très vite : je reste quelques minutes et ensuite, ses gardes du corps m'ordonnent de partir. Il ne regarde jamais ni les caméras ni moi. Cela l'ennuie. Il ne s'intéresse pas aux photos non plus. C'est un homme très rigide.

— Vous allez le voir prochainement ?

— Oui.

Malko dissimula son intérêt. De nouveau, il était sur une piste «sensible».

— Quand ? demanda Malko d'une voix égale.

— Demain, il doit recevoir l'ambassadeur de Russie à déjeuner. Je viendrai faire des photos juste avant.

— Où ?

Nedad Tubic regarda autour de lui et, rassuré par le brouhaha de la foule, dit à voix basse :

— Je ne devrais pas vous le dire, mais puisque vous êtes un ami de Dragoljub et de Ricardo... N'en parlez à personne, ce serait très grave. Il va dans une de ses résidences en dehors de Belgrade. Une propriété installée par Tito à côté du village de Dovanovci, près de l'autoroute de Zagreb. Mais vous ne pourrez pas approcher. Dès qu'il est quelque part, les hommes de la RDB forment un cordon infranchissable. Et si on vous trouve, vous pourriez être expulsé...

— Promis, affirma Malko...

Le photographe but un peu de son scotch et ajouta :

— Il y a peut-être quelque chose à faire. Le chemin qui mène à cette propriété longe l'autoroute, en contrebas. De l'autoroute, on peut l'apercevoir. Et même prendre des photos, si vous faites attention. Bien sûr, cela ne sera que sa voiture...

— C'est déjà pas mal, remercia Malko. Mais je ne peux pas m'arrêter longtemps, je vais me faire remarquer.

— C'est vrai, reconnut le photographe. Je pense qu'il va arriver vers midi. Il repartira ailleurs après le déjeuner.

— Il arrive comment ? En hélico ?

— Non. Toujours dans sa BMW noire. Avec une petite escorte. Des tas de gens l'ont croisé dans Belgrade sans même s'en rendre compte.

— Je vous remercie, dit Malko, j'espère qu'on se reverra. Nedad Tubic échangea un bref regard avec Dragoljub.

— Surtout, ne venez pas me voir à Tanjug. Le concierge travaille pour la RDB et on relève le nom de *tous* les visiteurs.

— Promis. Je passerai par Dragoljub.

Il appela le garçon et Dragoljub demanda aussitôt :

— Vous ne restez pas dîner avec nous ?

— Je suis désolé, s'excusa Malko, je dois rentrer à l'hôtel écrire un article. Une autre fois.

Il regagna sa voiture, plutôt satisfait. Cette fois, il était sur une bonne piste... Grâce à la collaboration de ce photographe, il possédait une chance

raisonnable de localiser Slobodan Milosevic à un moment précis. Heureusement, Nedad Tubic ne se doutait pas une seconde de son objectif réel. La première chose à faire était de vérifier l'exactitude des informations du photographe. Il ne pouvait se risquer à lancer une opération sur un simple tuyau qui pouvait être crevé.

*

* *

Milan Simovic attendait son bus non loin de l'hôpital militaire lorsqu'une voiture s'arrêta en face de lui. Il avança vers elle machinalement : depuis les bombardements, le stop était courant à Belgrade. Le jeune médecin se figea aussitôt. L'homme qui avait baissé la glace était le policier de la RDB au crâne rasé qui l'avait interrogé.

— On va te rapprocher de chez toi, proposa l'homme.

Comme un automate, Milan Simovic monta à l'arrière du véhicule, se demandant ce qui allait lui arriver. La voiture sentait le tabac froid et la transpiration. Il se tassa le plus loin possible de son interlocuteur. Celui-ci lui offrit une cigarette.

— Alors, ton journaliste ne t'a pas recontacté ?

— Vous savez bien que non, murmura Milan Simovic.

Le policier eut un sourire froid.

— Non, nous te faisons confiance. Tu sais où sont tes intérêts. Nous aimerions que *toi*, tu le recontactes.

— Moi ! sursauta le médecin. Mais pour lui dire quoi ?

— Que tu n'as pas renoncé ! Que tu attends seulement que le président revienne coucher à l'hôpital militaire.

Ils roulaient lentement, en direction de la rue Maksima-Gorkog. Milan Simovic cherchait à deviner quel piège dissimulait cette proposition.

— Mais pourquoi ?

Le policier lui adressa un nouveau sourire, ironique cette fois.

— Pour qu'il ne croie pas que tu as été effrayé par nous. Qu'il pense que tout est normal. Utilise ton amie Desa Dimitrievic. Elle travaille pour lui. Si tout se passe correctement, tu t'en tireras bien...

— Comment ça ?

— Tu resteras vivant, conclut le policier en ouvrant la portière.

*

* *

Malko avait choisi une aire de stationnement sur l'autoroute de Zagreb, bien après le village de Dovanovci, sur la voie allant vers Zagreb. Il descendit et déploya une toile sur le sol, à l'abri d'un rideau d'arbres. Les voitures tombant en panne en Yougoslavie étaient légion, le spectacle d'un homme farfouillant sous sa voiture n'avait rien d'inhabituel. Une clef à molette dans une main, une torche dans l'autre, il trouva facilement le bouchon du radiateur et le dévissa. Aussitôt, le liquide verdâtre de refroidissement se mit à couler entre ses doigts. Malko le laissa s'écouler un certain temps puis revissa le bouchon, vérifiant ensuite le niveau du liquide en ouvrant le capot. Il en restait environ deux doigts.

Il referma le capot, remonta dans sa voiture et repartit. D'après ses calculs, il devait pouvoir parcourir une dizaine de kilomètres avant que cela commence à fumer. Il était onze heures et demie. Il quitta l'autoroute à la sortie suivante, repassant au-dessus pour repartir dans la direction de Belgrade, tout en surveillant la température du moteur.

Trois kilomètres avant Dovanovci, il vit l'aiguille partir résolument vers le rouge... Ensuite, le moteur commença à perdre de sa puissance. Il était à un kilomètre du village quand des jets de fumée blanche commencèrent à s'échapper de sous le capot. Il se mit en roue libre, ne voulant pas mettre le moteur hors d'usage, et arriva pile à l'endroit souhaité. Il s'arrêta sur la bande d'arrêt d'urgence, d'où il avait une vue plongeante sur la route étroite où Desa avait fait ses essais de conduite.

Il leva le capot, d'où s'éleva aussitôt un épais nuage de fumée. Si on l'observait, c'était parfait. Dans son coffre, il avait un bidon de liquide de refroidissement afin de pouvoir repartir normalement... Il attendit, appuyé à la carrosserie. Si la Milicija s'intéressait à lui, il expliquerait qu'il attendait simplement pour repartir que son moteur refroidisse... Les risques étaient minimes. Il n'eut pas à attendre longtemps. Cela se passa même si vite qu'il eut l'impression d'avoir rêvé. Il vit un 4 × 4 gris surgir du village, suivi par une grosse voiture noire dont les glaces avaient des reflets verdâtres, suivie elle-même d'une BMW plus petite.

Les trois véhicules défilèrent en contrebas, à cinquante mètres de lui. C'était bien une BMW noire aux vitres blindées, roulant à près de cent à l'heure. S'il avait eu un RPG7, il aurait pu pulvériser Slobodan Milosevic... Le petit convoi disparut dans un nuage de poussière. Au moins, les informations de Nedad Tubic étaient exactes. C'était réconfortant pour l'avenir...

Il ouvrit son coffre, y prit le bidon de liquide de refroidissement et compléta le plein du réservoir. Cinq minutes plus tard, il roulait vers Belgrade.

*

* *

L'homme placé sur la passerelle enjambant l'autoroute abaissa ses jumelles. À côté de lui, un policier photographe appuyait sans arrêt sur son déclencheur. Son chef allait être content. Son job était de suivre l'agent de la CIA, mais il ignorait comment ce dernier avait pu se trouver là, juste au moment où passait Slobodan Milosevic. Ce ne pouvait pas être une coïncidence.

CHAPITRE XI

La nuit avait été agitée : beaucoup de bombes dans la périphérie de Belgrade. Malko avait beau savoir qu'elles ne tomberaient pas sur le *Hyatt*, protégé par sa horde de journalistes, il avait mal dormi. La veille, en fin de journée, il avait reçu un message inattendu de Milan Simovic, par l'intermédiaire de Desa. Simplement pour dire qu'il continuait à s'occuper de son problème. Depuis sa rencontre avec Nedad Tubic, Malko recommençait à tirer des plans sur la comète.

L'expérience avortée de l'hôpital militaire lui avait prouvé qu'il était possible de déclencher une frappe aérienne avec un préavis de quelques heures et, aussi, que son système de communication fonctionnait, grâce aux puces anonymes. Il ne restait plus qu'à savoir à coup sûr où et quand serait Milosevic à un moment donné. L'entrée en jeu du photographe de Tanjug pouvait laisser espérer une solution. À condition que cela ne débouche pas sur un bain de sang. Malko se souvenait avec horreur de l'erreur de tir qui, à Bagdad, avait coûté la vie à des centaines d'innocents réfugiés dans un abri censé dissimuler Saddam Hussein. C'étaient des souvenirs avec lesquels il devait être difficile de vivre...

La sonnerie du téléphone troubla sa méditation. Il reconnut aussitôt la voix de velours d'Ivana.

— Je vous passe M. Velac, annonça-t-elle d'une voix très professionnelle.

Dusan Velac se confondit en excuses pour le déjeuner décommandé, sans expliquer pourquoi il s'était décommandé. Malko ne pouvait, lui non plus, raconter par quoi il l'avait remplacé...

— Je vous invite à dîner ce soir, proposa l'architecte. Dans un endroit très agréable, avec de la musique, le *Sanjak Club*, juste en face de la résidence de l'ambassadeur du Japon, dans le quartier de Sanjak.

En dépit de ce qu'Ivana lui avait appris sur ses liens avec Rade Markovic, le patron de la RDB, Malko ne pouvait qu'accepter. Dusan Velac aurait été étonné qu'il le fuie, et demeurerait, en dépit de tout, une «source» potentielle.

*

* *

Rade Markovic buvait son habituel café turc dans la salle à manger du

Metropole, en lisant le rapport de la veille consacré à l'agent de la CIA. Quelque chose l'intriguait : comment s'était-il trouvé à proximité du convoi de Slobodan Milosevic, à un endroit et à une heure que seuls quelques intimes, dont lui, connaissaient ? C'était inquiétant. La surveillance de l'agent de la CIA aurait-elle été imparfaite ? Il trouva la réponse à ce mystère dans le second rapport consacré aux personnes que l'agent de la CIA rencontrait. Le nom de Nedad Tubic lui sauta aux yeux. Et aussitôt, une fureur glacée l'envahit. Cet immonde pédé qui vivait grassement de ses photos, tout simplement parce que Mme Milosevic l'appréciait, trahissait lui aussi ! S'il l'avait eu sous la main, il l'aurait battu à mort... Lorsqu'il eut cuvé sa rage, Rade Markovic réprima son envie de le convoquer immédiatement à la RDB. L'idée qui trottait dans sa tête depuis plusieurs jours prenait brutalement corps. Une idée particulièrement vicieuse... La Yougoslavie était de plus en plus isolée et le Grand Frère russe se faisait tirer l'oreille. Il fallait donc de nouveaux alliés.

C'était peut-être l'OTAN qui allait lui en procurer.

Remonté dans sa suite, il se mit à rédiger à l'intention de Slobodan Milosevic un exposé complet de son idée, avec toutes les conséquences possibles. Il ne pouvait pas lancer cette opération sans une «couverture» politique absolue.

Mais, s'il réussissait, quel pied de nez aux ennemis de la Serbie ! C'était un coup magnifique, comme on en fait un seul dans sa carrière. Patiemment, il se mit à étudier tous les problèmes que cela soulevait. Il fallait être très prudent et rien ne devait clocher. Le moindre dérapage déclencherait une catastrophe aux conséquences imprévisibles.

*

* *

Malko tournait depuis une heure dans les rues escarpées de Sanjak, revenant sur ses pas, zigzaguant sur plusieurs niveaux. La vue sur la Sava était superbe mais il n'y avait personne à qui demander son chemin. Pour la quatrième fois, il passa devant un mur immense qui se terminait en impasse et décida de plonger dans une rue étroite en pente raide et en sens unique. Lorsqu'il déboucha cent mètres plus bas, il aperçut une imposante grille noire avec une sentinelle dans une guérite. Lorsqu'il passa devant, ses phares éclairèrent une plaque de cuivre avec des caractères japonais.

Il avait enfin trouvé !

Dès qu'il eut arrêté son moteur, il entendit la musique. Un mélange de musique tsigane et de rock. Guidé par le son, il trouva une petite porte donnant sur une incroyable guinguette jouxtant un court de tennis. Des tables en plein air, une petite piste de danse et un orchestre. Une chanteuse aux courts cheveux blonds et au visage chevalin rythmait une chanson tsigane

endiablée en frappant en mesure un tambourin contre sa cuisse. C'était la chanteuse du *Reka*. Des femmes dansaient seules entre les tables et le brouhaha des conversations couvrait presque l'orchestre. Il hésitait à l'entrée lorsqu'il aperçut les cheveux blonds d'Ivana qui déboulait à sa rencontre, avec un sourire éblouissant.

— Nous sommes là, annonça-t-elle, profitant de la foule pour se presser furtivement contre Malko qui ne s'attendait pas à la voir.

Il la suivit jusqu'à une table, non loin de l'orchestre. «Nous» englobait Dusan Velac, portant un de ses horribles T-shirts rayés, et une créature brune au regard sombre et au maintien hautain, dont on ne voyait que l'importante poitrine moulée de dentelle noire. Dusan Velac fit les présentations.

— Mila, Malko. Mila est chanteuse.

La sculpturale brune jeta un regard hautain à Malko, esquissant un vague sourire. Tous semblaient déjà bien allumés. En plus des sodas, il y avait sur la table une bouteille de Defender qui n'en avait plus pour longtemps à vivre et une de cognac Otard XO bien entamée. Les Serbes raffolaient du cognac haut de gamme. Le vacarme était assourdissant, à côté des gigantesques haut-parleurs qui les inondaient de décibels. Dusan Velac avait une main sur la cuisse de Mila, l'autre sur celle d'Ivana, à qui on aurait donné le Bon Dieu sans confession. Les gens s'interpellaient d'une table à l'autre, semblant tous se connaître. La chanteuse enchaînait chansons israéliennes, tsiganes, russes et même françaises ! Malko réprima un sursaut en sentant quelque chose frôler sa jambe. Puis, il croisa le regard d'Ivana, un peu fixe, et réalisa qu'il s'agissait d'un de ses pieds qui remontait sournoisement le long de sa jambe. Il atteignit son entrejambe et commença un massage très particulier. On disait de feu le Comte de Paris, prétendant au trône de France, qu'il était capable d'allumer une cigarette et de fumer avec son pied gauche... Ivana, elle, semblait parfaitement capable d'amener un homme au plaisir avec un pied beaucoup plus petit...

Très vite, entre le Defender, le cognac et le raki, versés à profusion, et le massage de la jeune femme, Malko oublia provisoirement ses soucis. D'ailleurs, en raison du vacarme, la conversation était réduite à sa plus simple expression. Dusan Velac, les mains occupées et le regard dans le vague, semblait perdu dans une méditation profonde. Il faudrait attendre un break pour le «confesser»...

Soudain, la chanteuse chevaline se rapprocha de son micro et commença à susurrer une chanson sirupeuse et sentimentale, sous les exclamations des femmes. Tout le monde se mit à danser. Dusan se réveilla d'un coup et tira Mila sur la piste minuscule. Malko découvrit alors le bas de son corps : éblouissant. Une croupe ferme et haute tendait le tissu noir de la jupe ultra-courte, découvrant de longues jambes gainées de noir. Perchée sur ses escarpins, elle dépassait son cavalier de dix bons centimètres. Sans doute pour éviter qu'on ne la lui vole, Dusan Velac plaqua ses larges mains sur sa croupe, ce dont elle ne parut pas s'offusquer.

— On danse ? demanda Ivana.

Dès que Malko fut sur la piste, elle vint se couler contre lui comme une ventouse, continuant ce qu'elle avait commencé avec son pied... Très vite, son regard se brouilla et elle se serra encore plus fort.

— Je vais jouir ! murmura-t-elle à l'oreille de Malko, les ongles enfoncés dans sa nuque.

Heureusement que le vacarme ambiant était suffisant pour couvrir sa petite sirène personnelle...

Les slows s'enchaînèrent pendant presque une demi-heure, des slows tsiganes. Dusan et Mila étaient retournés s'asseoir, mais Ivana, accrochée à Malko comme un bernard-l'ermite à son rocher, ne faisait plus qu'un avec lui. Il ne dut qu'à un extraordinaire effort de volonté de ne pas exploser, alors qu'Ivana l'y poussait surnoisement, gluée à lui. Si Dusan Velac ne devinait pas la nature de leurs rapports, il était aveugle. Dieu merci, il semblait se concentrer sur Mila la chanteuse, un bras disparaissant complètement sous la table.

Il y eut enfin une pause. Malko crut qu'Ivana n'arriverait pas à se décoller de lui, l'air toujours aussi innocent.

Lorsqu'ils revinrent à la table, un homme au visage brutal barré d'une fine moustache et à la carrure athlétique bavardait avec Mila, avec de grands éclats de rire, debout à côté de la table. Quand Malko s'assit, il lui lança un regard intrigué. Comme s'il le connaissait, mais il ne lui adressa pas la parole. Il bavarda quelques instants avec Mila et Dusan, jeta encore un coup d'œil insistant à Malko puis disparut dans la foule. Dusan Velac se pencha vers Malko.

— C'est un bon copain qui revient du Kosovo, expliqua-t-il.

— Il est militaire ?

L'architecte secoua la tête, avec un sourire entendu.

— Non, il est allé faire son shopping...

Devant l'incompréhension manifeste de Malko, il ajouta avec un gros rire :

— «*Ship-shopping*»^[31]. Il conseille aux *shiptari* de quitter le pays et confisque quelques trucs. Ils en ont ramené trois camions. Mais c'est moins beau que ce que je lui procure. L'année dernière, il m'a acheté pour la maison de Dragan un salon Art Déco que j'avais fait venir de chez Claude Dalle à Paris. Cinquante mille deutschemarks...

Malko regarda dans la direction où avait disparu l'homme et l'aperçut à une table. Il comprit tout à coup pourquoi l'homme l'avait regardé avec insistance. C'était le tenancier du café *Trobozak*, tout près de Terazije, le QG de la bande du criminel de guerre Zlatko Sombor, dit «Dragan», qui avait sévi en Croatie, en Bosnie, et désormais au Kosovo. Zika Razvogor, patron du *Trobozak*, était le seul survivant de la bande qui avait enlevé la fille d'un milliardaire serbe, Nada Badanpork. Pour se venger, ce dernier avait fait écrabouiller ses trois complices sous une presse hydraulique. Evidemment, Malko était un petit peu mêlé à cette affaire^[32]. Il se demanda si Razvogor l'avait vraiment reconnu.

Zika Razvogor était encadré de deux monstres : à sa gauche, un géant qui devait peser dans les deux cents kilos, boudiné dans un T-shirt noir et un short, avec une grande barbe et une moustache. Son voisin ne pesait pas plus de cent cinquante kilos, avec une barbe taillée en pointe et des yeux globuleux.

Soudain, Malko réalisa que *les trois* occupants de la table le regardaient et il sentit un frémissement désagréable le long de sa colonne vertébrale.

*

* *

— Mais c'est cet enculé d'agent de la CIA, lança d'un ton incrédule Zika Razvogor. Ce n'est pas possible...

Son copain, Thomis, secoua sa crinière.

— Pas possible ! Il n'aurait pas osé revenir à Belgrade. Pas après ce qu'il a fait.

— Je te dis que c'est lui, insista Zika Razvogor. Je vais appeler Dragan. Lui le connaît.

Il sortit un portable de son gilet et composa le numéro de son chef. Brève conversation. Lorsque Dragan comprit de quoi il s'agissait, il sauta au plafond.

— Je viens. Si c'est lui, faites gaffe qu'il ne se tire pas. Avec qui il est?

— Cette salope de Mila et Dusan Velac.

— C'est pas lui, alors. Dusan ne fréquenterait pas une ordure pareille. Vous allez me payer une bouteille de raki. J'arrive.

*

* *

La soirée s'éternisait. De plus en plus énamourée, Ivana ne quittait plus Malko des yeux, bien décidée à finir la nuit avec lui. Celui-ci était désormais certain d'avoir été reconnu. Les trois hommes ne cessaient de le dévisager.

— Si on bougeait ? proposa-t-il.

Dusan Velac posa sur lui son regard de reptile.

— On va encore attendre un peu. Ensuite, on ira chez les Tsiganes. Vous voulez danser avec Mila ? Elle danse aussi bien qu'elle chante.

Mila, obéissante, était déjà debout. Sans même s'éloigner de la table, elle se colla ostensiblement à Malko, le fixant de ses yeux noyés d'alcool, sous le regard plein de reproches d'Ivana. Elle murmura à son oreille en se frottant contre lui :

— Est-ce que je danse aussi bien qu'Ivana ?

«Mieux» faillit dire Malko. Encore une éblouissante salope. Il se contenta de demander, d'un ton détaché :

— Qui est le type qui est venu vous parler tout à l'heure ?

— Il fait partie de la bande de Dragan. Ils pillent le Kosovo et ils importent de l'essence de Roumanie. Il me racontait sa dernière expédition à Mitrovica.

Ils dansèrent encore un peu. Malko se demandait comment fausser compagnie aux trois affreux lorsque Mila dit soudain :

— Tiens, voilà Dragan en personne. C'est bizarre, il ne vient jamais ici.

Malko sentit son estomac se rétracter. Il pivota tout en dansant et aperçut les cheveux rejetés en arrière de Dragan, assassin, criminel de guerre recherché par le Tribunal pénal international, collaborateur de la RDB et trafiquant en tout genre... La chemise ouverte sur un torse puissant, le nouveau venu, planté en bordure de la piste, le fixait avec insistance.

— Vous le connaissez ? demanda Mila.

— De nom, fit Malko.

Pas vraiment rassuré : les quatre hommes de l'autre côté de la guinguette étaient des tueurs et lui n'avait même pas une arme.

*

* *

— Tu vas égorger ce salaud, ordonna Dragan d'une voix douce. Avec ton couteau. Tu vas lui scier la carotide, pour qu'il se sente bien crever.

— Ici ? demanda Thomis tout excité, sentant déjà le goût du sang.

Ils avaient tous participé au nettoyage ethnique de la Slavonie orientale, avec son cortège de viols, de meurtres et de tortures. Dragan leur avait donné le goût du sang. Lui-même tuait comme il respirait. Il avait monté son nouveau trafic d'essence avec la Roumanie d'une façon très efficace. Aux douaniers qui renâclaient, il avait fait une proposition très simple : leur collaboration avec une participation aux bénéfices ou le fond du Danube. Pour donner l'exemple, il en avait étranglé quelques-uns devant leurs collègues. Ensuite, tout s'était bien passé.

— Non, recommanda-t-il, pas la peine de faire du scandale. Attendez qu'il sorte. Ici, le coin est tranquille. Emmenez-le à l'entrepôt et égorgez-le là-bas. Ensuite, vous jetterez le cadavre dans la Sava. Je vais vous envoyer des hommes.

— Pas la peine, protesta Thomis, à nous trois, on suffit largement. Moi, je vais lui faire sauter les yeux avec mon couteau.

— Amusez-vous bien, conclut Dragan. Vous me raconterez.

Il repartit rapidement. Lui dépendait trop de la mansuétude du gouvernement pour tous ses trafics pour se mouiller officiellement dans un meurtre. Le seul fait qu'on l'ait vu au *Sanjak Club* suffisait à sa réputation. Comme il rendait de

grands services au gouvernement Milosevic en important des centaines de tonnes de carburant de Roumanie, il était de nouveau tout-puissant à Belgrade.

*

* *

Malko ne quittait pas des yeux les trois sbires de Dragan, de l'autre côté de la piste. Ignorant leurs intentions réelles. Ils continuaient à boire et à discuter depuis le départ de leur chef. Malko pesait le pour et le contre. Sans arme, il était hors de question de résister à ces brutes qu'il savait capables de tout. Sa meilleure protection demeurait Dusan Velac.

Des gens commençaient à s'en aller. Il examina les lieux : il n'y avait qu'une sortie.

— On s'en va ? suggéra Ivana.

Dusan Velac, en train de fourrager entre les cuisses de Mila, lui jeta un regard torve.

— Va-t'en si tu veux. Moi, je reste.

Ivana, vexée, se leva et lança à Malko :

— Vous venez avec moi ?

Il était coincé, dans l'impossibilité d'expliquer à Dusan Velac pourquoi les trois hommes lui en voulaient sans se griller complètement. Résigné, il se leva, remercia l'architecte pour son invitation et fendit la foule. Il était encore devant l'orchestre lorsqu'il fut fixé : les trois hommes qui le surveillaient venaient de se lever et de sortir. Cependant, lorsqu'il atteignit la petite rue plongée dans une obscurité totale, ils avaient disparu. Ivana lui prit la main.

— On va au *Hyatt* ?

Au moins, elle avait de la suite dans les idées.

— Si tu veux, dit Malko. Il faut déjà que je retrouve ma voiture.

Dans ce noir d'encre, ce n'était pas évident. Il alluma sa torche, en profitant pour balayer les alentours. Personne en vue. Les trois tueurs semblaient s'être volatilisés ! Il se dit qu'il devenait parano, en pensant avoir été reconnu.

Il retrouva enfin l'Astra et ouvrit la portière. À peine Ivana s'était-elle glissée à l'intérieur qu'elle se coula contre lui, lui glissant sa langue dans l'oreille.

— On y va vite ! réclama-t-elle.

Malko démarra, soulagé que la soirée se soit bien terminée. Au bout de la rue, il fallait tourner à gauche pour rattraper le boulevard Vojvode Misica par une rue en pente raide. Il n'eut que le temps de freiner: un fourgon mal garé bloquait la rue, tous feux éteints. Il donna un coup de phares.

À cet instant, les deux portières de l'Astra s'ouvrirent en même temps, littéralement arrachées de l'extérieur !

Malko sentit une main énorme le saisir par sa chemise et l'arracher de son

siège. Il tomba à terre, reçut un coup de pied dans le ventre puis une masse énorme s'écrasa sur lui. Il sentit une odeur fétide de transpiration et de crasse, puis des doigts se refermèrent autour de sa gorge, l'étranglant aux trois quarts. En se débattant, il toucha un énorme mollet poilu, identifiant immédiatement le monstre barbu en short, copain de Zika Razvogor. Celui-ci le souleva, le serra contre lui, à la façon d'un ours ! Il le traîna jusqu'au fourgon dont les portes arrière venaient de s'ouvrir. Arrachée elle aussi du véhicule, Ivana poussait des cris déchirants. Ils cessèrent net avec le bruit mat d'un coup et le silence retomba. Juste au moment où les sirènes annonçant une nouvelle alerte se mettaient à hurler.

Il y eut un bref échange à voix basse entre les deux hommes, puis Malko vit, à la lueur de ses phares, le second agresseur ramasser Ivana et la jeter dans le fourgon. Lui-même y atterrit sans douceur, jeté comme un paquet. Aussitôt, un poids énorme pesa sur son estomac. Une ampoule jaune s'alluma et il aperçut le monstre de deux cents kilos assis sur son ventre. Il faisait miroiter devant Malko la lame d'un couteau de chasse, dont un des tranchants était crénelé comme une scie.

En mauvais anglais, il lança à Malko :

— On va te crever ! Tu as bien fait de revenir à Belgrade.

CHAPITRE XII

Joignant le geste à la parole, l'énorme barbu posa la pointe de son poignard sur la glotte de Malko et appuya un peu. Le fourgon qui descendait les rues tortueuses menant au boulevard Vojvode Misica aborda un virage brutal et la lame s'enfonça inopinément. Malko, instinctivement, poussa un cri, mais déjà la brute retirait le poignard, se penchant sur lui, ses petits yeux plissés de méchanceté. Il lança à Malko dans une haleine de raki:

— On n'est pas pressés ! Dragan nous a dit de bien nous amuser avec toi. Il ne va pas être déçu ! Tu te souviens de ce qui est arrivé à nos copains, à cause de toi ? On les a transformés en bouillie ! Toi, on va te découper, comme on a fait à ces salauds de *shiptari* à Mitrovica.

Malko ne répondit pas, essayant de ne pas paniquer. À quoi bon discuter, avec des brutes pareilles, le seul dialogue, c'était le lance-flammes. Désespérément, il cherchait dans sa tête un moyen de s'en sortir. Sans en trouver. Dusan Velac le croyait en train de sauter Ivana, personne n'avait assisté à leur enlèvement dans cette rue plongée dans l'obscurité. Le fourgon ralentit, s'arrêta et tourna. Ils avaient atteint le boulevard Vojvode Misica. Soudain, il ne put réprimer un cri de douleur. Une main énorme avait empoigné ses parties sexuelles et serrait. La voix avinée de l'homme assis sur lui annonça, vibrant de méchanceté:

— On va te couper les couilles et te les faire bouffer...

Heureusement, il relâcha sa prise, déséquilibré par une accélération brutale du fourgon. Celui-ci prit de la vitesse, puis ralentit à nouveau, effectuant un demi-tour. Malko comprit : ils redescendaient le boulevard, longeant la Sava vers le sud.

Pour aller où ?

Il avait du mal à respirer, écrasé par la masse de son adversaire assis sur son ventre, le poignard menaçant sa gorge. Inutile de se débattre: au premier geste, le barbu l'égorgeait... Celui-ci le fouilla rapidement, empochant son argent et son Zippo armorié en argent massif. Il entendit soudain un gémissement et en tournant la tête, vit Ivana, le visage en sang, se relever sur un coude, sous le regard rigolard de celui qui l'avait frappée. Il était assis sur le plancher du fourgon, le dos à la paroi. Elle l'apostropha d'une voix furieuse, en serbe.

— Ta copine n'est pas contente ! ricana le barbu assis sur Malko. Et encore, elle ne sait pas qu'on va lui couper les seins. C'est une salope de *shiptar*, elle aussi ?

Il avait parlé anglais. Ivana se leva et, comme une furie, se rua sur lui et l'empoigna par les cheveux, essayant de le déséquilibrer en le couvrant d'imprécations. Malko ne comprit pas ce qu'elle disait, mais saisit le mot «*shiptar*». Visiblement, elle n'aimait pas être prise pour une Albanaise.

— Aleks! D  barasse-moi de cette salope, hurla le barbu.

En même temps, il envoya à Ivana un violent coup de coude qui la projeta sur le plancher du fourgon. Sa robe remonta, découvrant une culotte de dentelle blanche. Aleks, le second barbu aux yeux exorbités et à la barbe taillée en pointe, réagit avec la rapidité d'un crotale. Envoyant le bras en avant, il saisit l'entrejambe de la culotte et tira avec un gros rire, l'arrachant d'un seul coup.

Ivana poussa un hurlement de fureur et se retourna contre ce nouvel adversaire. Aleks l'attendait. Il prit sa robe à deux mains, en arracha d'abord le haut, puis s'attaqua au soutien-gorge. En quelques instants, Ivana, en dépit de ses efforts, fut entièrement nue, à part ses escarpins ! Le barbu assis sur Malko en tressautait de joie. Il lança quelques mots à son copain qui attrapa Ivana par ses longs cheveux blonds, les tordit brutalement et coin  a la tête blonde entre ses cuisses énormes. Ivana se débattit de plus belle, tandis que les deux hommes riaient aux éclats. Et soudain, Aleks poussa un hurlement de douleur, repoussant violemment Ivana.

— Cette pouffiasse m'a mordu ! hurla-t-il. Donne-moi ton couteau !

Tressautant de rire, Thomis, toujours installé sur Malko, s'exécuta, le saisissant aussitôt à la gorge, enfonçant ses gros doigts autour de ses carotides.

— Regarde bien, connard ! lança-t-il.

Ivana poussa un nouveau hurlement. Aleks la saisit à nouveau par les cheveux, tirant de la main gauche, appuyant la lame dentelée du poignard sur sa gorge, de la droite.

Malko se dit qu'il allait l'égorger. En quelques minutes, ils avaient basculé dans un cauchemar absolu.

*

* *

— *Pusi me kurvice* !^[33]

Jugeant Ivana mat  e, Aleks venait de planter le poignard dans le plancher. Il défit son pantalon, révélant un caleçon grisâtre, d'où il sortit un paquet marron assez répugnant qu'il poussa contre la bouche de la jeune femme.

— Vas-y, dit-il, si tu me mords, je t'  gorge.

Folle de terreur, Ivana d  g  agea un gros sexe à la couleur peu rago  tante et l'enfonça dans sa bouche. Ravi, Aleks s'appuya à la paroi du fourgon qui roulait maintenant à toute vitesse. Ivana, allongée sur ses grosses cuisses, s'exécutait consciencieusement, y mettant toute sa technique. Aleks

l'encourageait de brèves obscénités, la tenant toujours pas ses cheveux noués.

Ce fut bref. Aleksi explosa avec un rugissement de joie qui fit trembler les tôles du fourgon. Ils en avaient presque oublié Malko, à demi étouffé. Le gros barbu assis sur lui tendit le bras vers Ivana.

— Donne-le-moi, ce petit bijou ! Je veux y goûter.

Repu, Aleksi poussa Ivana vers lui. La jeune femme, terrifiée, se mit à défaire les boutons de son short. Mais Thomis était gêné par Malko.

— Aleksi, lança-t-il, viens surveiller l'enfant de salaud. Aleksi se rajusta et, le poignard au poing, vint prendre la place de Thomis. Ce dernier s'assit confortablement par terre, le dos à la paroi de tôle. Matée, Ivana se trouva en face d'un membre encore plus monstrueux que celui d'Aleksi. Courageusement, elle entreprit de le réveiller tandis que le fourgon filait. Malko, la pointe du poignard sur la gorge, continuait à chercher désespérément une solution.

Il était tombé sur des animaux sauvages. La suite allait être dure à vivre... Aplatie sur le plancher, Ivana s'escrimait sans résultat apparent. Furieux et vexé, Thomis récupéra son poignard et commença à piquer Ivana un peu partout, avec un rire méchant. Comme une cuisinière pique un rôti. Bientôt, les fesses, les flancs et les seins de la jeune femme furent semés de petits points rouges, comme si elle avait la rougeole.

— Si tu ne me fais pas bander, je te coupe la langue, éructa le gros barbu.

Ivana, pleurant de douleur et d'humiliation, faisait pourtant tout ce qu'elle pouvait. Enfin, le membre de Thomis se redressa et il arbora un sourire béat. Bien calé le dos à la paroi, il regardait la tête blonde monter et descendre le long de sa hampe épaisse et noirâtre.

À chaque mouvement, les cheveux blonds se perdaient dans les innombrables replis graisseux de son ventre. Le conducteur se retourna avec un sourire gourmand.

— Faudra penser à moi.

— Je te l'envoie dès qu'elle a terminé, promit Thomis.

Pour en finir plus vite, il appuya sur la nuque de sa victime et lui maintint la tête tandis qu'il se vidait dans sa bouche.

Ivana n'eut pas le temps de souffler. Ilia tira par les cheveux pour lui donner une violente claque sur les fesses, la propulsant vers l'avant.

— Va t'occuper de mon copain, *Zika* !

Ivana regimba, essayant de revenir vers l'arrière. Thomis n'hésita pas. Envoyant le bras en avant, il enfonça son pouce dans l'anus de la jeune femme et il la propulsa ainsi vers la cabine avant. Il se retourna ensuite vers Malko, toujours écrasé par les cent cinquante kilos d'Aleksy.

— On est bientôt arrivés, lança-t-il, tu ne perds rien pour attendre. Cette petite traînée nous a juste mis en goût. On va s'occuper *vraiment* de toi. Dragan a demandé qu'on lui rapporte ta tête. Je me demande ce qu'il va en faire. Peut-être nourrir les cochons...

Le fourgon ralentit. Ivana se défendait comme une diablesse contre le

chauffeur qui exigeait le même traitement que ses deux camarades. Une main sur le volant, une autre sur la nuque de la jeune femme, il essayait en vain d'arriver à ses fins.

Le fourgon ralentit encore, cahotant quelques instants sur un sol défoncé, puis stoppa. Ils étaient arrivés. Les phares éclairèrent un grand hangar. C'était une friche industrielle au bord de la Sava, que Dragan et son groupe utilisaient comme dépôt pour les marchandises pillées au Kosovo et l'essence importée de Roumanie.

Deux membres de la bande veillaient dessus vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le chemin ne conduisait que là et la première habitation se trouvait à un bon kilomètre. C'était aussi un lieu de torture et d'exécution de ceux qui s'opposaient à Dragan. Le fleuve était bien pratique pour se débarrasser des cadavres...

Les deux mains enfin libres, Zika Razvogor serra le cou d'Ivana jusqu'à ce qu'elle consente à ouvrir son pantalon.

Aleksi, toujours assis sur Malko, ne bougea pas. Prudent, il lança à Thomis :
— Va chercher de quoi l'attacher.

Ivana semblait matée, ses cheveux blonds plongés entre les cuisses de Zika Razvogor, qui l'encourageait du geste et de la voix.

Soudain, ce dernier poussa un hurlement sauvage, se dressant sur son siège. Malko vit Ivana traverser la cabine comme un dard, se jeter sur la portière de droite, l'ouvrir et disparaître dans l'obscurité.

— Elle m'a mordu, cette salope ! hurla l'homme.

Il ouvrit sa portière d'un coup d'épaule et sauta à terre. Pour s'étaler aussitôt, les jambes prises dans son jean baissé jusqu'aux chevilles. Thomis en hennit de joie.

— T'en fais pas. Elle n'ira pas loin. On va la rattraper. Vas-y, remonte.

Furieux, Zika Razvogor se tortillait pour remettre son jean en place. Il y parvint enfin et sauta à son volant. Malko avait perdu tout espoir. Aleksi pencha vers lui sa barbe taillée en pointe et lui dit d'une voix douce :

— Petit problème ! Tu n'es pas pressé, n'est-ce pas ?

Zika Razvogor démarra comme au Vingt-Quatre Heures du Mans, vira sur place et se lança à la poursuite d'Ivana. Il la prit dans le faisceau de ses phares cent mètres plus loin, courant de toutes ses forces au milieu de la route. Il se retourna, rigolard.

— Je l'écrase ?

— Ne ! hurla Aleksi. On va encore s'amuser avec elle. Je veux lui exploser le cul !

Ivana n'était plus qu'à une dizaine de mètres. À droite, c'était la Sava, à gauche des taillis épais. Elle n'avait aucune chance de leur échapper.

*

* *

Swetozar Plasnic jura entre ses dents en voyant surgir la fille éclairée par les phares du fourgon qui la poursuivait. Depuis l'enlèvement, il suivait le fourgon des ravisseurs de Malko. Il était en train de démarrer pour filer l'Astra lorsque le kidnapping s'était produit. Il avait presque embouti l'Astra, immobilisée au milieu du chemin, portières ouvertes, et avait juste eu le temps de voir le fourgon disparaître et de relever son numéro.

Affolé.

Rade Markovic lui avait enjoint de ne pas lâcher l'agent américain d'une semelle. Or, ce dernier venait de se faire kidnapper sous ses yeux, sans même qu'il sache par qui... Fébrilement, il avait alerté par radio toutes les voitures de la Milicija et, dix minutes plus tard, le fourgon était repéré sur le boulevard Vojvode Misica. Swetozar Plasnic n'avait pas eu trop de mal à le rattraper. Ce qui ne résolvait pas tous les problèmes. Qui avait enlevé cet agent de la CIA ? Et pourquoi ? Tout en roulant, il avait pris sur lui de contacter Rade Markovic au *Metropole*. Ce dernier n'avait pas caché sa stupéfaction devant ce développement imprévu.

— Ne les lâchez pas, avait-il recommandé. Et surtout, qu'il ne lui arrive rien. Vous êtes responsable de lui. Tenez-moi au courant.

Le policier avait continué sa filature, de plus en plus délicate, le fourgon étant sorti de la ville pour suivre vers le sud la rive de la Sava, dans une zone peu habitée. À tout hasard, il avait alerté une unité de la Milicija, lui ordonnant de se tenir prête à intervenir. Lui-même avait dû lever le pied pour ne pas se faire repérer sur cette route déserte. Ce n'est qu'au moment où le fourgon s'arrêtait en face du hangar qu'il avait reconnu les lieux : un entrepôt clandestin de la bande de Dragan.

De plus en plus bizarre, et inquiétant. Mis au courant, Rade Markovic avait ordonné aussitôt :

— Faites intervenir la Milicija. Ce sont des gens dangereux.

Effectivement, ces voyous n'avaient pas emmené l'agent de la CIA dans ce coin désert seulement pour un aimable bavardage... Swetozar Plasnic avait éteint ses lumières et s'était garé à deux cents mètres du hangar. Il attendait la Milicija quand Ivana avait surgi, courant nue au milieu de la route, hurlant au secours.

Lui et son adjoint, Branko Grubacic, sortirent en même temps de la voiture. Impossible d'attendre la Milicija. Ivana était tellement affolée qu'elle n'aperçut les deux hommes qu'à la dernière seconde, en se jetant littéralement dans les bras de Branko Grubacic.

Le fourgon qui suivait à quelques mètres pila aussitôt. Le chauffeur en jaillit, une barre de fer à la main, et marcha sur les deux hommes.

— Foutez le camp et rendez-nous cette salope, hurla-t-il.

Komissar de la RDB, Swetozar Plasnic ne se laissa pas intimider. Certes, les voyous avaient souvent fait la loi en Yougoslavie, mais lui appartenait à la

Section Spéciale de la RDB, il était donc intouchable. Paisiblement, il écarta un pan de sa veste et sortit un gros Tokarev dont il ramena la culasse en arrière avant de la braquer sur le nouveau venu.

— *Drzavne Bezdenosti !* (34)lança-t-il. Lâche ce truc tout de suite ou je te fais sauter la tête.

Interloqué, Zika Razvogor s'immobilisa. Ivana, qui avait repris son souffle, se mit à hurler comme une sirène, expliquant les avanies dont elle avait été victime, montrant les traces de coups, les blessures faites par le poignard. Oubliant qu'elle était complètement nue.

Muet de rage, cloué sur place, Zika Razvogor cherchait une explication.

— On a embarqué cette petite salope qui voulait nous faire payer ! lança-t-il.

— menteurs, assassins ! hurla Ivana, je travaille pour Dusan Velac, je ne suis pas une pute ! Arrêtez-le ! Il y en a encore deux à l'intérieur. Ils ont enlevé un étranger. Ce sont des criminels.

— Calmez-vous, dit Swetozar Plasnic. Il ne va rien vous arriver.

— Mon ami est à l'intérieur ! hurla de plus belle Ivana. Ils veulent le tuer !

Swetozar Plasnic blêmit. S'il arrivait quelque chose à l'agent des Américains, son avenir à lui était plutôt sombre.

— Ce qu'elle dit est vrai ? demanda-t-il à Zika Razvogor.

Celui-ci haussa les épaules.

— C'est une folle. Il y a juste deux copains avec moi.

— Va les chercher.

— Allez-y vous-même. Vous savez pour qui on travaille ?

Le policier n'eut pas le temps de répondre : les phares des voitures de la Milicija se rapprochaient à toute vitesse. Trois véhicules stoppèrent derrière eux et il en sortit une flopée d'hommes en uniforme bleu. Leur chef vint se mettre à la disposition du *komissar* de la RDB. Celui-ci lança un ordre bref.

— Embarquez tout le monde. Il y a un étranger à l'intérieur. Il ne doit pas savoir que nous sommes intervenus. Séparez-le des autres.

— Et la fille ?

Un milicien venait de tendre une bâche à Ivana qui s'était enroulée dedans. Tandis que les autres encadraient Zika Razvogor et se précipitaient vers le fourgon, Swetozar Plasnic replongea dans sa voiture et appela l'hôtel *Metropole* pour rendre compte...

— Il est vivant ? fut la première question de Rade Markovic.

— Oui, je crois...

— Assurez-vous-en ! Mais il ne faut absolument pas qu'il sache que nous le surveillons. Dès que vous vous serez assurés qu'il n'a rien, disparaissez. Je préviens le commandement de la Milicija.

— Et la fille ? Elle nous a vus.

— D'après ce que vous dites, elle est affolée. Vous pourrez prétendre que vous êtes des miliciens en civil.

Dès qu'il eut raccroché, Rade Markovic appela le général en charge de la Milicija de Belgrade. Il fallait éviter toute bavure. Si l'agent de la CIA se

doutait qu'il était sous la protection de la RDB, son opération tombait à l'eau.

*

* *

Du fourgon, on n'avait entendu que les éclats de voix d'Ivana. Prudent, Thomis risqua un œil à travers le pare-brise et lança à Aleksï :

— Il y a deux types. L'un a un flingue.

— Vas-y, suggéra Aleksï. Dis-leur qui on est.

Thomis n'eut pas le temps de descendre. Les voitures de la Milicija venaient d'arriver, et les uniformes bleus étaient partout.

— La Milicija, hurla-t-il. Il y en a partout.

— Putain ! fit Aleksï, ce salaud ne va pas s'en tirer comme ça !

Toujours assis sur Malko, il ramassa le poignard posé sur le plancher, se retourna et en posa la pointe sur la poitrine du prisonnier, à l'emplacement du cœur.

— Crève, salaud ! lança-t-il à voix basse.

Une main sur la bouche de Malko pour l'empêcher de crier, il prit son élan de l'autre pour lui transpercer le cœur.

CHAPITRE XIII

Plusieurs miliciens en uniforme avaient bloqué la route et cernaient le fourgon. Les gyrophares éclairaient la scène d'une lumière sinistre. Enroulée dans une bâche verte, Ivana grelottait encore de peur.

— Ouvrez l'arrière et faites sortir tous ceux qui sont à l'intérieur, cria le lieutenant commandant le détachement.

Les miliciens se précipitèrent. Au moment où ils allaient ouvrir les portes arrière, celles-ci furent repoussées par une masse indistincte qui tomba sur le sol. Un énorme barbu en short brandissait un impressionnant poignard qu'il cherchait à enfoncer dans la poitrine d'un homme blond de taille plus normale. D'un coup de crosse, un des miliciens le désarma, mais ils durent se mettre à plusieurs pour le maîtriser et lui passer enfin les menottes. Les yeux injectés de sang, le barbu leur cracha :

— Vous ne savez pas qui je suis. Je travaille pour le gouvernement. Je reviens du Kosovo.

— Nous aussi, on travaille pour le gouvernement, répliqua le lieutenant de la Milicija en lui décochant un coup de pied dans le ventre.

À son tour, Thomis sauta du fourgon, plus calme, et fut immédiatement menotté. Ivana surgit comme une furie et hurla :

— C'est lui, ce salaud, qui a commencé !

Elle commença à le frapper de ses pieds nus et à lui tirer la barbe, et les miliciens durent la calmer. Malko reprenait ses esprits, ne voyant qu'une chose : il était sauvé. Grâce à Ivana. Au moment où Aleksï allait lui plonger son poignard dans le cœur, il avait réussi, en lui prenant le poignard à deux mains, à détourner le coup. La lame s'était enfoncée dans le plancher du fourgon. Il essaya de parler anglais aux miliciens, mais personne ne comprenait. Appelant Ivana à la rescousse, il réussit à engager le dialogue, mais l'officier fut inflexible. Tout le monde allait au poste de la Milicija d'Ostruznica. On s'expliquerait là-bas.

*

* *

Il était trois heures du matin et Malko n'arrivait plus à garder les yeux ouverts. Les locaux de la Milicija d'Ostruznica puaien l'urine, la crasse et la

Slibovicz, mais les miliciens étaient très aimables. Dès l'arrivée au poste, les choses avaient commencé à s'arranger. Un officier qui comprenait l'anglais avait écouté le récit de Malko. Ce dernier avait expliqué le kidnapping, précisant qu'il ne connaissait pas ses agresseurs et qu'il pensait qu'ils en voulaient à Ivana, qu'ils avaient repérée au *Sanjak Club*. Et qu'ils voulaient aussi le dévaliser.

Le fait de trouver sur Thomis une liasse de deutschemarks tenus par un clip à ses initiales et son Zippo en argent massif avait confirmé ses accusations.

Ensuite, Ivana avait été entendue. Sans Malko, qui attendait sur un banc de la salle d'attente. Ils s'étaient retrouvés ensuite, tandis que leurs agresseurs étaient auditionnés à leur tour.

Malko voulut en avoir le cœur net. Comment avait-il été sauvé ?

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il à Ivana.

— Quand j'ai sauté du fourgon, je me suis enfuie au hasard. Ce salaud allait me rattraper quand j'ai vu des gens au milieu de la route.

— Des policiers.

— Oui.

— Que faisaient-ils là ?

— Quand ces salauds nous ont enlevés, quelqu'un les a vus ! La sentinelle en faction devant la résidence de l'ambassadeur du Japon. Il a donné l'alerte par radio à la Milicija. La police a localisé le fourgon et l'a suivi jusqu'ici. Ils allaient intervenir quand je me suis sauvée. Mais, dis-moi, pourquoi ces hommes voulaient-ils te tuer ?

Difficile question qui le forçait à la mettre dans la confidence... Malko inventa rapidement une histoire.

— J'étais déjà venu à Belgrade comme journaliste, expliqua-t-il. Pour une enquête sur les criminels de guerre en Bosnie. Je suis tombé sur les amis de ces hommes, qui ont été arrêtés à la suite de cette enquête. Aussi m'en veulent-ils.

— Qu'est-ce qu'ils avaient fait ?

— Massacré des musulmans.

Ivana n'eut pas l'air outrageusement choquée.

— Des hommes ?

— Des femmes et des enfants aussi.

— Ce n'est pas bien. Mêmes les petits *shiptari*, il ne faut pas les tuer. Juste les chasser.

Elle frissonna, tâta délicatement sa lèvre éclatée puis eut une moue dégoûtée en observant la bâche dans laquelle elle s'était enroulée.

— Qu'est-ce que je vais faire ? Je ne peux pas rentrer chez moi comme ça ! Mon père va être fou.

À cette heure-là, tous les magasins étaient fermés.

— Viens au *Hyatt*, suggéra Malko. Demain matin, je descendrai à la galerie commerciale t'acheter une robe.

— Oh non ! J'ai trop honte de passer devant la réception dans cette tenue.

— Il n'y a pas d'autre chemin.

Elle allait dire non quand son visage s'éclaira.

— Si ! En passant par le parking du building voisin. Il communique avec le parking longue durée du *Hyatt*. Comme ça, on ne verra personne. J'espère qu'ils ne vont pas nous garder trop longtemps. Demain matin, je travaille. Dusan n'aime pas que je sois en retard.

Elle se leva et alla parlementer avec le lieutenant de la Milicija. Elle revint, rayonnante, accompagnée d'un milicien en tenue.

— Tu signes ta déposition et ils nous emmènent à ta voiture ! Tu peux conduire ?

— Bien sûr, dit Malko.

Il apposa son paraphe au bas du texte et ils quittèrent enfin les lieux. Un silence irréel régnait sur Belgrade. Une demi-heure plus tard, la voiture bleu et blanc les déposait en face de l'ambassade japonaise. Le soldat était toujours en faction dans sa guérite. Celui qui lui avait sauvé la vie. Malko prit cinq billets de cent dinars et alla les lui remettre avec un sourire. La sentinelle parut tomber des nues, mais prit l'argent. Un mois de solde.

Ivana attendait dans la voiture, grelottante.

— Je n'en peux plus ! soupira-t-elle.

Dans la voiture, elle s'endormit sur son épaule.

*

* *

Zika Razvogor, Thomis et Aleks, un peu tuméfiés, étaient alignés en rang d'oignons, debout face au bureau du lieutenant de la Milicija. Le *Komissar* Swetozar Plasnic, debout derrière lui, les observait, le visage sévère.

— Vous vous êtes rendus coupables de plusieurs délits, annonça le lieutenant. Enlèvement, violences, menaces de mort, viols répétés, vol.

— Elle était consentante ! cracha Aleks, la barbe en avant.

— On n'a rien fait de mal ! protesta Thomis. On voulait juste s'amuser. Au Kosovo, on fait ça tout le temps.

— Ici, vous êtes en Serbie, coupa sèchement l'officier de la Milicija. Vous vous êtes attaqués à un journaliste étranger, accrédité auprès des autorités militaires. Qui n'est même pas membre d'un pays de l'OTAN. Vous déshonorez votre pays !

Ils accusèrent le coup, étonnés d'une telle sévérité. Puis Thomis, le premier, reprit du poil de la bête :

— *Dobro* ! On ne recommencera plus. On peut s'en aller ?

La réponse tomba comme un couperet :

— *Niet*. Vous allez être incarcérés et vous serez jugés.

— Prévenez notre patron, Dragan. Il va intervenir.

— *Personne* n'interviendra, coupa le lieutenant de la Milicija. À partir de maintenant, vous êtes au secret jusqu'à nouvel ordre.

D'un signe de tête, il indiqua à ses hommes de leur faire quitter la pièce. Menottés, la tête basse, les trois hommes prirent place dans un fourgon bleu qui démarra aussitôt. Destination, une caserne secrète de la Milicija où on gardait les prisonniers à problèmes. Ceux qui ne devaient pas communiquer avec l'extérieur. Dès qu'ils furent seuls, le lieutenant de la Milicija se retourna vers Swetozar Plasnic.

— Cela va comme cela ?

— Je pense, fit le *Komissar* de la RDB. Il ne faut surtout pas qu'ils puissent aller se répandre partout en ragots. On les relâchera plus tard.

— Quand ?

Plasnic lui adressa un regard glacé.

— C'est une question qu'il faudra poser à mon chef, Rade Markovic, et cela m'étonnerait qu'il réponde. Il s'agit d'une affaire qui touche à la sécurité de l'État.

— Et Dragan ?

— Nous nous en occupons.

Dragan n'avait rien à refuser à la RDB, son protecteur. Lui saurait se taire, pas ces tueurs mal dégrossis. Les deux hommes se quittèrent sur une poignée de main chaleureuse. Le lieutenant de la Milicija se demandait pourquoi la RDB protégeait avec une telle efficacité un journaliste étranger. Il y avait bien des mystères en Yougoslavie.

*

* *

Ivana émergea de la salle de bains, enroulée dans une serviette. Ses lèvres étaient encore tuméfiées, son arcade sourcilière gauche enflée et son corps était couvert d'hématomes et de «piqûres» dues au poignard de Thomis. Elle s'étira avec une grimace de douleur.

— J'ai mal partout !

Il était quatre heures et demie du matin. Guidé par elle, Malko était passé par l'autre parking, gagnant ensuite celui du *Hyatt*. Laissant tomber sa serviette, Ivana vint s'allonger près de Malko, qui la prit dans ses bras. Aussitôt, elle se coula contre lui, si souple qu'on aurait cru qu'elle n'avait pas d'os. Il s'attendait à ce qu'elle s'endorme, après leurs épreuves, mais il sentit soudain une houle douce animer son ventre... Devant la surprise muette de Malko, elle dit tout de suite :

— Tu te demandes comment j'ai encore envie de faire l'amour après ce qui s'est passé ce soir... Mais tout à l'heure, j'ai vraiment été violée. Je n'ai éprouvé aucun plaisir à sucer ces trois salauds. Je n'aime le faire qu'à un

homme dont je suis amoureuse. Toi, dès que tu me touches, j'ai la chair de poule...

— Mais tu n'as pas mal ?

— Non. Fais-moi l'amour. Je veux terminer cette nuit sur quelque chose d'agréable.

Elle glissa sous le drap et il sentit sa bouche s'emparer de lui avec une douceur incroyable. En très peu de temps, elle eut vaincu la fatigue de Malko et s'allongea sur le dos.

— Fais-moi l'amour très doucement, demanda-t-elle.

Elle sursauta à peine lorsqu'il la pénétra. Il la prit avec douceur, la sentant s'exciter peu à peu, jusqu'à ce que sa petite sirène personnelle se déclenche. Les bras en croix, elle enchaînait les orgasmes, scandés de «*dobro, dobro, dobro*». Presque sans bouger. Sa mécanique intérieure s'était bien remise à fonctionner. Les aiguilles lumineuses de son chronographe Breitling indiquaient cinq heures dix lorsqu'avec un spasme violent, Malko se vida en elle.

Deux minutes plus tard, ils dormaient tous les deux.

*

* *

Rade Markovic attendait depuis près d'une heure Goran Milinovic, le secrétaire général de la présidence, un des trois hommes qui avaient accès en permanence à Slobodan Milosevic. Celui par qui toutes les décisions importantes passaient. Les grandes pièces vides de la «Maison Blanche» étaient sinistres, poussiéreuses, évoquant une fin de règne. Abandonnées depuis des mois, elles ne servaient plus qu'épisodiquement, comme on utilise un décor de théâtre, lorsque Slobodan Milosevic voulait faire croire à des visiteurs du monde extérieur que la vie continuait normalement à Belgrade. Alors, les gardes revenaient, les secrétaires se remettaient à leurs ordinateurs, tout s'animait à nouveau, l'espace d'une matinée. Ce matin, Rade Markovic était simplement venu rencontrer Goran Milinovic pour lui transmettre une note secrète destinée au président. Celui-ci avait passé la nuit dans un ancien rendez-vous de chasse de Tito, à une vingtaine de kilomètres de Belgrade. Très peu de gens savaient qu'il était très touché moralement par les bombardements de l'OTAN. Le missile tombé sur sa maison de la rue Uzicka l'avait déstabilisé.

Goran Milinovic surgit d'un couloir, un gros porte-documents à la main, escorté à bonne distance par deux hommes du Service. Son visage sévère était encore plus fermé que d'habitude. Il serra presque distraitemment la main de Rade Markovic et l'entraîna dans un petit salon où on avait dressé de quoi servir un petit déjeuner. Le chef de la RDB se jeta sur le café : il avait à peine

dormi trois heures, après l'incident de la veille au soir, et passé le reste de la nuit à réfléchir. Ce qui l'avait amené à demander cette entrevue à Goran Milinovic. Celui-ci déclara tout de go :

— Les Russes sont des salauds. Ils nous trahissent sans arrêt.

— Que se passe-t-il ?

— Ils avaient promis d'intervenir en cas de bombardements. De nous envoyer des batteries de radars sophistiquées. Ils en ont envoyé deux dont une ne fonctionne pas. Ce gros porc de Boris Nicolaïevitch a peur des Américains. Nous sommes aussi pauvres que lui, mais nous ne tendons pas la main...

— La Russie, c'est l'Albanie en plus grand, remarqua le patron de la RDB...

— Avec des missiles, corrigea Goran Milinovic, lucide. À propos, que dit la population ?

— Ça va, fit Rade Markovic sans se compromettre, mais les gens en ont assez. Bien sûr, ils vomissent l'OTAN, mais ils ont peur de l'avenir. Il ne faudrait pas qu'il y ait trop de coupures de courant, de pénurie d'essence, d'usines détruites. Militairement, nous ne craignons pas grand-chose, les Américains n'oseront jamais entrer en Yougoslavie. Mais économiquement, c'est une autre affaire.

— Je sais, reconnut sombrement le secrétaire général. Les Russes nous ont prévenus que les bombardements allaient s'intensifier. Les Américains veulent détruire le pays, nous mettre à genoux. Ici, à Belgrade, si le pont sur le Danube est bombardé ou ceux sur la Sava, cela donnera un coup sérieux au moral de la population. Et désormais, nous ne pouvons plus compter sur personne... Même ces salauds de Roumains refusent aux Russes le survol de leur territoire. Les chiens !

— Il y a peut-être encore quelque chose à faire, avança Rade Markovic.

Goran Milinovic esquissa un sourire.

— Tu as trouvé un moyen d'arrêter les bombes ?

— Peut-être, fit mystérieusement le chef de la RDB.

Venant de n'importe qui, cette remarque aurait déclenché l'hilarité du secrétaire général. Mais d'habitude, Rade Markovic était aussi éloigné de la plaisanterie que la Terre du Soleil. D'ailleurs, il plongea la main dans sa serviette et tendit à Goran Milinovic une enveloppe fermée.

— Ceci est pour le président. Bien entendu, il t'en parlera. Peux-tu la lui remettre aujourd'hui ?

— Bien sûr, fit Goran Milinovic en prenant l'enveloppe. Ce n'est pas une mauvaise nouvelle ? Je n'ai pas envie qu'il soit de mauvaise humeur.

— Au contraire, affirma Rade Markovic, c'est plutôt une bonne nouvelle.

*

* *

Les sirènes avaient retenti à trois heures de l'après-midi et les rues de Belgrade s'étaient vidées d'un coup. Malko, en train de prendre un café à la terrasse de l'hôtel *Moskwa*, après avoir déjeuné avec Ivana, hésita sur la conduite à tenir. Retourner s'enfermer au *Hyatt*, havre de paix, ne lui chantait guère.

Or, à part attendre des nouvelles de Milan Simovic ou de Nedad Tubic, le photographe, il n'avait strictement rien à faire. Il repensait encore au cauchemar de la veille. Si la sentinelle en faction devant la résidence de l'ambassadeur du Japon n'avait pas donné l'alerte, la conduite courageuse d'Ivana n'aurait probablement pas servi à grand-chose. Il aurait subi une mort atroce.

Dès neuf heures, il avait dévalisé la boutique de prêt-à-porter de la galerie marchande pour qu'Ivana puisse aller à son travail dans une tenue décente. Pour expliquer ses ecchymoses, la jeune femme avait prétendu avoir été attaquée en rentrant chez elle par des voyous voulant lui voler son sac.

Chose courante à Belgrade.

Elle n'avait pas reparlé pendant le déjeuner du passé de Malko. Apparemment, elle s'en moquait. C'était un petit animal tout simple, gentil, occupé simplement à satisfaire des besoins élémentaires. Pour une raison mystérieuse, la peau de Malko lui plaisait bien... Ça n'allait pas plus loin. Desa avait débarqué au *Hyatt* à l'heure habituelle et attendait. Après avoir quitté Ivana, Malko retourna au *Hyatt*, décidé à renforcer la crédibilité de sa couverture de journaliste. Le centre de presse de l'armée yougoslave avait annoncé que la raffinerie de Pancevo avait été bombardée la nuit précédente, une nouvelle fois. C'était un prétexte parfait. À peine eut-il retrouvé Desa, en train de fumer une Gauloise blonde dans le *lobby* du *Hyatt*, qu'il lui exposa son idée.

— On va aller à Pancevo.

*

* *

D'énormes panaches de fumée noire filaient vers l'est, emportés par le vent, et l'air était empuanti par l'odeur écœurante du pétrole en train de brûler dans trois cuves incendiées par les bombes. Les pompiers n'avaient pu venir à bout de l'incendie. Desa s'approcha et demanda au poste de garde des informations. Malko regardait les affiches bordées de noir placardées sur un pilier. Cinq employés étaient morts sous les bombardements, deux femmes et trois hommes. Desa revint, déçue.

— Pour entrer, il faut une autorisation spéciale...

Retour vers Belgrade. C'était toujours la lourde administration communiste avec ses œillères et ses règlements ubuesques.

Tout autour de Pancevo, des paysans indifférents poussaient leurs tracteurs. En face de la raffinerie, la zone industrielle n'était plus qu'un amas de ferraille sur des kilomètres carrés. Plus une vie. Rien. Desa laissa tomber :

— Bientôt, nous reviendrons à l'âge de pierre... Le monde hait les Serbes.

Malko n'osa pas lui dire que leurs malheurs venaient de Milosevic, l'homme qu'il était chargé d'éliminer. Pancevo était une charmante bourgade campagnarde qui ne dormait plus. Mais le village n'avait jamais été touché. En repassant l'énorme pont sur le Danube, protégé par des batteries de DCA, il pensa soudain qu'il n'avait pas encore contacté le dernier *asset* de la CIA : le père Ratko Obradovic. Une corde de plus à son arc ne lui ferait pas de mal. Mais pour cela, il devait retourner au *Hyatt* et faire parler la feuille blanche qui lui servait de *vade mecum*.

*

* *

Ivana regardait dans la glace les dégâts consécutifs à son aventure de la veille lorsque Dusan Velac surgit dans le bureau, accompagné d'un ami. Ivana le connaissait de vue : c'était un des adjoints de Rade Markovic. Les deux hommes s'enfermèrent dans la pièce où elle avait fait l'amour avec le journaliste autrichien et y demeurèrent plus d'une demi-heure. Après avoir raccompagné son visiteur, Dusan Velac l'appela par l'interphone.

— Ivana, viens me voir.

Elle se leva, à la fois résignée et émoustillée. Ce genre d'appel correspondait d'habitude à une brève prestation sexuelle. Connaissant les goûts de son patron, elle ôta sa culotte et la coinça sous son ordinateur, entrant ensuite dans le bureau, les yeux baissés et l'air timide. Surprise: au lieu de se jeter sur elle comme d'habitude, Dusan Velac lui adressa un sourire distant et lui demanda :

— Tu m'as bien dit la vérité sur ce qui t'est arrivé hier soir ?

D'habitude, il ne s'intéressait à elle que pour la baiser. Là, il la fixait d'un regard froid, presque méchant. Elle bredouilla :

— Oui... Pourquoi ?... Qu'est-ce...

Calmement, il se leva, fit le tour de son bureau et, sans préavis, lui assena une formidable gifle qui la projeta contre le mur, rouvrant la blessure de sa lèvre. À moitié assourdie, Ivana entendit :

— Je n'aime pas que tu me mentes ! Mon ami Vlad a eu le rapport de la Milicija sur toi. Tu étais avec ce journaliste hier soir quand il a été attaqué. Dis-moi ce qui s'est passé *vraiment*. Sinon, je te vire et je le dis à ton père.

Ivana attrapa un Kleenex et tamponna sa lèvre éclatée, la joue en feu. Dusan Velac ne connaissait pas sa force.

— Je n'ai rien fait de mal ! protesta-t-elle.

Dusan Velac se radoucit.

— Je sais. Mais raconte.

Elle s'exécuta, n'oubliant rien. Dusan Velac l'écouta, le visage fermé. Ensuite il s'approcha et passa un bras autour de ses épaules.

— *Dobro*. Puisque tu aimes bien ce type, continue à le voir. Mais je veux que tu me dises *tout* ce qu'il te dit.

— *Dobro, dobro*, approuva la jeune femme, ne comprenant toujours pas, mais intriguée.

Elle se demandait pourquoi un simple journaliste pouvait autant intéresser son patron et surtout les amis de son patron. Elle regagna son ordinateur, remit sa culotte et alla se refaire une beauté.

*

* *

Le téléphone bleu qui servait aux liaisons protégées se mit à grelotter. Rade Markovic décrocha aussitôt.

— *Molim ?*

— C'est Goran, fit la voix du secrétaire général. J'ai transmis ton document au patron.

— Comment l'a-t-il trouvé ? demanda le patron de la RDB.

— *Très* intéressant.

Il avait appuyé sur le « très » et Rade Markovic en éprouva une intense satisfaction. Mais il fallait aller plus loin, décoder la véritable appréciation du vieil apparatchik devenu le maître de la Yougoslavie.

— Dois-je continuer mes recherches dans ce sens ?

Goran Milinovic se gratta la gorge et laissa tomber :

— Le patron désire que tu mettes ton plan en pratique. Le plus vite possible.

Le cœur de Rade Markovic battit plus vite. Cela risquait d'être le plus beau coup de sa carrière.

— C'est tout ? demanda-t-il, prudent.

— Tu veux des instructions écrites ? demanda sarcastiquement Goran Milinovic.

— Non, non. Je veux être *sûr*.

— Tu as ma parole. À une condition.

— Laquelle ?

— Qu'on ne puisse *jamais* savoir la vérité.

— Bien sûr, approuva le patron de la RDB.

Il n'était pas fou. Un échec aurait des conséquences incalculables. Et d'abord pour lui. Il n'aurait même pas le temps de s'échapper du pays et la seule solution serait de se tirer une balle dans la bouche, comme d'autres avant lui.

— On attend de tes nouvelles, conclut Goran Milinovic avant de raccrocher.

Rade Markovic en fit autant. Sonné. Son cerveau travaillait déjà. Il fallait

monter son affaire comme un mécanisme d'horlogerie absolument étanche. Penser à tout, même aux choses auxquelles on ne pense jamais. Avoir sans cesse présent à l'esprit qu'il avait en face de lui un agent retors avec beaucoup d'expérience, du sang-froid et du flair... Sinon, il ne serait plus là. Et que derrière ce dernier, il y avait une des plus puissantes organisations mondiales de renseignement, avec des possibilités infinies. Lui ne dirigeait qu'un tout petit Service, sans beaucoup de moyens, mais il était dans son pays et avait l'initiative.

C'était aussi délicat qu'une réparation de satellite dans l'espace. La moindre fuite signifiait un échec sanglant. Il jouait sa vie et sa carrière, mais s'il réussissait, ce serait son plus beau souvenir. Et il aurait réussi l'impossible : sauver Belgrade des bombes.

CHAPITRE XIV

Raspoutine !

Malko crut voir surgir devant lui le fantôme du célèbre pape de la cour de Russie, en partie responsable de la chute de la dynastie des Romanov. L'amant de l'impératrice Catherine II de Russie...

L'homme qui se tenait dans l'embrasure de la porte mesurait près de deux mètres, avec une carrure de lutteur et une bedaine importante, serrées dans une longue soutane, une immense barbe noire et des yeux pétillant d'intelligence. Des Dimitrievic, qui semblait encore plus étonnée que Malko, adressa au pape une longue phrase en serbe, à laquelle il répondit dans un anglais parfait, tendant à Malko une main large comme deux des siennes.

— Entrez ! dit-il.

Malko le suivit dans un petit appartement et découvrit qu'en plus de sa barbe, il portait une magnifique queue de cheval. La pièce semblait trop petite pour lui. L'immeuble se trouvait tout près d'une petite église à Zemun, au fond d'une rue pavée. Des Dimitrievic ne s'assit même pas. Malko avait dû lui révéler que le père Ratko Obradovic avait des liens avec la CIA, pour expliquer leur visite, ce qui l'avait visiblement effrayée.

— Puisque le père parle anglais, dit-elle, vous n'avez plus besoin de moi.

Elle s'esquiva comme si elle avait le diable à ses trousses, et le père Obradovic invita Malko à s'asseoir.

— «On» m'avait annoncé votre venue, dit-il. Je suis ici chez ma sœur. Normalement, je vis en Australie, mais je voyage beaucoup. C'est ainsi que j'ai connu certains de vos amis, ajouta-t-il avec un sourire. J'ai hâte de retourner en Australie retrouver ma paroisse et mon épouse.

C'est vrai que les prêtres orthodoxes avaient le droit, et même le devoir, de se marier.

— Qu'êtes-vous venu faire à Belgrade ? demanda Malko.

Le pape eut un sourire mystérieux.

— Prendre des contacts avec la hiérarchie religieuse. Peut-être que nous pourrons exercer bientôt une influence bénéfique sur ce malheureux pays.

Autrement dit, une mission d'évaluation. Le père Obradovic était sûrement lié aux services de renseignement de l'Église orthodoxe. Il adressa un sourire onctueux à Malko.

— Que puis-je pour vous ?

Avec lui, Malko pouvait se découvrir.

— Je cherche des informations sur la façon dont vit Slobodan Milosevic,

expliqua-t-il. Ses résidences, ses habitudes, son entourage.

Ratko Obradovic caressa pensivement sa superbe barbe noire.

— Je crains de ne pouvoir beaucoup vous aider, avoua-t-il. Ce régime n'a jamais aimé la religion. Il a tout fait pour en éloigner le peuple et nous avons été beaucoup plus persécutés qu'en Russie. Grâce à l'habileté de notre hiérarchie, nous avons pu conserver quelques positions, mais très précaires. Ces gens sont des communistes et ils nous haïssent. Bien sûr, officiellement, on nous respecte, mais ce n'est qu'une façade. Maintenant, nous avons un nouveau problème avec le Kosovo où, comme vous le savez, se trouvent un grand nombre de nos sanctuaires et de nos monastères orthodoxes. Les séparatistes de l'UCK cherchent à nous chasser du Kosovo par tous les moyens. Ils jettent des grenades dans les églises et s'attaquent même à nos monastères. Récemment, une bande armée de l'UCK a envahi un monastère de femmes. Ils y sont restés toute une nuit, ont tout volé, battu les nonnes et violé les deux plus jeunes. Dans un autre village, ils se sont emparés du pope et l'ont brûlé vif. Ensuite, cela fut plus horrible encore. Sa femme était enceinte et, ivres d'alcool de prune, les terroristes de l'UCK se disputaient sur le sexe de l'enfant à naître. Alors, ils ont fait une chose abominable : ils ont ouvert le ventre de cette malheureuse pour vérifier le sexe de l'enfant. C'était un garçon, dont ils ont brisé la tête contre un arbre. La mère est morte d'hémorragie. Que Dieu ait leurs âmes, ajouta-t-il.

Il débitait ces horreurs d'une voix paisible et soupira :

— Ne croyez pas que je sois partial... L'horreur est bien partagée dans notre malheureux pays. Des popes du Kosovo ont dû cacher des *shiptari* dont on avait brûlé les villages et assassiné les proches. Les paramilitaires du régime Milosevic. Et je suis au courant de bien d'autres actes abominables. Tout cela est arrivé à cause d'un homme qui a la folie du pouvoir, à n'importe quel prix : Slobodan Milosevic. Je souhaite sincèrement qu'il brûle en enfer. Mais je crains qu'avant, il n'ait le temps de faire encore beaucoup de mal à notre peuple.

Malko eut envie de dire «amen».

Malheureusement, en dépit de la sympathie qu'il inspirait, le père Ratko Obradovic ne lui semblait pas d'un grand secours. Ils bavardèrent encore quelques minutes puis le religieux lui donna le numéro de son portable, une bénédiction, et Malko prit congé. Il retrouva Desa en train de faire les cent pas dans la rue.

— Je n'aime pas les popes ! dit-elle. Quand j'avais quatorze ans, l'un d'eux a voulu me violer. J'étais monté en voiture avec lui et il a commencé à me tripoter. Nous traversons une région boisée et je mourais de peur qu'il ne m'entraîne dans la forêt.

— Ce devait être un pope possédé par le démon, tempéra Malko. Celui-là semble tout à fait normal.

— Vous n'avez pas vu la façon dont il me regardait ? protesta Desa. Que fait-on maintenant ?

Bonne question. Il n'osait pas lui avouer qu'il n'en savait rien. Toujours le principe de la chasse à l'affût. Il fallait s'armer de patience.

— Je vais écrire un article sur la religion orthodoxe en Serbie, annonça-t-il. Donc, cet après-midi, vous êtes libre.

Ils étaient presque arrivés au *Hyatt* quand son portable sonna. Il reconnut tout de suite la voix de velours de Dragoljub, l'homosexuel flamboyant.

— J'ai reçu de l'essence, annonça-t-il. Vous en avez besoin ?

— Bien sûr !

— Très bien, je vous retrouve dans le parking de l'hôtel à cinq heures.

Malko sentit son moral remonter. Si Dragoljub l'avait appelé, c'est que son ami Nedad, le photographe de Tanjug, avait une information sur Slobodan Milosevic.

*

* *

Dragoljub, toujours moulé dans sa tenue de cuir noir, expédia une œillade langoureuse à Malko.

— Je suis content de vous revoir.

— Moi aussi, assura Malko. Vous avez du nouveau ?

— Mon ami Nedad a une information à vous communiquer, mais il n'a pas voulu me la confier. Il est à Tanjug cet après-midi, vous savez où c'est ?

— Non.

— 2, Obicilev Venac, tout à côté de l'appartement de Ricardo. Il aimerait bien vous rencontrer là. C'est plus discret et il peut y aller à pied.

— Je n'y habite pas et je n'en ai pas la clef, objecta Malko, il faut que j'appelle Branca Noukovic. Je ne suis pas certain qu'elle soit là. Pourquoi pas à *l'Underground* ? C'est tranquille...

— Il ne veut pas être vu avec vous, c'est trop dangereux.

Appelez Branca, elle est sûrement là : elle peint toute la journée.

Malko sortit son portable. Dragoljub avait raison, Branca répondit aussitôt, apparemment ravie d'entendre Malko.

Celui-ci lui expliqua qu'un ami lui avait donné rendez-vous dans l'appartement.

— *Nema problem !* assura Branca. Je suis en train de peindre, je vous montrerai ce que je fais...

— Avec plaisir. Vers quatre heures ?

— Je ne bouge pas. À tout à l'heure.

— Parfait, conclut Dragoljub. J'espère que vous serez content.

Il sortit du coffre de sa voiture un jerrican que Malko mit dans le sien, lui tendant ostensiblement en échange une poignée de billets. Au cas où ils auraient été surveillés. Ensuite, Malko remonta dans sa chambre. Les choses

se précisaient.

*

* *

Branca Noukovic accueillit Malko, une palette à la main, drapée dans une longue robe de mousseline transparente.

— Vous êtes le premier. Qui est l'autre ? Un beau garçon ?

— Un ami de Dragoljub.

Elle fit la moue.

— Encore un affreux pédé... vous n'êtes pas en train de devenir comme Ricardo ?

Tout en lui posant la question, elle appuyait son ventre au sien. Étant donné l'épaisseur du tissu de sa robe, c'est comme si elle avait été nue.

— Je vous jure que non, affirma Malko.

— Il faut le prouver, conclut Branca avec un petit coup de ventre provocant. Décidément, il n'y a que Tito qui m'aime ! Et encore, je ne sais même pas si c'est un mâle...

Elle tournoya jusqu'au perroquet et l'embrassa, ce qui le fit couiner de bonheur. Lorsque Malko s'en approcha, il déploya ses ailes, ouvrit tout grand son redoutable bec corné et poussa un cri rauque. C'était sûrement un mâle.

Comme d'habitude, la télé posée par terre était allumée, le grand crucifix posé à côté. Branca amena Malko devant un tableau sur un chevalet, représentant une femme nue.

— C'est un autoportrait, annonça-t-elle. Vous aimez ? On aurait dit un Klimt.

— Beaucoup, affirma Malko avec sincérité.

— Je m'y remets.

Elle se dépouilla de sa robe, ne gardant qu'un slip tout aussi transparent, et se remit à peindre sans s'occuper de Malko.

— Il y a une bouteille de Defender «Cinq ans d'âge» dans le bar, lança-t-elle sans se retourner, et de la glace dans la cuisine.

4 h 20. Branca peignait avec fureur sans se préoccuper de Malko. Celui-ci décida d'aller à la rencontre du photographe.

— Je descends, avertit-il.

Personne en bas. Il parcourut la trentaine de mètres qui le séparaient du vieil immeuble blanc à colonnes de l'agence Tanjug. Pas de Nedad ! Pourvu que le photographe n'ait pas changé d'avis. À tout hasard, il se posta devant la vitrine d'un magasin de chaussures, juste en face de l'immeuble de Branca. Cinq minutes plus tard, le photographe barbu apparut sur le perron de Tanjug et se dirigea vers lui, sans le voir. Malko attendit qu'il arrive devant l'entrée de l'immeuble pour le rejoindre.

— Vous êtes en retard, fit-il dans son dos.

Nedad Tubic sursauta, puis grimaça un sourire.

— Excusez-moi, j'ai été retenu au téléphone.

Malko appuya sur le bouton de l'interphone et ils gagnèrent l'appartement. Branca les accueillit, rhabillée... Dès qu'ils furent installés, elle s'éclipsa dans la chambre. Malko servit au photographe une bonne rasade de Defender, sur lequel Nedad se jeta, attendit qu'il ait bu et demanda :

— Vous avez appris quelque chose ?

— Oui, fit Nedad Tubic, mais je ne sais pas si cela vous intéresse. Je suis convoqué demain par le président Milosevic pour faire des photos de sa rencontre avec Viktor Tchernomyrdine, l'envoyé spécial du Kremlin. Il n'y a pas beaucoup de gens qui savent où cela va se passer.

— Où ?

— À la « Maison Blanche ». C'est exceptionnel. Le président arrivera par l'entrée du bas, parce que la grille du haut est réservée aux visiteurs étrangers. Vous pouvez essayer de faire des photos. Il y a un petit parking en face de la grille du bas. Mais il ne faut pas de flash, sinon la sécurité va intervenir et vous risquez des ennuis...

— C'est intéressant, dit Malko pour ne pas le décourager.

Nedad Tubic se servit une nouvelle rasade de scotch. Il semblait nerveux.

— Je ne sais pas si je vais pouvoir vous donner des tuyaux longtemps, soupira-t-il.

— Pourquoi ? demanda Malko, alerté. On vous surveille ?

— Non, non, mais j'ai appris que la femme de Milosevic a un ami qui veut prendre ma place. Le directeur de Tanjug m'a dit que j'allais être muté à Pristina, pour y diriger le bureau là-bas...

— C'est un beau poste, remarqua Malko.

Le Serbe eut une mimique peu convaincue.

— *Avant*, c'était un beau poste. Mais le Kosovo, ce sera bientôt fini ! On ne nous dit pas la vérité. Il n'y aura plus que des *shiptari*. Quand ils sauront qui je suis, si je vais là-bas, ils me tueront...

— Ce n'est pas sûr, objecta Malko. Vous n'avez pas d'autre solution ?

Le photographe leva les yeux sur lui, l'air malheureux.

— Si je pouvais avoir un visa pour l'Australie ou le Canada et cinquante mille dollars, je filerais tout de suite. Seulement, pour un Serbe aujourd'hui, c'est pratiquement impossible et je n'ai pas cinquante mille dollars. Même pas cinq mille... Bon, si vous n'avez rien à faire demain vers midi, allez en bas de la «Maison Blanche». Maintenant, je dois retourner à l'agence.

Il vida ce qui restait de son Defender d'un trait, ne laissant que la glace, et se leva. Avant de sortir, il lança à Malko :

— Si vous connaissez un journal étranger qui veuille acheter des photos de Milosevic... J'ai le droit de les vendre.

Malko referma la porte après une poignée de main chaleureuse. Branca réapparut et recommença à s'acharner sur sa toile. Malko était déçu. Il ne pouvait pas utiliser l'information de Nedad Tubic. Seulement la vérifier. Ce

qui n'était pas complètement inutile. Nedad Tubic semblait désormais être sa meilleure «source». Il était vital de mesurer son degré de fiabilité.

En ce qui concernait la rencontre Milosevic-Tchernomyrdine, l'OTAN n'allait sûrement pas aplatir l'envoyé spécial du Kremlin pour atteindre Slobodan Milosevic.

*

* *

Nedad Tubic pénétra dans la rotonde du rez-de-chaussée de l'agence Tanjug, mais, au lieu de se rendre au service photo situé au rez-de-chaussée, il gagna le second, à la direction générale. Deux hommes l'attendaient dans son bureau. L'un d'eux demanda :

— Ça s'est bien passé ?

— Oui, je crois, fit le photographe, dont les mains tremblaient encore.

— Montre-nous ça.

Il ôta sa veste, puis défit son pantalon, le laissant tomber à ses chevilles. Une grosse bosse déformait son slip, que l'un des hommes fit descendre sans douceur. Un petit magnétophone couplé à un émetteur radio était collé à la peau du photographe par du scotch, avec un fil qui remontait sous sa chemise puis le long de son bras, terminé par un minuscule micro collé sur le haut de son poignet. Les deux hommes de la RDB ôtèrent tout le dispositif, ordonnèrent au photographe de se rhabiller et se mirent sur-le-champ à écouter la bande.

On distinguait parfaitement les deux voix, et même le bruit des glaçons s'entre choquant dans le verre. Un des policiers releva la tête.

— Parfait. On est content de toi. Va te détendre. Pour le moment, tu ne bouges plus.

Nedad Tubic demeura figé au milieu de la pièce, les bras ballants. Avant d'aller à son rendez-vous, il avait dû avaler deux Equanil pour ne pas s'évanouir de peur.

Son cauchemar avait commencé deux jours plus tôt. Une voiture de la RDB l'attendait devant chez lui. Cela ne l'avait pas alerté outre mesure. Les deux policiers qui l'occupaient l'avaient poliment prié de les accompagner et il s'était retrouvé dans un local inconnu du sud de la ville. Des bureaux anonymes grouillant d'animation silencieuse. Il avait très vite compris qu'il se trouvait dans une annexe du MUP, le ministère de l'Intérieur. Un fonctionnaire très aimable l'avait reçu, qui s'était présenté par son seul prénom : Radovan. Il avait offert à Nedad Tubic une cigarette et bavardé ensuite de choses et d'autres, le félicitant au passage pour ses photos du président Milosevic.

Nedad Tubic avait eu du mal à contrôler son angoisse, sachant qu'il s'agissait

d'une mise en scène. La RDB ne convoquait pas les gens pour des conversations mondaines. C'était sûrement son homosexualité qui était en jeu. Il y avait peu d'homosexuels en Serbie, mais, légalement, ils n'étaient pas poursuivis. Avant la guerre, ils se retrouvaient même au *Soul Food*, 6 rue Francuska... Il cherchait dans sa tête ce qu'il avait pu faire, quand la voix acerbe de son interlocuteur l'avait arraché à ses pensées.

— Nedad Tubic, avait annoncé celui-ci d'un ton un peu grandiloquent, le pays a besoin de vous. Nous attendons de vous un grand service. Vous connaissez un certain Dragoljub ?

— Oui.

— C'est un petit trafiquant, nous le savons, mais ce n'est pas grave.

— Moi, je ne trafique pas, avait protesté faiblement Nedad Tubic.

— Nous le savons et nous n'avons *rien* à vous reprocher. Au contraire : tout le monde, y compris le président, vous considère comme un élément sain et patriotique. C'est la raison pour laquelle nous allons vous demander votre collaboration.

Nedad Tubic avait écouté, médusé, l'offre qu'il ne pouvait refuser... Le principe même de ce qu'on réclamait de lui ne le choquait pas : il avait simplement peur de ne pas être à la hauteur. Il l'avait dit.

— Nous veillerons sur vous, avait assuré son interlocuteur. Et quand tout sera fini, vous aurez une récompense très intéressante. Nous vous enverrons passer de longues vacances dans un pays étranger, sous une autre identité. Avec de l'argent...

— Merci, avait bredouillé Nedad Tubic, impressionné.

En réalité, sa place était déjà retenue dans un petit charnier où on avait rapatrié des cadavres du Kosovo. Nedad Tubic s'y intégrerait parfaitement. Personne ne devait être en mesure de révéler quoi que ce soit de cette manip, par la suite.

Depuis cette entrevue, le photographe essayait de toutes ses forces d'être normal, de ne pas penser. Bien sûr, il avait reçu l'ordre exprès de ne parler à *personne*, surtout pas à son ami Dragoljub. Pour être certain d'éviter toute bavure, la RDB l'avait « câblé » en permanence. Tout ce qu'il disait ou qu'on lui disait était enregistré sur le magnétophone, et en sus, transmis par radio à un système d'écoutes. Exigence de Rade Markovic, le patron de la RDB, qui ne voulait pas prendre de risques...

Sans se presser, le policier chargé d'équiper Nedad Tubic nota soigneusement le numéro de la cassette et en remit une neuve dans le petit magnétophone qu'il recolla sur le ventre du photographe. Puis il remonta lui-même le caleçon avec un clin d'œil canaille.

— C'est pas le moment de te faire tripoter, ricana-t-il. Tu peux faire des pipes, c'est tout...

Allusion moqueuse à ses goûts sexuels. Nedad Tubic réussit à demeurer impassible.

— Passe une bonne soirée, dit le policier. Pendant deux jours, tu n'as rien à

faire. Ensuite, on commencera l'opération.

*

* *

Malko descendit à faible allure la rue en pente longeant le parc de la «Maison Blanche». Il déboucha sur une petite place rectangulaire où étaient stationnées quelques voitures. La rue continuait, descendant la colline boisée vers le centre. Quelques soldats baillaient aux corneilles devant la grille permettant d'accéder au bas de la propriété, nettement moins luxueuse que celle du haut. De l'autre côté de la place, se dressait un grand bâtiment ocre qui semblait abandonné. Malko traversa la place, continua dans la rue, parcourant une centaine de mètres, puis fit demi-tour et revint se garer sur la place, au milieu des autres voitures.

Il baissa les yeux : sa Breitling indiquait midi moins dix. Si l'information de Nedad Tubic était exacte, Slobodan Milosevic n'allait pas tarder...

C'était trop beau ! Brutalement, il eut peur d'un piège. Il remit son moteur en route, bien décidé à filer. Il n'eut pas le temps de démarrer. Un soldat venait de traverser et de se placer devant son capot, lui interdisant de bouger.

CHAPITRE XV

La gorge nouée, Malko s'imposa de rester calme, passant en revue les possibilités. Le soldat lui tournait le dos et l'idée folle de s'échapper en le renversant le traversa fugitivement. C'était idiot, Belgrade était quadrillée de policiers équipés de radios. Il ne ferait pas un kilomètre. Le soldat ne bougeait pas, ne manifestait aucun signe d'hostilité. Tout à coup, Malko réalisa ce qui se passait. Une sirène se rapprochait, venant du bas de la colline. Quelques instants plus tard, il vit déboucher sur la place un convoi de trois voitures. D'abord un 4 × 4 beige avec une plaque VJ et des vitres fumées, puis la grosse BMW noire qu'il avait déjà aperçue le long de l'autoroute de Zagreb et enfin, une voiture bleue de la Milicija. Les trois véhicules, qui roulaient très vite, s'engouffrèrent par la grille ouverte, remontant l'allée menant à la «Maison Blanche». Aussitôt, le soldat s'écarta et, avec un sourire, lui fit signe de passer. Malko était tellement soulagé qu'il mit quelques secondes à démarrer. Il s'était fait peur pour rien...

C'est presque euphorique qu'il redescendit vers le centre, se disant qu'il avait désormais, avec Nedad Tubic, une «source» fiable. Si l'OTAN avait voulu frapper, c'en était fini de Milosevic... Il n'y avait plus qu'à espérer que la prochaine occasion serait la bonne.

*

* *

Rade Markovic descendit de la BMW noire en face de la porte fermée de la «Maison Blanche». Ravi. Il avait utilisé la même voiture que celle de Slobodan Milosevic et, grâce aux vitres fumées, l'agent de la CIA, qui n'avait pas pu vérifier qui se trouvait à l'intérieur, devait être persuadé qu'il s'agissait du président Milosevic, Nedad Tubic ayant pris la précaution de préciser que le ministre russe arrivait par le haut. C'était parfait. Il appela sur sa radio l'équipe de la RDB en place face à la grille du bas.

— Vous avez tout vu?

— Tout, confirma le responsable. Je pense qu'il ne s'est douté de rien. Il est reparti vers la ville. L'équipe de Mladic l'a pris en compte.

— *Dobro, dobro*, approuva Rade Markovic.

Ses hommes ne savaient que le strict nécessaire : un espion de l'Alliance

surveillait Milosevic et on lui avait présenté un leurre. C'était encore trop, mais on ferait le ménage ensuite. D'abord, il fallait réussir. Il remonta dans la BMW et lança au chauffeur:

— On retourne au *Metropole*.

*

* *

Sacha Ilic, le courrier de la CIA, attendait dans le hall du *Hyatt* et Malko sentit son pouls s'accélérer. Qu'est-ce que cela signifiait ? Sacha lui tendit ostensiblement deux cartouches de Gauloises blondes.

— Venez prendre un verre, proposa Malko.

Le salon du fond était désert et ils choisirent une table en dessous d'un des tableaux naïfs décorant les murs, loin de l'entrée.

— Hunter s'inquiète, expliqua Sacha. Il m'a demandé de vous interroger sur les possibilités *réelles* de réussite. Il dit que s'il n'y en a pas, il est préférable de décrocher.

Il débitait sa leçon sans savoir de quoi il parlait : la CIA s'impatenait. De fait, depuis l'hôpital militaire, Malko n'avait pas donné signe de vie. Piqué au vif, il affirma aussitôt :

— Dites-lui de ma part que je suis sur la bonne voie. Mais c'est extrêmement difficile.

Il grillait d'envie de lui en dire plus, mais c'était impossible sans dévoiler le secret de l'opération. Il répugnait aussi à lui confier un message, même écrit à l'encre invisible. Les Services yougoslaves, eux aussi, devaient connaître le procédé. Il recommanda quand même:

— Dites à Kevin Hunter qu'il aura malheureusement peu de temps pour réagir.

— Très bien, dit Sacha. Je repars demain matin, ensuite, je fais un saut à Prague, puis je repasse par Budapest et je reviens ici.

Il but d'un trait la coupe de Taittinger que Malko lui avait commandée et repartit.

*

* *

Ivana avait repris figure humaine. De sa mésaventure, il ne lui restait qu'une coupure à la lèvre, dissimulée par le rouge à lèvres. Les bougies du *Writer's Club* la faisaient paraître encore plus séduisante. Elle leva sa coupe de Taittinger Comtes de Champagne que Malko venait de remplir, ses beaux

yeux bleus embués d'émotion.

— J'ai l'impression de vivre un conte de fées, soupira-t-elle. Hier, tu m'as offert cette robe magnifique, ce soir tu me fais boire du champagne français. Dusan ne m'a jamais offert que du raki. J'ai l'impression de ne plus être à Belgrade. Ici, c'est un piège à rats. Pas de travail, pas d'appartement, pas de voyage. Les gens intelligents ont fait comme ceux qui ont loué leur appartement à Ricardo : ils sont partis.

Dusan Velac apparut soudain à l'entrée du jardin, seul, et s'arrêta, scrutant les dîneurs. Ivana sembla gênée et Malko le remarqua.

— Ça te gêne qu'il nous voie ensemble ?

Elle haussa légèrement les épaules.

— Non. Je ne suis pas sa maîtresse. Il me baise de temps en temps, comme d'autres. Il n'est pas jaloux, pas amoureux. C'est un robot : il travaille, il baise, il boit. Mais ici, il y en a beaucoup comme ça.

Dusan Velac les avait vus et se dirigea vers leur table. Il serra la main de Malko, sourit à Ivana et alla rejoindre une table où Malko reconnut Verica, toujours déguisée en pin-up des années cinquante. Ivana eut un sourire amusé en le voyant se pencher sur elle.

— C'est le genre de fille qu'il aime, dit-elle. Il a besoin de toute une mise en scène. Il la paie aussi. Moi, il ne m'a jamais donné un dinar. Juste mon salaire ! Mais je m'en fous. Je ne suis pas une pute. Si je pouvais trouver un autre travail, je le quitterais.

— Pourquoi ?

— Parfois, il me fait peur. Il est brutal, ses amis sont épouvantables, les apparatchiks du régime, des gens sans foi ni loi. Je suis sûre qu'il m'enverrait en prison sans un battement de cils. Il se fout de tout le monde. C'est un vrai fasciste...

Elle se tut brutalement : Dusan Velac revenait vers eux, escorté de Verica en bas à couture et mini noire. Elle fit comme si elle ne connaissait pas Malko. Dusan Velac se pencha vers lui avec un clin d'œil et dit à voix basse :

— Je crois que je vais avoir une bonne pénétration vaginale, ce soir...

Il s'obstinait à utiliser cette expression horrible. Ivana remarqua :

— Il l'emmène dans l'appartement qu'il a gardé à côté de l'hôtel *Slavija*, dans un immeuble qu'il a construit. Il en est très fier : tous les meubles viennent d'un grand décorateur parisien, Claude Dalle.

Elle leva sur Malko un regard humide.

— Et toi, où m'emmènes-tu ?

— Je n'ai pas beaucoup le choix, remarqua Malko.

— On peut aller chez Branca...

— Ça ne va pas lui plaire. Pourquoi par le *Hyatt* ?

Ivana eut une drôle de grimace.

— Tu vas penser que je suis idiot, mais je n'aime pas traverser les ponts la nuit. J'ai toujours peur qu'on les bombarde quand je passe.

Tous les soirs, deux à trois cents personnes se rassemblaient sur le pont

Bratsvo, dansant et chantant, brandissant des pancartes, pour une sorte d'exorcisme dérisoire qui semblait pourtant marcher : alors que tous les ponts de Novi Sad étaient détruits, ceux de Belgrade demeuraient intacts.

Malko croisa le regard d'Ivana. C'était la première fois qu'ils se retrouvaient pour dîner depuis la soirée du *Sanjak Club*. Une sorte de récréation. Cette mission aux longs temps morts était éprouvante pour les nerfs. Des Dimitrievic s'en tenait de plus en plus au service minimum et Malko n'osait pas la pousser à relancer son ami Milan Simovic.

À vrai dire, tous ses espoirs reposaient désormais sur Nedad, le photographe. En attendant, il fallait tuer le temps.

— Donne-moi ton portable, demanda Ivana. J'appelle Branca.

La conversation fut courte. Ivana raccrocha avec un sourire ravi.

— Elle accepte à une condition.

— Laquelle ?

— Que tu amènes une bouteille de ce champagne.

Elle désignait la bouteille presque vide de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1994.

*

* *

Penchée sur Malko, Ivana lui administrait une fellation d'une douceur irréaliste. Quelques instants plus tôt, Malko, enfoncé dans son ventre jusqu'à la garde, la faisait enchaîner orgasme sur orgasme. À un moment, sa petite sirène personnelle s'était mêlée aux véritables sirènes annonçant une nouvelle alerte.

Dans le living-room, Branca, entre son crucifix et la bouteille de Taittinger, conjurait sa peur des bombes en peignant avec acharnement. Indifférente à leurs ébats, tandis qu'Ivana, comme un petit animal avide, se servait de sa bouche de velours, bien décidée à obtenir une ration supplémentaire d'orgasmes. Le hurlement des sirènes ne la troublait pas le moins du monde.

Les murs tremblèrent sous l'onde de choc d'une explosion relativement proche. Malko se demanda quand il pourrait déclencher le *bon* bombardement.

*

* *

Trois jours s'étaient écoulés sans apporter rien de neuf. Malko partageait ses journées entre le *Hyatt*, le centre de presse de l'armée yougoslave et différents

reportages censés être destinés au *Kurier*. Les bombes continuaient à pleuvoir sur la Yougoslavie, détruisant toutes ses infrastructures, et la population était de plus en plus choquée. Quant à Slobodan Milosevic, c'est comme s'il avait été sur une autre planète.

L'homme invisible.

Desa Dimitrievic débarqua dans le *lobby*, brandissant un tract qu'elle tendit à Malko. Le document, en anglais et en serbo-croate, annonçait le bombardement prochain du pont sur le Danube...

— Il y a quelqu'un qui vous attend dans le parking, dit-elle à voix basse. Il ne veut pas entrer. Il m'a dit qu'il vendait de l'essence.

Dragoljub ! Ce ne pouvait être qu'une bonne nouvelle !

Malko se précipita. Dragoljub attendait à côté de sa voiture, dans sa tenue habituelle.

— Allons faire un tour, proposa-t-il à Malko.

Dans la rampe menant au boulevard Avnoja, le Serbe annonça :

— Nedad souhaiterait vous voir. Je crois qu'il a quelque chose à vous demander.

— Où est-il ?

— À Tanjug. Vous pouvez me déposer là-bas, mais il ne faut pas que vous veniez. Retrouvez-le devant le zoo, au fond du Kalemegdan. Vous trouverez ?

— Je trouverai.

Il déposa le jeune homosexuel à cent mètres du vieil immeuble blanc de Tanjug et continua tout droit, vers le grand parc jouxtant le Danube. Le zoo était au nord, au bout de l'avenue Tadensa-Koscuska.

Nedad Tubic arriva vingt minutes plus tard. Il semblait soucieux et s'assit sur un banc auprès de Malko, face à la grille du zoo.

— J'ai un service à vous demander ! attaqua-t-il.

— Si c'est en mon pouvoir, dit Malko, ce sera avec plaisir.

— Est-ce que vous pourriez me trouver du travail dans votre journal à Vienne ?

Malko, surpris par la question, lui jeta un regard étonné. Le photographe barbu arborait une mine défaite.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Je vous l'avais dit, on me prend ma place ! Pour faire plaisir à un protégé de Mme Milosevic. Elle trouve aussi que je ne suis pas assez « politiquement correct ». À cause de mes goûts.

Malko hésitait. Nedad Tubic était son contact le plus prometteur, il ne pouvait pas l'envoyer promener.

— Il faut que je demande, dit-il. Le plus dur, c'est de vous obtenir un visa. Vous pouvez sortir du pays ?

— Oui. Par la Hongrie. Je vais souvent là-bas chercher du matériel. Il n'y a pas de problème.

— C'est peut-être possible, fit Malko. Je vais faire tout ce que je peux. Vous n'avez rien eu de nouveau sur Milosevic ?

— Rien, avoua le photographe. Vous l'avez vu, l'autre matin, à la «Maison Blanche» ?

— Oui, je vous remercie, mais je n'ai pas pu faire de photos, il y avait un soldat à un mètre de moi... Vous ne voyez pas d'autres possibilités ?

Le photographe sembla hésiter.

— On m'a dit qu'en ce moment il dormait souvent dans un immeuble à Zemun. Quelque chose qui appartient au gouvernement. Mais je ne sais pas exactement où...

— Si vous pouviez savoir...

Nedad Tubic se leva.

— Je ne veux pas rester trop longtemps. Vous appelez votre journal pour moi. Si vous voulez, on peut se revoir demain, ici, à la même heure.

— Avec joie.

Malko le regarda s'éloigner d'un pas rapide. Se disant qu'il approchait peut-être du but. S'il parvenait à identifier l'immeuble où Milosevic se réfugiait pour dormir, c'était gagné. Il repartit vers sa voiture. Quelque chose lui disait que c'était Nedad Tubic qui allait résoudre son problème.

*

* *

Rade Markovic écouta pour la troisième fois l'enregistrement de la conversation entre Nedad Tubic et Malko. Le photographe jouait son rôle à merveille. Jusque-là, tout se déroulait sans encombre. C'est l'étape suivante qui allait être la plus délicate, pour que l'agent de la CIA ne sente pas la manip.

CHAPITRE XVI

Nedad Tubic semblait encore plus abattu que la veille. Il avait les yeux rougis de fatigue, les épaules voûtées, la barbe en désordre. À peine eut-il rejoint Malko qu'il l'entraîna à l'intérieur du zoo, comme si ce dernier représentait une protection. Il leva vers Malko un regard de chien battu.

— Excusez-moi, dit-il, je suis très inquiet. Je n'ai pas dormi.

— Pourquoi ? demanda Malko, subitement alarmé.

— Oh, c'est peut-être idiot; expliqua le photographe, mais un copain m'a dit que la RDB faisait disparaître tous ceux qui avaient approché Slobodan Milosevic et qui voulaient partir à l'étranger. Or, j'ai eu l'imprudence de parler de mon projet de quitter la Yougoslavie à plusieurs personnes. Au concierge de Tanjug, entre autres, Bojan Petrovic. C'est un indicateur de la RDB. Alors, j'ai peur.

Malko réprima un sourire. Les Serbes, sous la pression des bombardements, devenaient paranos. Desa Dimitrievic, par exemple, était persuadée que Vénus, la première étoile à apparaître dans le ciel à la nuit tombée, était un satellite espionnant la Serbie !

— Vous ne connaissez aucun secret d'État, fit-il, vous ne risquez rien. J'ai parlé de vous à mon journal, ils vont étudier ce qu'ils peuvent faire. Vous parlez bien allemand ?

— À peu près. Je peux me perfectionner. (Il regarda autour de lui, apparemment un peu rassuré.) On peut aller prendre un verre ? Cela me fera du bien.

— Où ?

Le photographe réfléchit quelques instants.

— Il y a un café près du Musée pédagogique, dans Tadensa-Koscuska, là où se trouvait la radio B92. On peut y aller à pied...

Ils retraversèrent une partie de Kalemegdan. La terrasse du café était déserte. Après s'être fait servir un Otard XO, Nedad Tubic sembla reprendre goût à la vie.

Malko l'observait attentivement. Son stress n'était pas simulé. Sans cesse, il passait ses doigts dans sa barbe, comme pour la démêler. Du ton le plus neutre possible, il demanda :

— Vous ne savez toujours pas où Milosevic se cache pour passer ses nuits ? Vous m'aviez parlé d'un immeuble à Zemun.

Le photographe arrêta de tripoter sa barbe.

— Non, mais je vais peut-être le savoir.

Le poulx de Malko grimpa, comme du mercure chauffé à blanc.

— Comment ?

— On m'a demandé de préparer une séance de photos couleurs de Milosevic, expliqua Nedad Tubic. C'est pour un album officiel. J'ai expliqué que pour ce genre de photos, il fallait du temps, afin de régler les éclairages. Les gens de la RDB m'ont expliqué que le président n'avait pas de temps à perdre pour poser. Que dès qu'il aurait décidé du jour, j'irai d'abord régler mes éclairages sur un policier qui servira de doublure. Je laisserai tout en place et, ensuite, Milosevic n'aura qu'à poser seulement quelques minutes.

Malko réfléchit rapidement. Ce que racontait Nedad Tubic ne résolvait pas son problème.

— Vous pouvez faire cela à n'importe quel moment de la journée, observa-t-il. Dans des bureaux.

Le photographe secoua la tête.

— Je ne crois pas. Milosevic déteste être dérangé durant son travail. Il enchaîne les rendez-vous comme un dentiste ou alors, il travaille avec ses conseillers. Je pense que cette séance de pose aura lieu le soir ou le matin. Avant qu'il ait commencé ses rendez-vous, ou après.

Malko pria silencieusement pour que ce soit le matin... Dans ce cas, Nedad Tubic réglerait sa prise de vue le soir, dans un lieu où Slobodan Milosevic passerait la nuit. L'idéal.

— Si vous pouviez réserver quelques photos pour le *Kurier*, ce serait formidable, remarqua-t-il. Ils les paieraient sûrement très cher.

Nedad Tubic n'eut pas l'air enthousiaste.

— Ce genre de photos, dit-il, je ne peux pas les exploiter moi-même. Elles partent tout de suite dans le circuit officiel.

— Tant pis, se résigna Malko. On se revoit quand ?

— Je vous téléphone, proposa le photographe, ou je vous envoie Dragoljub, il est plus libre que moi. Merci pour le cognac.

Malko le laissa sortir le premier, se demandant combien de temps allait durer le suspense. Il avait l'impression excitante de toucher du doigt la solution à sa mission impossible. Il fallait encore un peu de patience et des nerfs solides.

*

* *

Rade Markovic examinait avec gourmandise les photos de l'agent de la CIA en compagnie de Nedad Tubic, prises par ses hommes dissimulés dans un «sous-marin» à proximité du café de l'avenue Tadensa-Koscuska. La raison pour laquelle le photographe avait tenu à aller boire un verre. Le patron de la RDB avait voulu se faire un petit plaisir. C'était certes grisant d'écouter des enregistrements, mais une photo, c'était plus concret. Celles-ci s'ajoutaient à

celles prises près de Dovanovci. Cela enrichissait son dossier secret. Lui aussi était sur les nerfs. Les bombardements sur Belgrade s'intensifiaient, rendant Slobodan Milosevic de plus en plus irritable. Mais Rade Markovic ne pouvait pas accélérer l'exécution de son plan sans risquer de mettre la puce à l'oreille de l'agent de la CIA. Sa seule crainte était Nedad Tubic : le photographe allait-il tenir le coup psychologiquement ?

*

* *

— On se voit au restaurant ?

Malko reconnut immédiatement la voix de Nedad Tubic. Ce dernier appelait sur le standard du *Hyatt*. Sans donner de nom. Le restaurant était sûrement *Le Manjez*.

— Pas de problème, fit Malko. Quelle heure ?

— Pas trop tard, à cause des bombes, répondit le photographe avec un petit rire nerveux. Neuf heures.

À tel point que Malko se demanda quelques secondes s'il ne se doutait pas de quelque chose. Mais c'était impossible. *Personne* n'était au courant de son projet.

Il tua le temps devant CNN en attendant l'heure du dîner.

Lorsqu'il sortit, comme d'habitude Belgrade était plongée dans une obscurité totale. Il passa lentement devant *Le Manjez* dont les tables en terrasse étaient pleines, pour se garer un peu plus loin. Il était à peine sorti de sa voiture que Nedad Tubic surgit de l'obscurité et l'entraîna.

— Je vous guettais, expliqua-t-il. Il y a deux types de la RDB qui dînent à la terrasse. De la routine, mais je préfère qu'ils ne nous voient pas ensemble. Vous avez du nouveau pour moi ?

Malko dissimula sa déception. Il avait espéré que le photographe allait lui apporter l'information qu'il attendait.

— Je pense que le journal peut vous trouver un travail, avança-t-il, mais il y a le problème du visa...

Photographe personnel de Slobodan Milosevic n'était pas la référence idéale pour obtenir un visa...

— Je demanderai l'asile politique... proposa Nedad Tubic.

— On peut essayer, concéda Malko. Où en est votre séance de photos ?

— C'est pour la fin de la semaine, annonça le photographe. On va m'emmener en fin de journée pour que je règle mes éclairages en faisant des polaroids sur la doublure. Je reviendrai le lendemain matin pour faire les photos avec le président. Il se lève très tôt.

Malko sentit son pouls s'accélérer. On y était enfin ! Et Nedad Tubic, préoccupé par son avenir, ne semblait accorder qu'une importance secondaire

à cette histoire de photos.

C'était un cas de figure parfait.

— On pourrait se retrouver après la séance avec la doublure, suggéra Malko. Nedad Tubic parut soudain embarrassé.

— Je ne sais pas si cela sera possible. Ils risquent de me garder sous contrôle. Personne ne doit connaître à l'avance le lieu où se trouve le président. Mais je pourrai vous le dire le lendemain.

Malko ne répondit pas. Il y avait un loup. Un gros loup. Rien ne disait que Slobodan Milosevic passerait deux nuits de suite au même endroit. Comme Nedad Tubic ne savait pas pourquoi Malko posait ces questions, il ne pouvait évidemment pas se douter de leur signification.

— Je crois que je vais aller dîner, dit-il, j'ai faim.

— Attendez, suggéra Malko. Puisqu'ici, il y a ces policiers de la RDB, pourquoi n'allons-nous pas ailleurs ?

— Où ?

Malko repensa à un restaurant où Desa l'avait emmené, une péniche amarrée sur le Danube, à Zemun.

— Je connais un endroit, fit-il. Une péniche à Zemun.

— Bon, allons-y, accepta Nedad Tubic. Vous me ramènerez ensuite ?

— Bien sûr, promit Malko.

Son cerveau bouillait : il avait l'impression d'avoir la solution à son problème à portée de la main, tout en réalisant qu'il lui manquait une pièce du puzzle. Comme dans un rêve où une partie de l'image est floue...

*

* *

Une vague odeur de gasoil flottait sur la péniche, un orchestre dispensait une musique assourdissante, une douzaine de tables étaient occupées par des familles nombreuses affligées d'une nuée de gosses braillards, mais Malko trouva quand même une table dans la deuxième salle, dominant les eaux sombres du Danube.

On leur présenta d'énormes poissons supposés être des dorades, ce qui parut hautement suspect à Malko.

— Elles viennent du Monténégro, précisa le photographe, après enquête auprès du garçon.

Ou alors c'étaient des poissons de rivière maquillés.

Ils burent du raki, bavardèrent de choses et d'autres. Autour d'eux, les gens se dépêchaient pour rentrer chez eux avant l'alerte quotidienne.

On apporta les poissons. Malko mangea sans appétit, préoccupé par son problème immédiat : comment utiliser la précieuse information de Nedad Tubic ? Il fallait que le photographe puisse lui communiquer l'adresse du lieu

où il faisait les photos le soir, et non le lendemain matin.

— Lorsque vous réglerez vos éclairages, vous ne pourriez pas me téléphoner pour me dire où vous êtes ?

Nedad Tubic sortit une énorme arête de sa bouche.

— C'est trop dangereux, je n'ai pas de portable. Je ne saurai peut-être pas où je suis. S'ils viennent me chercher à Tanjug et qu'ils m'emmènent dans leur voiture, je ne peux pas poser de questions. Si c'est un coin que je ne connais pas, je ne pourrai pas me situer. C'est le lendemain, au jour, que je peux me rendre compte. Mais pour vous, c'est la même chose. Vous voulez simplement révéler où se cache Milosevic, n'est-ce pas ?

Leurs regards se croisèrent et Malko eut l'impression de sentir un déclic, comme si le photographe lui tendait une perche. Celui-ci s'était remis à se goinfrer de sa dorade monténégrine.

Malko attendit le dessert pour se jeter à l'eau. C'était sa dernière chance. Milan Simovic n'avait plus donné signe de vie, quant à Dusan Velac, c'était vraiment trop aléatoire et dangereux. Il regarda quelques instants les eaux noires du Danube et décida de jouer à quitte ou double.

— Nedad, dit-il, j'ai une proposition à vous faire. Quelque chose qui résoudrait tous vos problèmes.

— Vous êtes sérieux ? demanda le photographe de Tanjug.

Malko esquissa un sourire.

— Bien sûr, mais je ne suis pas sûr que vous acceptiez...

Nedad Tubic lapa un peu de sa glace.

— Pourquoi je n'accepterais pas ? Et d'abord, de quoi s'agit-il ?

— De vous procurer un travail, un visa de séjour en Autriche ou ailleurs, et de l'argent pour démarrer une nouvelle vie.

Le photographe posa sa petite cuillère et le fixa, incrédule. Malko remarqua que ses mains tremblaient légèrement.

— Vous plaisantez ?

— Non.

Le Serbe le fixa un long moment sans répondre. Malko pouvait voir une grosse veine battre sur sa tempe. À la table voisine, des gosses se chamaillaient sous le regard bovin de leurs parents. L'orchestre faisait une pause. Nedad Tubic avala sa salive plusieurs fois, avant de demander :

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

— D'abord, dit Malko, il faut me jurer de ne parler à personne de cette conversation. Dans votre propre intérêt. Et dans le mien.

— Je m'y engage, fit le photographe d'une voix blanche.

Encore une minute, Monsieur le bourreau. Malko savait qu'après avoir parlé, il serait entre les mains de son interlocuteur. Il adressa une prière muette au ciel et se lança :

— Voilà ce que je vous propose. Lorsque vous allez déposer vos caméras et vos balkars dans l'immeuble où Slobodan Milosevic va dormir, qu'en faites-vous après ?

— Je les laisserai sur place, bien sûr, dans une pièce fermée à clef. C'est déjà arrivé.

— Est-ce qu'on vous fouille, quand vous arrivez ?

— Cela peut se produire, mais ce n'est pas courant.

— Qui procède à cette fouille ?

— Les hommes de la RDB qui veillent sur le président. Pourquoi toutes ces questions ?

— Vous serait-il possible d'introduire un objet au milieu de votre matériel ? demanda Malko.

— Quel objet ?

Un ange passa et s'enfuit, mort de peur.

— Un émetteur radio.

Cette fois, le silence entre les deux hommes se prolongea beaucoup plus longtemps. Nedad Tubic était si pâle que Malko se demanda s'il n'allait pas se trouver mal. Puis, le photographe leva les yeux sur lui et dit d'une voix mal assurée :

— Vous n'êtes pas journaliste ?

Malko ne baissa pas le regard.

— Non.

Nouveau silence. Cette fois, c'est Malko qui le rompit.

— Nedad, dit-il, je suis désormais entre vos mains. Vous êtes en possession d'un secret très dangereux.

L'autre avala sa salive.

— Je m'en doute.

Il tourna longuement son café puis leva brusquement la tête.

— Pour ce que vous demandez, les cinquante mille dollars dont j'ai besoin, ce n'est pas assez. Si je suis pris, je serai fusillé. Sans parler de ce qui se passera avant.

Malko fut envahie par une grande vague de joie. Il n'avait pas dit non ! Tout était possible.

— Combien voulez-vous ? demanda-t-il.

Nedad Tubic regarda sa glace en train de fondre, et se reprit.

— Je ne sais pas, je ne sais pas non plus si j'ai envie d'accepter. C'est trop grave. Je n'aurais jamais pensé cela de vous. Vous voulez tuer Milosevic !

Il avait parlé d'une voix imperceptible, jetant un coup d'œil effrayé autour de lui. Malko ne broncha pas.

— C'est la guerre, dit-il simplement. Je ne veux pas le tuer, je souhaite mettre fin à ce conflit. Dans l'intérêt de tout le monde, y compris des Serbes. Vous m'avez dit vous-même que la vie était de plus en plus difficile...

— C'est vrai, reconnut Nedad Tubic, mais *moi*, je suis vraiment un simple journaliste. Or, vous me demandez de commettre un acte très grave. J'avais entendu parler des «spotters», les espions de l'OTAN qui désignaient leurs cibles aux bombardiers. On a même dit que la RDB avait trouvé plusieurs valises radio abandonnées. Je pensais que c'était la propagande du régime.

Désormais, je vois que c'est vrai. Vous voulez que l'immeuble où se trouvera Milosevic soit bombardé, n'est-ce pas ?

Malko ne répondit pas. À quoi bon ? Il avait joué son va-tout. Il se sentait plus léger. Nedad Tubic termina sa glace à la vanille et dit avec un sourire crispé :

— Je ne peux pas vous donner ma réponse tout de suite. C'est trop grave. Il faut que je réfléchisse.

— Le temps presse.

— Je vous donnerai ma réponse demain, promit le photographe. Retrouvons-nous ici directement, à neuf heures.

Malko régla l'addition et ils regagnèrent la terre ferme, n'échangeant plus un mot jusqu'au centre. Nedad Tubic se fit déposer place de la République, en face du Théâtre national et disparut dans l'obscurité, laissant Malko noué par l'angoisse. À tel point qu'il se demanda s'il allait retourner coucher au *Hyatt*. Qui lui disait que Nedad Tubic, après l'avoir quitté, n'était pas allé directement trouver la RDB ? Après tout, il était intégré dans le système. Finalement, de son portable, il appela Branca.

— Je peux venir dormir chez vous ? demanda-t-il.

La peintre éclata de rire.

— Vous avez peur des bombardements ou vous voulez me sauter...

— Ni l'un ni l'autre, jura Malko, je ne suis pas loin et j'ai envie de bavarder un peu.

— Venez.

Au moins, si Nedad Tubic le dénonçait, il aurait un peu d'avance. Des Dimitrievic viendrait au *Hyatt* comme tous les matins et il l'appellerait afin de vérifier si tout était normal.

*

* *

Rade Markovic avait envie de rire et de danser, et pourtant ce n'était pas un fêtard. Il écouta et réécouta la bande de la veille au soir, n'en croyant pas ses oreilles. L'agent de la CIA avait avalé l'appât, l'hameçon et la ligne !

Il regrettait presque d'avoir à éliminer Nedad Tubic qui faisait montre de tels talents de comédien ! Hélas, ce genre de manip devait rester à tout jamais hermétique. Son métier lui avait appris que seuls les morts sont des gens *vraiment* discrets... Il prit les cassettes et alla les enfermer dans son coffre. Par superstition, il ne voulait pas encore aller prévenir le président. Un pépin pouvait arriver jusqu'à la dernière seconde. Mais il avait déjà obtenu un sacré résultat. Comme quoi on pouvait abuser même les grands professionnels...

C'était si beau qu'il décida de ne pas prendre son petit déjeuner au *Metropole* et de rejoindre son ami Dusan Velac au *Writer's Club*. Sans rien lui dire, bien

entendu.

Mais le jardin du *Writer's Club* était plus gai que le sinistre *Metropole*.

*

* *

Malko n'avait presque pas dormi, comptant les heures. Pour une fois, il n'y avait pas eu de bombardements, et, dès l'aube, le ciel était bouché. D'où une nouvelle angoisse. En admettant que tout fonctionne bien de son côté, que se passerait-il si, à cause d'une mauvaise météo, les bombardiers de l'OTAN ne pouvaient pas entrer en action ? La réponse était simple : tous ses efforts seraient réduits à néant.

Il avait tourné et retourné cette hypothèse dans sa tête toute la journée, ne pouvant s'empêcher de contempler le ciel couvert. Lorsqu'il était retourné au *Hyatt*, après avoir dormi dans l'appartement de la rue Sara Lazara, il n'avait rien vu d'inquiétant. Ses craintes concernant une possible trahison de Nedad Tubic étaient infondées. La journée avait passé lentement. Maintenant, il allait savoir.

Après avoir garé sa voiture assez loin dans Zemun, il gagna à pied la péniche-restaurant. Il y avait moins de monde que la veille et il repéra tout de suite Nedad Tubic, installé à la même table. Le cœur battant, Malko le rejoignit. Il s'imposa d'attendre d'avoir commandé pour savoir ce que le photographe avait décidé. Ce dernier ne lui laissa pas le temps de poser la question. Dès que le garçon se fut éloigné, il lança d'une voix tendue :

— J'ai réfléchi à votre proposition...

— Alors ?

— J'accepte.

CHAPITRE XVII

Malko sentit sa poitrine se dilater, et regretta de ne pas avoir une bouteille de Taittinger sous la main pour fêter ça. Sauf si le photographe demandait la lune, il était prêt à toutes les concessions. Nedad Tubic se pencha vers lui.

— D'abord, dit-il, je veux trois cent mille DM. La moitié avant.

— C'est beaucoup d'argent, remarqua Malko pour la forme.

— C'est beaucoup de risques, répliqua du tac au tac le photographe. Pour le reste, je suis obligé de vous faire confiance. Si vous disparaissiez, qu'est-ce que je fais ? Je ne connais même pas votre nom véritable.

— C'est mon nom véritable.

— Je ne vous crois pas. Les espions ne portent jamais leur vrai nom. Mais je m'en fous.

— Et la seconde condition ?

— Je ne veux pas prendre un émetteur radio. C'est trop dangereux. On passe les sacs aux rayons X. Ils peuvent le découvrir, et alors...

La satisfaction de Malko s'évanouit d'un coup. L'argent n'était évidemment pas un problème, mais à quoi bon savoir *après* où avait dormi Milosevic ? Le photographe but une gorgée de raki, attendant sa réponse. Malko enrageait intérieurement : il venait de découvrir l'oiseau rare, quelqu'un ayant à la fois accès à Milosevic et acceptant de collaborer. Et cela risquait de buter sur une condition essentielle.

— Vous n'avez toujours aucune idée de l'endroit où vous irez ? demanda-t-il.

— Je sais qu'il s'agit d'un bâtiment officiel, expliqua Nedad Tubic. Une annexe secrète du ministère de la Défense, chargée d'élaborer les programmes d'armements et les achats de matériel militaire. Il se trouve à Zemun ou à Novi Beograd.

— Il doit être répertorié dans l'annuaire, dit Malko, reprenant espoir.

Nedad Tubic le doucha immédiatement.

— Sûrement pas sous sa véritable dénomination. C'est courant chez nous. Il y en a des dizaines à Belgrade, répartis un peu partout. Des immeubles de bureaux, vides la nuit. La plupart comportent un appartement pour le directeur. Cela suffit à Slobodan Milosevic, qui n'est pas homme à vivre dans le luxe.

Au moins, les missiles de l'OTAN ne tueraient pas d'innocents, se dit Malko. C'était le cas de figure idéal.

— Il suffit que vous n'activiez pas cet émetteur lorsque vous passerez les contrôles, insista-t-il. Inerte, il n'est pas détectable.

— Et s'ils fouillent mon sac ? objecta le photographe. Ils ne sont pas si idiots... Ils savent faire la différence entre un flash et une radio.

— On pourrait éventuellement l'habiller en radio ordinaire proposa Malko. Avec les bombardements, beaucoup de gens se promènent avec un transistor pour connaître les nouvelles.

— C'est possible, reconnut de mauvaise grâce Nedad Tubic, mais je ne veux pas prendre trop de risques. Déjà, ce que vous me demandez de faire...

Il laissa la phrase en suspens. C'est Rade Markovic lui-même qui lui avait recommandé de soulever cette objection, afin de ne pas accepter *trop* facilement. Sachant que les Américains trouveraient une solution technique. Et puis, il pourrait toujours se laisser convaincre. Malko rompit le silence.

— Nous disposons de combien de temps ?

— Trois jours. Nous sommes mardi. On viendra me chercher vendredi soir. Cette fois, ils m'ont prévenu, parce que je devais prendre quelques jours de repos. Je partirai de Tanjug en fin de journée et ensuite, je ne serai joignable que le lendemain, après avoir pris mes photos, tôt le matin.

— Donnez-moi vingt-quatre heures, demanda Malko.

Ils commandèrent enfin les mêmes dorades que la veille.

Malko se força à manger et Nedad Tubic ne semblait pas avoir beaucoup plus d'appétit.

— Comment puis-je vous joindre ? demanda Malko lorsqu'ils eurent terminé.

— Appelez Dragoljub. Dites-lui que vous avez besoin d'essence. Il vous rappellera pour vous fixer rendez-vous. C'est moi qui viendrai. Il faut que vous trouviez une solution.

— J'en trouverai une, promit Malko, sans savoir laquelle.

*

* *

Il devait joindre Sacha Ilic d'urgence pour mettre au courant la CIA de Budapest. Et surtout trouver la solution *technique* à leur problème.

À peine revenu au *Hyatt*, il appela le portable de Sacha.

Hors circuit. Il essaya ensuite le numéro hongrois et tomba sur le «courrier» de la CIA.

— Où êtes-vous ? demanda-t-il après s'être fait connaître.

— Entre Prague et Budapest. Je vais chercher quelqu'un demain à l'aéroport et je viens ensuite à Belgrade. Vous avez besoin de moi ?

— Oui, confirma Malko. Je n'ai plus de Gauloises blondes. Vous pouvez sûrement m'en apporter.

— Sûrement, je serai là vers deux heures. Si on ne perd pas trop de temps à la frontière.

— Parfait, conclut Malko. À demain.

Il raccrocha, un peu soulagé, certain de pouvoir prévenir la CIA. S'ils identifiaient le building, le problème était grandement simplifié. Dans le cas contraire, il faudrait trouver une solution technique. Ou offrir plus d'argent à Nedad Tubic.

Problème annexe : seule la CIA pouvait lui fournir un émetteur radio miniaturisé assez puissant pour émettre un signal captable par un Awacs⁽³⁵⁾ de l'OTAN qui, ensuite, n'aurait plus qu'à guider les bombardiers ou les «cruise-missiles» sur la cible, identifiée par ses coordonnées géographiques. Certes, il lui serait impossible de préciser dans quelle partie de l'immeuble se trouverait le président serbe, mais avec une demi-douzaine de «cruise-missiles», aucun être vivant n'en réchapperait.

Il regarda CNN pendant plus d'une heure, jouant distraitement avec le capot de son Zippo. Juste avant deux heures du matin, les sirènes se mirent à hululer lugubrement. Une demi-heure plus tard, une sorte de feu d'artifice illumina le ciel, au nord. Des pointillés lumineux montant presque à la verticale. La DCA s'activait, sans grand espoir. Les avions volaient à quinze mille pieds, trop loin pour les bi-tubes de 40 mm.

La rageuse sérénade dura presque une demi-heure, entrecoupée ensuite d'explosions sourdes et lointaines. Enfin, le ciel s'illumina, toujours au nord, pour un tardif coucher de soleil. Une fois de plus, la raffinerie de Pancevo brûlait. Les Alliés ne s'étaient pas attaqués au pont sur le Danube. Malko les bénit : ce pont détruit, la route pour Budapest s'allongerait encore.

Ce n'était pas le moment.

C'est juste avant de s'endormir que Malko trouva la réponse au problème posé par le photographe. Il en fut si heureux qu'il se releva et écrivit fiévreusement, à l'encre invisible, les instructions destinées au chef de station de la CIA à Budapest.

Ensuite, il plia soigneusement la feuille redevenue blanche et la posa sur la table de nuit. Prête pour Sacha Ilic.

*

* *

Rade Markovic buvait du petit lait, occupé à liquider les dossiers en retard. Une heure plus tôt, en pleine nuit, on lui avait apporté le texte de la conversation entre Malko Linge et Sacha Ilic. Le chef de la RDB avait exigé que toutes les écoutes lui soient transmises au fur et à mesure, afin d'éviter toute mauvaise surprise. Le portable de Malko était écouté ainsi que le téléphone de sa chambre, celui de l'appartement de feu Richard Lord, celui de Desa Dimitrievic et bien entendu celui de Dragoljub. Rade Markovic avait là la confirmation que son plan se déroulait sans accroc. Il n'y aurait qu'à dire à

Nedad Tubic de «céder» contre un peu plus d'argent pour résoudre le problème qu'il avait lui-même soulevé.

Il rédigea une brève note donnant l'identité de Sacha Ilic, qu'il allait faire transmettre à la première heure au poste-frontière. Pas question que le zèle d'un subalterne gâche son opération. Personne ne s'intéresserait au «courrier» de la CIA. Rade Markovic ne voulait même pas savoir comment il transmettait les instructions à l'agent dont il était le cordon ombilical.

C'était secondaire.

Rassuré et ravi, il se déshabilla, mit son vieux pyjama et s'endormit du sommeil du juste. Sa femme ronchonnait sans arrêt : depuis le début de la «guerre», elle ne le voyait pratiquement plus. Dieu merci, le physique de sa secrétaire le mettait à l'abri de tout soupçon d'ordre sexuel.

*

* *

Sacha souriait comme d'habitude. Il avait appelé Malko à une heure dix et ils s'étaient ostensiblement retrouvés dans le hall. La cartouche de Gauloises blondes avait changé de main pour la plus grande joie de Desa Dimitrievic, à qui Malko les offrait. Malko avait expédié la jeune interprète au centre de presse de l'armée et entraîné Sacha au restaurant-buffet de l'hôtel. Il avait posé sur la table le dernier numéro du *Daily News*, lettre confidentielle en anglais publiée à Belgrade, et averti Sacha :

— Quand vous partirez, vous l'emporterez. À l'intérieur, il y a un document à transmettre à Kevin Hunter.

Sacha opina et alla se servir au buffet. Lorsqu'il revint, Malko demanda :

— Vous repartez tout à l'heure ?

— Oui.

— Bien. Il faut que vous remettiez le message demain matin au plus tard. Kevin Hunter va vous donner quelque chose pour moi. Vous devez être de retour avec demain en fin de journée.

Le lendemain, c'était jeudi: cela lui laissait vingt-quatre heures pour organiser les choses avec Nedad Tubic.

— C'est encombrant ? demanda Sacha.

— La taille d'une cartouche de cigarettes.

— Voulez-vous qu'on se retrouve ici ? Je dois rapporter à une boutique de la galerie marchande des Zippos de la dernière collection que j'ai commandé aux U.S.A. par Budapest.

— Non, dit Malko. Il ne faut pas que l'on nous voie ensemble trop souvent. Connaissez-vous un endroit sûr pour nous retrouver ?

Sacha Ilic réfléchit quelques instants avant de proposer :

— Dans le parking de l'immeuble où habite mon frère. C'est là que je couche

quand je suis à Belgrade. Au 85 du boulevard Marsala-Tito. Il y a plusieurs immeubles. Je vous attendrai dans ma voiture. Seulement, je ne peux pas être là avant huit heures du soir. C'est matériellement impossible.

— Très bien, dit Malko. À huit heures demain.

Quand on leur eut servi des cafés, Malko demanda encore :

— Connaissez-vous un point de passage clandestin, sur la frontière serbo-hongroise ?

Sacha comprit vite.

— Pour vous ?

— Oui, reconnut Malko. Eventuellement.

Slobodan Milosevic liquidé, il n'avait plus rien à faire à Belgrade. Et la mort du président risquait de ne pas provoquer immédiatement l'effondrement du régime. Bien sûr, rien ne le relierait au bombardement, mais il fallait toujours compter avec le hasard et les capacités de la RDB. Nedad Tubic risquait d'être interrogé.

Sacha Ilic fixait sa tasse de café, embarrassé.

— Je ne sais pas, avoua-t-il, je ne l'ai jamais fait. Il n'y a pas de demandes. Mais c'est *très* surveillé. Par les autorités et même par la population. Bien sûr, pour sortir c'est plus facile que pour entrer. Mais je ne voudrais pas tenter le coup. D'autant que vous serez probablement recherché.

— C'est possible, admit Malko.

Sacha secoua la tête.

— Si vous êtes recherché, ils boucleront tout. Ils sont très efficaces.

— Et du côté croate, vers Zagreb ?

— Je ne connais personne.

Un ange passa, enveloppé d'un linceul. Malko aurait préféré que ce ne soit pas sa dernière mission. Sacha rompit le silence :

— Il y a deux possibilités. D'abord, partir vers le Kosovo en rejoignant une zone tenue par l'UCK qui, ensuite, vous exfiltrera vers le Monténégro ou l'Albanie. Mais là-bas, c'est très surveillé et il faut un laissez-passer spécial pour se rendre à Pristina. Surtout pour un journaliste comme vous. On ne vous le donnera pas. La frontière avec l'Albanie est minée.

— Vous avez une autre solution ?

— Pourquoi ne vous arrangez-vous pas pour que M. Hunter vous envoie un hélicoptère en Voïvodine, à un endroit précis à l'intérieur des frontières où je peux vous emmener ? Ils ont bien sauvé de cette façon l'équipage du F-117 abattu. Ils ont les moyens.

— Vous connaissez un endroit ?

Le Serbe réfléchit quelques instants avant de dire :

— Oui. Entre Sombor et Gracovo, la route est toute droite, bordée à l'ouest par des marécages. Il n'y a jamais personne là-bas et c'est tout près de la frontière hongroise et bosniaque : cinq minutes en hélicoptère.

— Les marécages, ce n'est pas l'idéal, remarqua Malko. Sacha sourit.

— Ils sont coupés de chemins de terre que je connais bien. Je vais souvent y

chasser le canard. Il y a des hautes herbes et on est très vite invisible de la route. Là-bas, on peut vous «ramasser» sans problème. Et je suis prêt à vous y conduire.

— Parfait, dit Malko. Je vous demande de transmettre oralement ces informations à M. Hunter. Je lui donnerai le «top» par portable : le mien ou le vôtre.

— Bien, conclut Sacha, ajoutant aussitôt : ce sera dix mille DM. C'est dangereux.

— Ce n'est pas mon problème, fit Malko, un peu agacé, mais je ne pense pas que M. Hunter discute le prix. Alors, à demain.

*

* *

Nedad Tubic marchait sur Terazije lorsqu'il se heurta pratiquement à Ivana qui revenait à son bureau. Ils se saluèrent gentiment. Nedad Tubic avait d'excellents rapports avec Dusan Velac et Ivana. Ils étaient en train de bavarder lorsque, soudain, le photographe sentit ses cheveux se dresser sur sa tête : le choc avec Ivana avait décollé l'équipement fixé à son ventre, qui était en train de glisser inexorablement vers le bas !

Le policier qui l'avait appareillé le matin même avait été négligent, réutilisant un adhésif qui avait déjà servi.

Ivana lui jeta un coup d'œil, intriguée.

— Tu n'as pas l'air bien.

— Si, si, affirma Nedad Tubic. J'ai mal au ventre, ça m'a pris d'un coup...

— Tu veux utiliser nos toilettes ? proposa-t-elle.

Ce serait mieux que les WC à la turque des cafés belgradois.

— Si cela ne te dérange pas.

Ils gagnèrent l'immeuble où se trouvait le bureau de Dusan Velac. Le photographe avançait d'une démarche raide, comme un automate. Ivana pouffa.

— Tu as *vraiment* envie, hein ?

Nedad Tubic hocha la tête sans répondre. Le magnétophone ne tenait plus que par quelques poils. Il poussa un soupir de soulagement en arrivant dans le bureau, fonçant immédiatement vers les toilettes. Ivana posa son sac devant son ordinateur, le laissa s'enfermer puis, sur la pointe des pieds, gagna un petit réduit jouxtant les toilettes.

Depuis longtemps, elle avait découvert que son patron avait percé un trou dans la cloison pour l'observer lorsqu'elle s'y trouvait ! Elle avait retourné le système à son profit. Obsédée de sexe, chaque fois qu'elle croisait un homme attirant, Ivana se demandait immédiatement comment était son sexe. La seule vue d'un membre important au repos lui inspirait des pensées délicieusement

salaces. Aussi, chaque fois qu'un ami de Dusan Velac utilisait ces toilettes, elle se ruait à son observatoire afin de satisfaire sa curiosité.

Elle monta sur un petit escabeau et, collant son œil à l'orifice, elle plongea le regard dans les toilettes. Nedad Tubic était debout, face à elle, et d'abord, elle crut qu'il était en train de se masturber. En effet, le couvercle de la cuvette des WC rabattu, il se tripotait le ventre... Mais, lorsqu'il écarta les doigts, elle distingua, fixé à la peau de son pubis par de larges bandes marron, un objet rectangulaire d'où partait un long fil remontant sur son flanc et disparaissant sous sa chemise !

Il était en train de recoller l'adhésif sur sa peau, le lissant bien, et elle put quand même apercevoir son membre au repos, ce qui mit fin à ses fantasmes.

Déçue, elle redescendit de l'escabeau. Elle ne fantasmerait plus sur le photographe. Mais c'était bizarre qu'il soit équipé ainsi. Elle était de nouveau à son ordinateur, le visage lisse, lorsqu'il réapparut, avec un sourire de remerciement.

— Merci, dit-il, et à bientôt.

— *Molim*, fit Ivana, cachant sa déception sous un sourire éblouissant.

Elle n'avait même pas un petit fantasme amusant pour tuer le temps jusqu'au dîner. Son amant autrichien l'avait invitée au *Bevanda*.

Dîner, elle s'en moquait, elle ne voulait pas grossir, mais elle avait très envie de faire l'amour avec lui. Pour une raison mystérieuse, elle était amoureuse de sa peau.

*

* *

Malko pénétra dans le parking du 85 boulevard Marsala-Tito sans trop d'angoisse : il était certain de ne pas avoir été suivi. Il avait commencé par aller garer sa voiture dans un petit parking non loin de la poste, partant ensuite à pied vers le marché. Là, un rapide “désilhouettage” suivi d'un passage dans la galerie souterraine où on vendait des cigarettes, et ensuite la traversée de l'hôtel *Moskwa* l'avaient rassuré.

Personne n'avait pu le suivre.

Il avait ensuite repris sa voiture, descendant le boulevard de la Révolution jusqu'à Kneza Miloza et tournant là où c'était interdit. Il parcourut l'immense parking, rempli de Jugo, des vieilles voitures à la peinture écaillée, et de quelques Opel ou Volkswagen neuves, jusqu'à ce qu'il repère la plaque tchèque bleue PHA 0805 de Sacha. Il passa d'abord lentement devant la voiture sans s'arrêter. Sacha en sortit et lui fit signe avec sa torche. Malko se gara et le rejoignit.

— J'ai failli être en retard, dit le «courrier», il y avait un monde fou à la frontière.

— Vous avez ce qu'il faut ?

Le Serbe se pencha et lui tendit une cartouche de Gauloises blondes dans son emballage plastique.

— Tout est à l'intérieur, M. Hunter m'a dit qu'il était très satisfait. Il y a un message pour vous.

Malko avait envie de sauter de joie. Cette fois, il touchait au but.

— Je peux vous retrouver hors de la ville samedi ? demanda-t-il. Vers sept heures du matin.

— Oui, au péage de Zemun Polié de l'autoroute de Novi Sad. Il y a un bistrot où s'arrêtent les routiers. Personne ne vous remarquera.

— Combien de temps pour aller à Sombor ?

— Deux heures maximum.

— Parfait. Alors à samedi.

Il s'éloigna avec la cartouche de cigarettes dont le poids inhabituel prouvait que Kevin Hunter avait bien reçu son message. Il avait hâte de se retrouver au *Hyatt* pour déchiffrer le message du chef de la station de la CIA à Budapest et appeler Dragoljub pour le rendez-vous final avec Nedad Tubic.

Ensuite, l'esprit libre, il irait dîner avec Ivana et se changer les idées.

Les dés roulaient.

Si Dieu était de son côté, dans quarante-huit heures, il aurait liquidé Slobodan Milosevic et serait en route pour le château de Liezen, où il pourrait enfiler à nouveau sa peau d'Altesse Sérénissime.

CHAPITRE XVIII

Ivana repassa sur sa bouche encore un peu enflée une couche de rouge à lèvres. Elle avait eu tort de dire à Malko qu'elle le rejoindrait au *Hyatt*. C'eût été plus simple qu'il vienne la chercher. Mais elle n'aimait pas déranger. Elle avait passé la journée au bureau. Dusan Velac, ayant un gros chantier à Novi Sad, lui avait demandé de travailler à plein temps pendant quelques jours. Elle aurait pu partir à six heures, mais elle avait préféré demeurer au bureau, plutôt que de traîner en ville.

La porte d'entrée claqua. Surprise, Ivana alla voir, se heurtant presque à son patron. Dusan Velac avait les yeux injectés de sang et un air qu'elle lui connaissait bien : il avait abusé du raki.

Il la toisa d'un regard surpris et concupiscent. La bouche agrandie par le rouge était encore plus sensuelle que d'habitude.

— Tu es encore là !

— Je m'en vais, se hâta de dire Ivana. J'ai rendez-vous.

— Tu as rendez-vous, répéta pensivement Dusan Velac. Oui, je crois bien que tu as rendez-vous avec moi... J'ai eu une journée crevante avec ces cons de Novi Sad. J'ai besoin d'un peu de détente avec une belle petite salope comme toi.

Ivana savait ce que signifiait le mot «détente» dans sa bouche. Elle protesta :

— On m'a invitée à dîner...

Dusan Velac la prit par la taille.

— Moi aussi, je t'invite à dîner. Et à baiser aussi... Tu aimes ça, non ?

Ivana ne répondit pas, cherchant comment se sortir d'une situation embarrassante. Il était très difficile de tenir tête à son patron lorsqu'il était dans cet état. Elle croisa son regard et y lut quelque chose qu'elle n'aima pas du tout : le début d'une de ses pulsions sexuelles où il aurait étranglé sa mère pour avoir une femme. D'habitude, elle y faisait face, mais, ce soir, elle préférerait nettement dîner avec son journaliste autrichien. Elle ne se sentait pas capable de subir l'humeur changeante de Dusan Velac, ses longs silences, ses plaisanteries graveleuses, et ensuite sa séance de sexe déshumanisée qui ressemblait à de la gymnastique. Ce soir, elle avait envie d'un peu de romantisme. Elle avait hâte aussi de raconter à son amant autrichien l'anecdote sur Nedad Tubic. Dusan Velac interrompit ses pensées.

— J'ai une demi-heure de travail, ensuite on va au *Writer's Club*. Et après, que dirais-tu d'une pénétration vaginale...

Ivana avait horreur de cette expression, mais elle se força pourtant à sourire.

— On peut se retrouver après le dîner, suggéra-t-elle.

Dusan Velac secoua la tête, massif comme un taureau.

— Non. Je ne veux pas dîner seul.

— Bon, soupira Ivana, résignée, je vais décommander mon rendez-vous.

Il alla s'installer dans son bureau et elle appela le *Hyatt*. Avec un peu de chance, elle pourrait fausser compagnie à Dusan Velac avant la fin de la soirée, et rejoindre son autre amant.

*

* *

Seul au bar, Malko repassait dans sa tête tous les éléments de son opération, sans parvenir à trouver une faille. Le message de Kevin Hunter était dithyrambique. Sauf si Dieu était vraiment contre eux, l'élimination physique de Slobodan

Milosevic allait réussir. Au nez et à la barbe des Brits. Quant à son exfiltration, elle ne posait aucun problème. Un *squadron* entier d'hélicos des Marines basé en Bosnie serait prêt à intervenir sur préavis de cinq minutes. Il suffisait à Malko d'envoyer le «top» de son portable. À ce moment, Slobodan Milosevic serait déjà aplati sous les projectiles de l'OTAN.

Malko avait brûlé le message. Inutile de prendre le moindre risque. Il était contrarié quand même. Dragoljub ne l'avait pas encore rappelé et Ivana lui avait fait faux bond, lui laissant un message expliquant qu'elle avait un empêchement... Il se fit resservir une coupe de la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne immergée dans un seau à glace posé sur le comptoir. Il aurait préféré la partager avec la jeune femme.

*

* *

La sonnerie aigrette du portable envoya une violente décharge d'adrénaline dans les artères de Malko. Il l'avait guettée toute la nuit, s'angoissant de plus en plus. Il se jeta littéralement sur l'appareil et fit «allô».

— Monsieur Linge ? C'est Dragoljub. Malko aurait embrassé l'appareil.

— Merci de me rappeler, dit-il. J'ai besoin d'essence pour un ami. C'est possible ?

— Tout à fait, fit Dragoljub. Mais aujourd'hui, je n'ai pas de voiture. Pourriez-vous venir me prendre chez moi ?

— Bien sûr. Où ?

— Au 12 rue Bogdanova. Premier étage, mon nom est sur la porte. Vous

prenez le boulevard de la Révolution et ensuite Gospodara-Vucica. Vers onze heures ?

— À tout à l'heure.

Il avait à peine raccroché que le téléphone sonna à nouveau. Cette fois, c'était Ivana qui se confondait en excuses, expliquant le «kidnapping» dont elle avait été victime la veille. Euphorique, Malko l'invita pour le soir.

— Ne me posez pas un lapin, dit-il en riant, j'ai déjà vidé une bouteille de Taittinger tout seul à cause de vous.

— À huit heures, je serai là, jura-t-elle. Même si les ponts sur la Sava sont bombardés, je passerai à la nage !

Il se dit que ce ne serait pas désagréable de passer sa dernière soirée à Belgrade avec la volcanique Ivana.

*

* *

Lorsqu'il descendit dans le *lobby*, celui-ci grouillait de journalistes. Des Dimitrievic se précipita.

— Il y a une conférence de presse de Vuk Draskovic, à sa permanence, dans Kneza Mihailova.

— Allez-y, conseilla Malko, moi, j'ai un autre rendez-vous.

La laissant partir avec une équipe d'ITV, il prit le volant de l'Astra, se mêlant au convoi des journalistes. Il s'en sépara discrètement après le pont Bratsvo, pour gagner le domicile de Dragoljub. Modeste immeuble dont le crépi s'en allait, dans une petite rue étroite. Pas d'ascenseur, pas d'interphone. Une carte sur la porte. Il frappa et la porte s'ouvrit sur Nedad Tubic.

— Entrez, dit-il. Dragoljub ne viendra pas, nous sommes tranquilles.

Le studio ressemblait à une bonbonnière, avec du tissu mauve aux murs, un grand lit avec un couvre-lit de panthère synthétique, une chaîne stéréo, des posters de sportifs aux murs et une tenue de cuir pendue sur un cintre. Il ne manquait que les fouets et les cagoules...

— Vous avez l'argent ? demanda aussitôt Nedad Tubic.

Malko vida sur le lit l'étui en carton de la cartouche de cigarettes, pleine de liasses de billets bleus de cent deutschemarks.

— Voilà, fit-il. Cent cinquante mille DM.

Le photographe s'assit sur le bord du lit et commença à les compter. Malko demanda posément :

— Vous avez eu la confirmation pour ce soir ?

Nedad Tubic leva la tête.

— Oui. Ils m'ont téléphoné à l'agence tout à l'heure. Ils viennent me prendre à sept heures, avec mon matériel. J'installe tout là où ils m'emmènent, je fais mes essais avec une doublure et, ensuite, je laisse tout sur place et je reste

avec eux jusqu'au lendemain matin. Et vous, vous avez trouvé une solution ? Je ne veux pas de radio. Ou alors, il faut me payer cinquante mille DM de plus.

— Ce ne sera pas la peine, dit Malko. J'ai trouvé une solution.

Il secoua encore la cartouche vide pour en faire tomber une boîte rectangulaire qu'il ouvrit sous le regard curieux du photographe.

— Voilà la solution à votre problème, annonça-t-il.

La boîte contenait un gros chronographe au bracelet d'acier.

— Mais c'est une montre ! fit Nedad Tubic, stupéfait.

— Pas tout à fait, corrigea Malko, regardez.

Il prit le chronographe dans sa main et montra au photographe une molette supplémentaire, à côté de celle servant de remontoir.

— Ceci est une antenne radio. Vous avez devant vous un engin «mixte». Un chronographe Breitling «Emergency». Il donne l'heure, mais sert aussi de balise de détresse pour un pilote perdu.

Nedad Tubic le regarda, bouche bée.

— Mais je ne suis pas un pilote !

— Supposez, continua Malko, que vous en soyez un. Vous avez un incident mécanique et vous êtes obligé d'atterrir dans une région désertique. Si vous voulez avoir une chance d'être sauvé, il faut pouvoir signaler votre position.

— Oui. Et alors ?

Malko désigna la grosse molette.

— Vous dévissez alors cette molette à laquelle est fixé un fil de nickel pur, en réalité une antenne. Celui-ci se déroule entièrement. Il mesure quarante-trois centimètres. Lorsqu'il est complètement déroulé, la molette se détache. Vous placez alors la montre *verticalement*, de façon à ce que l'antenne soit dirigée vers le haut. Et vous n'avez plus qu'à attendre...

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que ce chronographe «Emergency» contient un puissant émetteur radio miniaturisé. Dès que son antenne est déployée, il émet un signal de 0,75 secondes, toutes les 2,25 secondes sur la fréquence de 121,5 MégaHertz, pendant quarante-huit heures. Ce signal qui comporte la lettre B émise en morse toutes les minutes, émis sur la fréquence internationale de détresse peut être capté par un avion volant jusqu'à 33000 pieds d'altitude, dans un rayon de quatre cents kilomètres. Il donne la position de l'émetteur avec une précision d'une dizaine de mètres.

Nedad n'en perdait pas une miette, l'expression stupéfaite. Malko reprit :

— Vous allez donc mettre ce chronographe à votre poignet à la place de votre montre, personne ne pensera à l'examiner de près. Il faudra profiter d'un moment où vous êtes seul pour déplier l'antenne – cela prend quelques secondes – et placer le chronographe en position verticale. Cela peut être le long d'un mur, accroché à la paroi de votre boîte de photographe, à une fenêtre, je ne sais pas... Il faut simplement que l'antenne soit verticale. Ensuite, vous n'avez plus qu'à vous en aller.

Le photographe le fixait, les yeux ronds.

— C'est tout ?

— Oui. Ce signal va être capté par un des innombrables avions de l'OTAN bourrés d'électronique qui tournent au-dessus de la Yougoslavie et qui seront prévenus. Grâce à leurs ordinateurs, ils calculeront rapidement la position de la balise, c'est-à-dire les coordonnées géographiques de l'immeuble d'où elle émettra. Ensuite, il n'y a plus qu'à communiquer aux bombardiers ou aux serveurs de «cruise-missiles» les coordonnées de cet objectif pour qu'ils l'entrent dans le cerveau électronique de ces projectiles «intelligents».

Nedad Tubic pâlit. Dépassé.

— Je ne risque rien ? balbutia-t-il.

— Sauf si vous restiez coucher dans cet immeuble, mais vous m'avez dit que ce n'était pas le cas.

— Non, non.

— Vous êtes *certain* que Milosevic viendra coucher là, lui ?

— C'est ce qu'ils m'ont dit. Ils ne m'ont jamais raconté d'histoires... Mais ils ne vont pas me soupçonner ?

— Comment ? Vous m'avez dit vous-même ne pas connaître l'emplacement de l'immeuble. *Moi-même*, je ne le connais pas. C'est grâce au signal radio émis par la Breitling «Emergency» que les projectiles trouveront leur objectif. Et il y a peu de chances qu'elle survive au bombardement... Vous n'avez qu'à la mettre.

Il tendit le chronographe au photographe qui, après une hésitation, ôta sa montre et le mit à son poignet. Il rabaissa vivement la manche de sa chemise dessus et releva la tête.

— Et la seconde partie de l'argent ?

— L'action se passera cette nuit, dit Malko, j'ignore exactement quand. Je vous donne rendez-vous ici demain matin, vers dix heures. Vous aurez fini ?

— Oui, je pense. Mais pourquoi ici ?

— Je ne veux pas vous rencontrer dans un endroit public. Vous avez tout compris ?

Nedad Tubic baissa les yeux sur le chronographe.

— Oui, mais je ne peux pas m'entraîner avant, une fois ?

— Surtout pas ! recommanda Malko. Cet émetteur de détresse ne sert *qu'une* fois. Ce n'est pas un jouet. Une fois que l'antenne est tirée, il est en fonction et on ne peut pas revenir en arrière. C'est clair ?

— C'est clair.

Un ange passa. Le photographe contemplait la Breitling «Emergency» comme si elle allait lui exploser à la figure. Il en avait oublié de compter le reste des billets...

Malko se leva. La machine infernale était amorcée. Il n'avait plus qu'à compter les heures en priant. Il se leva.

— À demain, dit-il d'un ton volontairement neutre.

— À demain, répondit Nedad Tubic d'une voix un peu étranglée.

Si les choses se passaient comme prévues, la Yougoslavie se réveillerait le lendemain sans président.

Malko regagna sa voiture. À la fois soulagé et angoissé. Il se rassura en se disant qu'au pire, si Nedad Tubic se trompait dans le maniement de «l'Emergency», rien ne se passerait. Et que s'il ne se trompait pas et que Slobodan Milosevic leur fasse faux bond, l'OTAN aurait détruit un immeuble vide de plus. Et perdu cent cinquante mille marks. Si, au contraire, Nedad Tubic remplissait son contrat, il avait prévu de laisser la seconde partie de l'argent à Ivana pour qu'elle le lui remette.

Car lui, samedi à dix heures, espérait bien être loin de Belgrade.

*

* *

Ivana, les yeux baissés, attendait dans le hall du *Hyatt*, moulée dans la robe blanche offerte par Malko, image même de l'innocence. Qui aurait pu se douter que c'était un tel volcan ? Malko l'entraîna. Dans le parking, elle se serra contre lui.

— Je suis si contente ! Tu ne m'en veux pas pour hier soir ?

— Absolument pas ! jura Malko. Où veux-tu aller ?

— Au *Reka* ?

La nuit venait de tomber. Enfin ! Toute la journée, Malko avait eu envie de voiler le ciel, comme on tire un rideau, afin qu'il fasse nuit plus vite. Cela allait être la nuit la plus longue de son séjour à Belgrade. Il essayait de toutes ses forces de ne pas penser à Nedad Tubic mais n'y parvenait pas. En traversant Zemun, il scruta tous les immeubles, se demandant dans lequel Milosevic allait passer la nuit, sans rien pouvoir deviner. Au *Reka*, la chanteuse blonde scandait une chanson tsigane pleine d'entrain, en martelant sa cuisse avec son tambourin. Il y avait des étoiles dans les yeux d'Ivana.

— Je suis bien avec toi, dit-elle.

— Demande-leur s'ils ont une bouteille de Taittinger. Celui que tu as raté hier...

Ils en avaient. La serveuse la déboucha avec respect – cela représentait un mois de son salaire – et Malko trinqua avec Ivana.

Ensuite, ils dansèrent. Collée à lui, elle lui faisait sentir son désir. C'était presque une soirée d'amoureux. À son tour, il eut envie d'elle et elle s'en rendit compte. Ils s'embrassèrent en dansant. Malko gardait pourtant la tête froide. Si tout se passait bien, dans douze heures, il aurait quitté la Yougoslavie. Après avoir pris congé de Nedad Tubic, il avait appelé de son portable, sur une puce neuve, Kevin Hunter, annonçant simplement : «Tout est en place.» L'Américain avait répondu brièvement : «De mon côté aussi.» Ce qui signifiait qu'un Awacs allait tourner au-dessus de Belgrade pour recevoir

l'émission de la Breitling «Emergency», localisant ensuite le lieu. Malko n'avait plus qu'à attendre.

Ils regagnèrent la table et Ivana réclama du Taittinger. Avec les mixed-grill, c'était un peu bizarre, mais elle était si heureuse.

— Ce sont des nobles, les comtes de Champagne ? Comme le comte Dracula ? demanda-t-elle.

— C'étaient, dit Malko.

Il repensa à sa promesse faite au photographe.

— Ivana, dit-il, pourrais-tu me rendre un service ?

— Bien sûr.

— Tu connais Nedad Tubic ?

— Oui, bien sûr. Je l'ai encore vu hier matin.

— Je lui dois de l'argent, expliqua Malko, que j'ai promis de lui donner demain matin. Mais je suis obligé de me rendre hors de Belgrade. Est-ce que je pourrais te le laisser pour que tu le lui remettes ?

— Bien sûr. Mais comment ?

— Je lui dirai de passer à ton bureau. Et je te donnerai l'argent tout à l'heure.

— Pas de problème ! À propos, tu veux que je te raconte quelque chose d'amusant sur Nedad ?

— Quoi ?

Elle souriait et il s'attendait à un potin.

— Hier matin, je l'ai croisé sur Terazije et il m'a demandé d'utiliser les toilettes du bureau. Ce qu'il a fait. Moi, quand il y a un homme dedans, j'aime bien mater, comme ce salaud de Dusan.

— Et alors ? demanda Malko, amusé. Tu as vu un monstre ?

Ivana pouffa.

— Bof ! Il a une petite queue ! J'ai été déçue... Mais il avait un truc noir accroché sur le ventre avec des fils partout, à même la peau.

Malko sentit son sang se glacer.

— C'était quoi, ce truc noir ?

— Je ne sais pas, comme un petit magnétophone... Qu'est-ce que tu as ?

Malko devait avoir blêmi car elle le regardait d'un air inquiet. Il se força à sourire.

— C'est bizarre, non ?

Elle secoua ses cheveux blonds.

— Oh, du temps de Tito, c'était courant. Tous les agents de la SDB se promenaient avec des trucs comme ça pour enregistrer les conversations des opposants et avoir ensuite des preuves contre eux.

Malko n'entendait plus l'orchestre, ne voyait plus la salle, sonné. Si Nedad Tubic était un agent manipulé, les conséquences étaient incalculables. Il devait absolument en avoir le cœur net. Mais comment ?

Il prit son portable et appela Dragoljub. Messagerie. Ivana le regardait, intriguée.

— Tu as un problème ?

— Peut-être, dit Malko.

On venait de leur apporter l'addition.

— Ivana, dit-il, je voudrais trouver Nedad ce soir. Pourrais-tu passer à Tanjug pour essayer de savoir où il se trouve ?

— Maintenant ?

— Oui.

— Si tu veux.

Il vit dans ses yeux qu'elle commençait à se poser des questions, mais dès qu'ils furent dans l'obscurité le long du Danube, Ivana se jeta dans les bras de Malko pour une étreinte passionnée.

— On ne va pas perdre trop de temps avec ce pédé ? souffla-t-elle. J'ai envie de toi.

— Non, je te le promets, jura Malko, le cœur glacé.

Il regarda le ciel étoilé : belle nuit pour les bombardiers... Vingt minutes plus tard, ils s'arrêtaient devant l'immeuble de Tanjug. L'image du magnétophone ne quittait plus Malko. Ivana grimpa le perron et réapparut quelques instants plus tard.

— J'ai vu le concierge. Nedad est parti à huit heures. Son copain Dragoljub est venu le chercher.

Malko eut l'impression qu'on commençait à clouer son cercueil. Il pensa soudain au *Manjez* et, comme un fou, fonça vers le boulevard de la Révolution.

— On ne va pas au *Hyatt* ? demanda Ivana, déçue.

— Après.

Dix minutes plus tard, il stoppait devant le restaurant dont la terrasse était presque vide. Il se tourna vers Ivana.

— Veux-tu aller demander si on a vu Nedad ce soir ? Ou s'il y est encore...

Devant la tension de sa voix, elle ne discuta même pas. De retour presque aussitôt, elle expliqua :

— Il a dîné là avec son copain Dragoljub. Il est parti il y a vingt minutes.

Deuxième clou dans le cercueil... Malko s'arracha un sourire crispé.

Il avait encore le choix entre deux hypothèses. La plus réjouissante était que Nedad Tubic avait voulu l'escroquer de cent cinquante mille marks. L'autre, il n'osait même pas y penser...

— Ivana, dit-il, il ne faut pas m'en vouloir, mais j'ai un gros problème. Si tu veux, je te dépose à un taxi...

— Je te gêne ?

— Non, mais...

— Alors, je reste, conclut-elle.

Même avec son aide, Malko eut du mal à retrouver la rue Bogdanova. Il monta quatre à quatre jusqu'au premier, s'éclairant avec sa Maglite. Il frappa à la porte de Dragoljub. Pas de réponse. Il insista, sans plus de succès. Il y avait donc de fortes chances pour qu'il soit chez Nedad Tubic. Le problème c'est que Malko ignorait où ce dernier habitait. Il redescendit et interrogea Ivana :

— Sais-tu où habite Nedad Tubic ?

Elle l'ignorait.

— Pourquoi veux-tu le voir maintenant ? objecta-t-elle. Malko ne répondit pas, plongé dans ses pensées, essayant de recoller les morceaux du puzzle. Le photographe lui avait menti en prétendant passer la soirée avec les gens de la RDB. Pourquoi ? Il avait le choix entre deux hypothèses : une simple escroquerie ou quelque chose de plus vicieux, une manip dont la RDB aurait tiré les ficelles. Ce qui expliquerait le magnétophone découvert par Ivana. Mais dans ce cas, pourquoi Malko n'était-il pas déjà arrêté ? Ou même suivi ? Or, ce soir, il était quasiment certain de ne pas l'avoir été.

Par défaut, il choisit donc la théorie de l'escroquerie.

Mécaniquement, il s'était remis en route. Ivana glissa avec douceur une main entre ses cuisses.

— On va au *Hyatt* ? murmura-t-elle. J'ai envie de toi.

Malko sourit sans répondre. Il était en face d'un second dilemme. Si Nedad Tubic l'avait mené en bateau, devait-il prévenir Kevin Hunter ?

Il décida que non. Simplement, les Awacs ne capteraient aucun signal et il n'y aurait pas de bombardement.

CHAPITRE XIX

À peine dans la chambre, Ivana se planta devant Malko et, les yeux dans les siens, déboutonna posément sa robe, apparaissant en soutien-gorge et slip blanc. Avant de se couler contre lui.

— Laisse-moi te faire oublier tes problèmes, dit-elle. Et puis, je t'ai rendu service ce soir, j'ai bien droit à une petite récompense.

La houle de son ventre contre le sien ne laissait aucun doute quant à la nature de la récompense. Sachant ce qu'elle aimait, il écarta doucement le nylon de la culotte pour la caresser. En quelques secondes, elle se mit à râler, posant un pied sur le lit pour qu'il puisse mieux atteindre ses points sensibles. Puis, la petite sirène se déclencha... Ivana, la tête rejetée en arrière, jouissait sous ses doigts, inondée. Sans même avoir ôté sa culotte. Ce qui donna une idée à Malko. Il la poussa sur le lit et remplaça sa main par sa bouche. Il crut qu'Ivana allait grimper le long du mur. Elle se tordait, les mains crispées dans ses cheveux, enchaînant orgasme sur orgasme.

Malko n'en pouvait plus. Il la retourna et, d'elle-même, la jeune femme s'agenouilla dans une posture d'offrande animale. Lorsqu'il la prit aux hanches et s'enfonça dans son ventre, elle gémit encore plus fort.

— Oh, je pars, je pars ! C'est fort, c'est fort !

La croupe haute, le buste aplati sur le lit, sa culotte descendue sur ses cuisses, elle était merveilleusement érotique. L'image du plaisir. Malko regardait son sexe entrer en elle et cela augmentait encore son plaisir. Il avait balayé Nedad Tubic de sa tête. Cette croupe offerte le faisait fantasmer. Sournement, il se retira, pour se poser un peu plus haut, sur l'entrée des reins d'Ivana.

La jeune femme sursauta.

— Non, s'il te plaît. Ça fait mal.

Elle balançait ses fesses rondes pour lui échapper, ne réussissant qu'à aviver encore son désir. D'une main, il se guida fermement et poussa son corps en avant de tout son poids. Ivana cria. Pendant quelques secondes, rien ne se passa : elle résistait de tous ses muscles. Puis, Malko, oubliant toute galanterie, donna un coup de reins supplémentaire. Avec un plaisir indicible, il vit soudain son sexe disparaître, s'enfoncer dans les reins d'Ivana comme s'il y était aspiré. Il se sentit comprimé dans un fourreau étroit et chaud, et manqua exploser sur-le-champ. Ivana avait poussé un cri qui se transforma en gémissement filé. Malko demeurait immobile, pour ne pas l'effrayer. Puis, les mains enfoncées dans ses hanches élastiques, il se mit à la sodomiser

lentement. Elle cria :

— Arrête, ça fait mal ! Je ne veux pas.

Puis ses protestations s'espacèrent. Il glissa une main sous son ventre, sachant comment la satisfaire. Un quart d'heure plus tard, Ivana, aussi déchaînée que d'habitude, gémissait, griffait les draps, ondulant comme une chatte couverte. C'est Malko qui mit fin à son plaisir après qu'elle eut joui, en explosant à son tour, mort de plaisir.

Ils demeurèrent emboîtés et Ivana reconnut d'une toute petite voix :

— C'est la première fois que je jouis de cette façon-là.

*

* *

Ils avaient refait l'amour, entre deux douches. Ivana, insatiable, semblait bien décidée à extraire chaque parcelle d'érotisme du corps de Malko. Appliquée, elle était en train de lui administrer une fellation d'une douceur céleste, lorsque les sirènes hululèrent sur le ton modulé indiquant une alerte aérienne. Ce qui ne la troubla pas. Elle ne s'interrompit que le temps de dire :

— Ici au moins, on est tranquilles.

Malko était à nouveau au fond de son ventre lorsqu'une violente explosion, toute proche, fit trembler les vitres. Suivie d'une autre, tout aussi puissante. Ivana se raidit.

— C'est tout près, dit-elle. Ici ou à Zemun.

Elle avait à peine fini de parler que des explosions encore plus violentes se succédèrent en série. Un véritable pilonnage, concentré apparemment sur un point unique. Puis, le silence retomba. Malko se leva, alla à la fenêtre : une lueur rouge illuminait le ciel vers l'ouest. Vers Zemun. Pétrifié, il se figea. Nedad Tubic avait parlé d'un immeuble à Zemun.

Ivana, restée sur le lit, lui tendit les bras.

— Viens, c'est fini.

— Je veux savoir ce qu'ils ont bombardé, dit Malko.

Il appela le standard de l'hôtel. On était dans l'ignorance. Puis il pensa au centre de presse de l'armée yougoslave. Mais en pleine nuit, il devait n'y avoir personne... Il composa quand même le 3243576 et obtint une voix d'homme. Il se fit connaître et posa sa question. Contre toute attente, la réponse fusa immédiatement :

— Les agresseurs de l'OTAN viennent de bombarder l'ambassade de la République populaire de Chine. Il y a de nombreux morts.

*

* *

Malko eut l'impression de recevoir le ciel sur la tête. Tout s'éclairait d'un coup. Voilà pourquoi la RDB ne s'était pas manifestée jusque-là. Nedad Tubic n'était pas un escroc : la RDB l'avait manipulé. Et Malko était tombé dans le piège.

C'était une manipulation diabolique. Faire bombarder par l'OTAN l'ambassade d'un des plus grands pays du monde, opposé à l'action de l'OTAN au Kosovo et supporter du régime de Belgrade... Cela allait déclencher aux Nations unies, où les Chinois ne manqueraient pas de réclamer une réunion d'urgence du Conseil de sécurité, une belle tempête diplomatique. Jamais les Chinois ne croiraient à une erreur. Les conséquences diplomatiques et militaires de cette «bavure» risquaient d'être gravissimes pour l'Alliance. Slobodan Milosevic, qui cherchait des alliés après la défection de la Russie, venait d'en trouver un. Amené sur un plateau d'argent par l'OTAN. Malko était partagé entre la honte et la fureur. Il était si fier de sa manip ! Il ne devait pas rester grand-chose de la Breitling «Emergency» qui avait joué son rôle à merveille. Un rôle qui n'était pas vraiment celui pour lequel elle avait été fabriquée...

Quoi qu'il lui en coûte, il était urgent d'expliquer à Kevin Hunter ce qui s'était passé.

Le chef de station de la CIA à Budapest devait être dans un état indescriptible...

Il sauta sur son portable et composa le numéro de Kevin Hunter à Budapest. Cela n'avait plus d'importance qu'il soit identifié. Le portable afficha un signal «occupé». Il recommença sans succès dix fois, vingt fois, observé par Ivana, perplexe.

Abandonnant le portable, il essaya le téléphone de l'hôtel sans plus de réussite. Après la troisième tentative, il appela le standard.

— J'ai des problèmes pour obtenir un numéro en Hongrie, expliqua-t-il. Pouvez-vous le composer pour moi ?

— Je sais, monsieur, confirma la standardiste. Il y a un problème depuis ce soir. Impossible d'obtenir l'étranger. C'est sûrement à cause des bombardements. Ça va s'arranger.

— Merci, dit Malko d'une voix blanche.

Afin qu'il ne décommande pas l'opération à la dernière minute, la RDB avait bloqué toutes les communications avec le monde extérieur. Techniquement, c'était facile dans un État totalitaire.

Assommé, il tenta de réfléchir de manière cohérente. Il n'y avait plus rien à faire pour rattraper le coup. Mais une évidence aveuglante s'imposa à lui : la RDB qui avait monté cette manip allait tout faire pour en supprimer les acteurs et les témoins. De façon à pouvoir soutenir que l'OTAN avait délibérément bombardé l'ambassade de Chine... Or, la première personne à faire disparaître, c'était lui.

Rade Markovic enchaînait cigarette sur cigarette. L'alerte avait retenti depuis une demi-heure et aucun objectif n'avait encore été touché à Belgrade. Il regarda le calendrier posé sur son bureau : 8 mai. Il se souviendrait de cette date... Il allait vivre la nuit la plus tendue de son existence. Tout le dispositif était en place depuis sept heures du soir. Un dispositif d'attente. Tous ceux en relation avec cette affaire étaient sous surveillance, y compris l'agent de la CIA. Mais, tant que l'ambassade de Chine n'avait pas été bombardée, personne ne bougeait. Bien qu'il pense avoir tout prévu, Rade Markovic voulait pouvoir réutiliser ses marionnettes si l'opération échouait, pour une raison ou pour une autre. Entouré de ses téléphones, il attendait la suite des événements. La Breitling «Emergency» avait été mise en place par un de ses hommes à la nuit tombée. Un policier déguisé en membre de la Milicija qui avait scotché le chronographe à un barreau de l'enceinte de l'ambassade de Chine, entre les bureaux et la résidence.

Dans l'obscurité, le dispositif était complètement invisible.

Une cellule spéciale de télécommunications de la RDB avait vérifié l'émission du signal de détresse. Il ne pouvait pas ne pas être capté par un des avions espions de l'OTAN.

Le téléphone sonna. C'était l'équipe chargée de surveiller l'agent américain qui appelait. Il était à présent rentré dans sa chambre avec son amie et ils n'en étaient pas ressortis. Sa voiture était sous surveillance. Rade Markovic attendrait le lendemain matin, ou tout au moins la fin de l'alerte, pour s'en emparer.

Il prêta l'oreille. Pour la première fois depuis le début de la guerre, il entendait le grondement des bombes avec ravissement...

Mais l'objectif n'était pas encore atteint. Il serait un des premiers à l'apprendre. Nedad Tubic était rentré chez lui, après avoir abandonné les cent cinquante mille DM à Rade Markovic. Cet argent servirait à financer des missions clandestines... Le chef de la RDB, pour tromper son anxiété, commença à dresser la liste de tous ceux qui devaient disparaître, pour que l'opération soit un succès complet.

D'abord Milan Simovic, le jeune médecin, ainsi que celle qui l'avait mis en contact avec l'agent de la CIA, Desa Dimitrievic. Ensuite, les trois voyous de Dragan, qui pouvaient se douter de quelque chose. Le courrier, Sacha Ilic, bien sûr. Ivana, la secrétaire de Dusan Velac, puisqu'elle couchait avec l'agent de la CIA. Il avait pu lui parler. Bien entendu, Nedad Tubic et son ami Dragoljub. Personne ne devait être à même de parler, de contredire la version officielle.

Cependant, le premier à arrêter était le faux journaliste autrichien, mais véritable agent de la CIA, Malko Linge. Le succès de l'opération reposait sur un secret absolu. Personne ne devait savoir ce qui s'était réellement passé. Les victimes les plus voyantes, comme Nedad Tubic et son ami Dragoljub, seraient emmenés au Kosovo, leurs corps mélangés ensuite à ceux de *shiptari* abattus par les paramilitaires.

Moyennant quoi, il pourrait se présenter la tête haute devant le président Slobodan Milosevic, certain qu'aucune fausse note ne ternirait l'indignation de ce dernier. Rade Markovic n'éprouvait aucun plaisir à faire éliminer physiquement tous ces gens. Ce n'était pas un sanguinaire. Il avait plutôt une mentalité de bonne femme de ménage. Tout devait être nettoyé. Quel que soit son rang. Il s'agissait d'un secret d'État qui devait demeurer à tout jamais un secret.

*

* *

Malko passait en revue les hypothèses possibles. Aucune n'était vraiment réjouissante.

Dans l'hypothèse optimiste, les agents de la RDB allaient attendre le matin pour venir le cueillir, persuadé qu'il ne se doutait de rien. Dans l'hypothèse pessimiste – la plus probable –, ils pouvaient débarquer à chaque instant.

Ivana, appuyée sur son coude, l'observait.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, tu as l'air soucieux.

C'était une litote. Malko vint s'asseoir sur le lit à côté d'elle.

— Ivana, dit-il, tu vas te rhabiller et quitter l'hôtel tout de suite. J'espère qu'il est encore temps. Si la police t'arrête, tu diras que tu es venue ici simplement faire l'amour avec moi.

— Mais c'est vrai ! protesta-t-elle. Pourquoi la police m'arrêterait-elle ?

Malko demeura silencieux quelques instants, essayant de chasser de son esprit une petite idée déplaisante. Tous ceux qui avaient été en contact avec lui étaient en danger. Même Ivana. La solution lâche était de ne rien lui dire et de la faire partir. Le courage consistait à lui avouer la vérité.

— Ivana, dit-il, il faut que je t'avoue quelque chose. Je ne suis pas journaliste, je travaille pour un Service de renseignement. Je suis un espion, comme on dit ici. Ma mission était de faire tuer Milosevic par un bombardement. J'ai été repéré par la RDB et ils m'ont manipulé, par l'intermédiaire de Nedad Tubic. C'est grâce à toi que j'ai eu des soupçons à son égard. L'histoire du magnétophone. Mais je n'ai pas compris tout de suite. Maintenant, la RDB va chercher à m'éliminer. Si je n'arrive pas à quitter la Yougoslavie, ils m'arrêteront. Et déjà, quitter cet hôtel risque d'être très difficile, sinon impossible. Ils sont sûrement déjà là.

Sans un mot, Ivana s'était levée et se rhabillait.

— Je suis désolé de t'avoir entraînée là-dedans, conclut Malko. C'est très dangereux, tu sais.

— Je comprends pourquoi Dusan m'avait demandé de t'espionner, remarqua la jeune femme en achevant de reboutonner sa robe. Je ne l'ai pas fait, mais je ne comprenais pas.

Malko était en train de rassembler des papiers et les cent cinquante mille marks restant. Il n'avait plus une minute à perdre. S'il était encore temps...

— Où veux-tu aller ? demanda Ivana.

— Je vais essayer de sortir de l'hôtel. Si j'arrive à me cacher jusqu'à demain matin, j'ai une chance.

— Tu ne sortiras pas, fit tristement Ivana. Moi, je les connais mieux que toi, je les pratique depuis des années. Ils sont déjà en bas. Et ils vont m'arrêter aussi.

Elle avait dit cela avec une sorte de détachement fataliste.

— Tu le crois vraiment ?

Ivana hocha la tête.

— Bien sûr, si ce que tu m'as dit est vrai. S'attaquer à Milosevic, c'est comme s'attaquer à Dieu. Veux-tu que je t'aide ?

Elle avait fait son offre avec simplicité, le regard limpide et le visage calme. Malko la fixa, surpris. Il l'avait jusqu'ici uniquement considérée comme une merveilleuse partenaire sexuelle, sans plus.

— Tu sais ce que tu risques ?

— Je crois que je risque déjà beaucoup, rien qu'en t'ayant connu, remarqua Ivana. Je te demande une chose : si je t'aide, emmène-moi hors de ce pays où je n'ai aucun avenir.

— Evidemment, promet Malko. Mais d'abord, il faudrait sortir d'ici et récupérer ma voiture.

— Pourquoi as-tu besoin d'une voiture ?

— J'ai rendez-vous demain matin sur l'autoroute de Zagreb avec quelqu'un qui doit m'emmener à Sombor. Je ne peux pas y aller à pied...

Ivana hocha la tête.

— On peut sortir de l'hôtel par le chemin que nous avons utilisé l'autre matin, quand je ne voulais pas passer par la réception. Seulement, il faut abandonner ta voiture... Nous serons à pied.

— Sans voiture, nous sommes fichus, remarqua Malko.

— Mon frère a une voiture, dit Ivana, une Zastava. On peut aller chez lui la chercher. Il n'est pas à Belgrade, il fait son service au Kosovo. Je verrai ma belle-sœur.

Malko n'en revenait pas de cette bonne volonté. Une goutte d'eau dans la mer de sa catastrophe.

— Allons-y, décida-t-il.

Le couloir était vide, l'ascenseur arriva tout de suite. Malko appuya sur -1 et ils se retrouvèrent dans la galerie marchande déserte, rejoignant ensuite la

porte qui donnait sur le couloir menant au parking. Ils le traversèrent, gagnant l'autre. Pour ne pas risquer de rencontrer quelqu'un, ils empruntèrent la sortie de secours qui donnait sur un terrain vague. Au bout de celui-ci, il y avait une grande artère déserte parallèle à la Sava, Vladimira-Popovica, qui filait jusqu'à l'hôtel *Intercontinental*.

— Là-bas, il y a des taxis, remarqua Ivana.

Ils marchèrent au milieu de la chaussée déserte, dans le noir absolu. Pas question de se servir de la Maglite. Arrivés à l'hôtel, ils entrèrent par la première porte, pour ressortir trente mètres plus loin, face aux trois chauffeurs de taxis qui somnolaient dans leur voiture, sans grand espoir: *l'Intercontinental* n'ayant pas de groupe électrogène, presque tous ses clients l'avaient fui au profit du *Hyatt*...

— Ne parle pas dans le taxi, conseilla Ivana.

Elle donna une adresse en serbe, puis se blottit contre Malko. La nuit était d'un noir d'encre. Les sirènes se mirent à hululer, signalant la fin de l'alerte, pendant qu'ils traversaient le pont Gazela, et le chauffeur maugréa.

Il les déposa assez loin du centre, rue du 29-Novembre. Ivana paya.

— Ce n'est pas loin, dit-elle.

Ils parcoururent quelques centaines de mètres dans l'obscurité totale pour arriver devant un immeuble lépreux, style HLM.

— Je vais demander à ma sœur si on peut coucher là, dit-elle. Attends-moi.

*

* *

— *Dobro ! Dobro ! Dobro !*

Rade Markovic n'en pouvait plus de bonheur. Il avait enfin la confirmation de la réussite de son plan, avec près d'une demi-heure de retard. Il raccrocha et fonce vers l'ascenseur. Son chauffeur somnolait au volant de sa Mercedes. Le chef de la RDB bondit dans le véhicule.

— On va à l'ambassade de Chine. Vite.

Il trépigna presque tout le long du trajet, ne se calmant que devant les premières flammes. Des miliciens et des policiers maintenaient quelques rares badauds à distance. On pouvait à peine s'approcher du brasier tant la chaleur était intense. Les pompiers faisaient pourtant de leur mieux pour éteindre trois incendies distincts. Rade Markovic fendit le cordon pour arriver jusque devant l'ambassade. Des Chinois blessés ou choqués hurlaient. Une femme était allongée par terre, à demi brûlée, selon toute vraisemblance morte. Un des Chinois le reconnut et s'agrippa à lui. C'était le numéro 2 du Guang Vu, le Service chinois.

— Wang est resté là-dedans ! cria-t-il, il faut le sauver.

Wang Tcheo était le numéro un des Services de Pékin. Rade Markovic lança

des ordres aux pompiers débordés. Par un des murs effondrés, on apercevait des meubles en équilibre dans le vide. Beaucoup de Chinois dormaient dans l'ambassade. D'une voix ferme, Rade Markovic s'adressa à la petite foule des Chinois hagards :

— C'est un crime inexpiable de l'OTAN. Mon gouvernement va demander des excuses et des réparations, c'est une honte !

— Frapper des diplomates !... enchaîna d'une voix aiguë le chargé d'affaires, en maillot de corps et pantalon de pyjama.

— J'envoie tout de suite des secours, promet Rade Markovic à son homologue.

Revenu dans sa voiture, il ne perdit pas une seconde.

— Arrêtez le numéro un et amenez-le-moi, ordonna-t-il par téléphone, avant de se laisser aller dans le cuir moelleux de la Mercedes.

*

* *

Ivana était montée depuis une dizaine de minutes, laissant Malko cuver sa rage et sa frustration. C'était la première fois, dans sa longue carrière de barbouze hors-cadre à la CIA, qu'il se faisait manipuler de cette façon ! Lui, un agent expérimenté et méfiant. Comme disaient les Serbes, c'était «total catastrophe». De quoi avoir honte. Et encore heureux s'il sauvait sa peau... Il tenta encore d'utiliser son portable, sans plus de succès.

Ivana réapparut soudain.

— Elle ne veut pas, dit-elle. Mais j'ai les clefs de la voiture. Ici, tout le monde a peur.

— Ils ont raison, dit Malko. Le mieux serait de gagner *maintenant* l'autoroute de Zagreb...

Ivana hocha la tête. Ils étaient arrivés devant une petite Zastava 128 grise.

— Il n'y a presque personne qui circule maintenant, c'est risqué. Il vaut mieux attendre un peu. Se reposer dans la voiture et partir à l'aube...

— Non, fit Malko, repassons le pont maintenant. On trouvera un coin dans Zemun, il y a des parkings. C'est plus sûr.

— Si tu veux, concéda Ivana en ouvrant la portière et en se mettant au volant. Si on nous arrête, tu fais semblant de dormir. Je dirai que tu as trop bu et que je te ramène. Ici, c'est courant.

*

* *

Rade Markovic décrocha son téléphone, trop euphorique pour envisager une mauvaise nouvelle. Sa gorge se noua de rage lorsqu'il entendit un de ses collaborateurs annoncer d'une voix blanche :

— La chambre 627 est vide.

— Comment, vide ! explosa le patron de la RDB. Fouillez l'hôtel, interrogez tout le monde.

— C'est fait, avoua piteusement le policier. On pense qu'ils ont fui par les garages souterrains.

— La fille aussi ?

— Oui.

— Allez chez elle, chez son père. Partout. Et retrouvez-les !

Il raccrocha, ivre de rage. Une si belle victoire, gâchée par des imbéciles. Il devait coûte que coûte retrouver l'agent de la CIA. Sans lui, les Américains ne sauraient jamais ce qui s'était passé. Tandis qu'il roulait vers son bureau, il reprit son téléphone et ordonna :

— Arrêtez Sacha Ilic chez lui, immédiatement et interrogez-le.

Le «courrier» devait sûrement participer à l'exfiltration de l'agent de la CIA. Il fallait qu'il dise comment.

*

* *

Le jour s'était enfin levé. Malko n'avait pas fermé l'œil et Ivana avait les traits tirés. Malko aurait donné n'importe quoi pour un café mais c'était trop dangereux de se montrer.

Ivana avait trouvé un endroit protégé, un terrain vague où se trouvaient des épaves de voitures, non loin de l'hôtel *Nacional*. Pas trop loin de Zemun Polié. Leur traversée de Belgrade s'était déroulée sans encombre et Malko commençait à reprendre espoir. Du moins, en ce qui concernait sa peau...

Phares éteints, glaces ouvertes pour percevoir les bruits de l'extérieur, ils avaient essayé de prendre un peu de repos en attendant le jour. Ils se trouvaient à moins de deux kilomètres du lieu de rendez-vous avec Sacha. Il restait trois heures à tuer.

Machinalement, il regarda son portable. Il affichait «Jugcom» ! Enfin une bonne nouvelle. Aussitôt, il composa le numéro de Sacha. S'il pouvait gagner deux heures, ce ne serait pas mal. À la quatrième sonnerie, une voix fit :

— *Molim !*

Instantanément, il sentit quelque chose d'anormal. Comme si la peur avait pu se transmettre avec le signal...

— C'est moi, dit-il. Ça ne va pas ?

— Si, si, fit la voix de Sacha Ilic, vous me réveillez.

— Il y a eu un changement, dit Malko. Pourriez-vous venir plus tôt au

rendez-vous ?

Courte hésitation. Puis Sacha dit d'une voix étranglée :

— Oui, je peux être là à six heures, si vous voulez, au bistrot juste après le péage de Zemun Polié.

— D'accord, fit Malko. Je vous attends. À tout à l'heure. Il coupa la communication et annonça :

— Il va falloir trouver une autre solution. Ils ont pris Sacha.

Le «courrier» n'avait nul besoin de repréciser le lieu du rendez-vous. Sa voix était bizarre. On l'avait forcé à lui répéter cette précision, ou il avait voulu prévenir Malko. Celui-ci se tourna vers Ivana.

— Est-ce qu'il y a des itinéraires discrets pour arriver à Sombor ?

Elle secoua la tête.

— Je ne les connais pas. Et puis, ils vont surveiller toutes les routes menant en Hongrie. Il n'y en a pas beaucoup.

Elle avait raison. S'il ne trouvait pas rapidement une solution, ils allaient se faire arrêter. Certes, la Zastava 128 n'était pas encore connue. Mais, par Ivana, ils risquaient de remonter jusqu'à la voiture. Il croisa le regard de la jeune femme et y vit l'affolement. Dans quelle galère l'avait-il mise...

Tout à coup, il pensa à un début de solution. Pas terrible, mais s'il pouvait gagner quelques heures, la CIA ferait tout pour le sortir de là. Hélas, elle ne pouvait pas envoyer un commando sur Belgrade. Il fallait quitter la ville et sans aide extérieure, c'était impossible.

— En route, dit-il à Ivana. On va à Zemun.

*

* *

Toute la joie de Rade Markovic s'était évanouie pour faire place à une rage froide. Il toisa son assistant, debout en face de son bureau, arraché à son lit, les yeux encore pleins de sommeil.

— Bloquez toutes les routes, ordonna-t-il, tous les chemins. Ils ne peuvent pas être loin, ils n'ont pas dû quitter Belgrade. Ils doivent être cachés quelque part, peut-être même à l'hôtel.

— On va faire tout ce qu'il faut, promet son assistant.

— Préviens la Milicija et le KOS⁽³⁶⁾ ajouta son chef. Dis-leur qu'il y a cent mille marks de récompense à celui qui le ramènera.

La joie de sa manip réussie commençait à s'effacer. En effet, le but était de provoquer une *vraie* fureur des Chinois qui pouvait éventuellement mettre en cause l'engagement de l'Alliance au Kosovo, par le biais d'une condamnation au Conseil de sécurité de l'ONU.

Seulement, cette fureur se retournerait contre la Serbie si les Chinois découvraient que le bombardement de leur ambassade n'était pas une

provocation américaine, mais un coup tordu des Serbes.

D'où l'importance de faire disparaître *tous* les témoins de l'opération. À commencer par l'agent de la CIA manipulé.

Qui, lui, connaissait mieux que personne la vérité.

CHAPITRE XX

Ivana était en train de se garer dans la rue Groblianska en face de la vieille église, non loin de l'immeuble où demeurait le père Rotko Obradovic, lorsque Malko sursauta :

— *Himmel Herr Gott !*

Pendant quelques secondes, il crut être le jouet d'une hallucination causée par la fatigue et la tension nerveuse. Le gigantesque prêtre orthodoxe venait de sortir de chez lui, une valise dans une main, une Kalachnikov dans l'autre ! Il traversa et gagna une Opel rouge, posa la valise sur le trottoir, appuya l'arme à la carrosserie et ouvrit la portière.

Il était à peine six heures du matin, il faisait grand jour et la rue était déserte.

— C'est lui que je cherchais, souffla Malko à Ivana, je me demande où il va.

Une heure plus tôt, il avait pensé au pape comme à la seule personne capable de lui venir en aide. Seuls, ils ne pourraient ni se cacher à Belgrade, ni en sortir. Malko sortit de la Zastava 128 et s'avança vers la voiture rouge. La rue étant déserte, le père Obradovic ne pouvait pas ne pas le voir. Sa surprise fut à la hauteur de celle de Malko, mais son visage s'éclaira aussitôt d'un sourire.

— Quelle bonne surprise, s'exclama-t-il en lui tendant son énorme main. Vous avez failli me rater. Bonjour, mademoiselle.

Ivana sourit, gênée, fascinée par ce géant qu'elle devait déjà «évaluer».

— Où allez-vous ? demanda Malko.

Même en Yougoslavie, c'était inhabituel de croiser un pape en soutane avec un fusil d'assaut.

— À Pec, au Kosovo répondit le père Obradovic. Ma tante m'a envoyé un SOS par téléphone. Elle vit dans un village situé dans une zone de l'UCK. Ils ont déjà assassiné beaucoup de Serbes. Je vais la chercher pour la ramener à Belgrade et j'ai emprunté une arme car là-bas, les routes ne sont pas sûres. Et vous, que faites-vous dehors de si bonne heure ? Vous alliez à l'office ?

— Non, fit Malko. Pourrais-je m'entretenir avec vous quelques instants ? Mais pas dans la rue.

— Bien sûr ! Remontons, je vais vous offrir un café.

Soudain, Malko fut pris d'un fol espoir. Si Ivana et lui pouvaient se cacher dans cet appartement, personne ne viendrait les y chercher. Cela leur donnerait le temps d'organiser une exfiltration. Il était décidé à dire toute la vérité au père Obradovic.

— Il n'est pas venu, annonça le *Komissar* Swetozar Plasnic. Nous avons attendu presque une heure et j'ai laissé des gens là-bas.

Rade Markovic n'était pas autrement surpris. L'agent de la CIA s'était méfié. Il faudrait le retrouver autrement. Son enquête avait avancé : désormais il connaissait le véhicule avec lequel il se déplaçait, une Zastava 128 grise immatriculée BG 128690. Le filet était en place. Cela prendrait quelques heures ou quelques jours, mais celui qu'il traquait tomberait dedans...

En attendant, il fallait faire le ménage, comme prévu.

— Faites ce qui est prévu pour Sacha Ilic, et allez chercher Nedad Tubic. Dites-lui que je veux le voir pour le féliciter.

Dès qu'il eut raccroché, le *komissar* Swetozar Plasnic sortit de son bureau et gagna le sous-sol du bâtiment qui abritait cette «annexe» du MUP. Un centre d'interrogatoire secret. Il tourna la clef d'une porte de fer peinte en gris, pénétrant dans une cellule éclairée par une ampoule grillagée. Au milieu de la pièce, Sacha Ilic était menotté à un siège métallique scellé dans le sol. Il tourna la tête en entendant la porte s'ouvrir, les traits déformés par la terreur.

— Il était là ?

— *Niet !* fit le policier.

Il alla prendre le téléphone sur la table et débrancha la prise, emportant ensuite l'appareil hors de la pièce. D'abord, Sacha Ilic en éprouva du soulagement : l'interrogatoire était terminé. Dès son arrivée, on lui avait attaché une grenade défensive sur la tête, juste contre l'oreille gauche, à l'aide d'une large bande adhésive. Lorsqu'il avait parlé à Malko, l'index de Plasnic était passé dans l'anneau... S'il tirait, la grenade explosait quelques secondes plus tard, et son crâne avec.

Le *komissar* Plasnic réapparut et se plaça derrière le prisonnier. Sacha sentit le sang se figer dans ses artères. Le policier venait de glisser son index dans l'anneau de la grenade. Il y eut quelques secondes interminables durant lesquelles Sacha Ilic voulut croire désespérément à une mauvaise plaisanterie, puis, avec un petit bruit sec, la goupille s'arracha, libérant la cuillère.

— Non ! hurla Sacha.

D'un bond, Swetozar Plasnic avait déjà gagné la porte, la claquant derrière lui. L'explosion eut lieu presque immédiatement et le battant de métal vibra sous les impacts des éclats. Le *komissar* Plasnic revint sur ses pas et colla un œil au judas.

De la tête de Sacha Ilic, il ne restait qu'une sorte de chou-fleur éclaté. Son crâne avait explosé, du sang avait giclé partout, inondant les murs de débris de chair et de matières cervicales. Plasnic se détourna, dégoûté, et interpella un Tsigane en train de nettoyer le couloir.

— Va nettoyer tout ça, recommanda-t-il. Les murs surtout. Pour le corps, il y

à des cercueils dans la pièce du fond.

Le policier remonta ensuite au rez-de-chaussée et alla prendre sa sacoche de cuir dans son armoire métallique. Sa voiture, une vieille Lada haute sur pattes, attendait devant le bâtiment, le chauffeur au volant.

— On va chez Nedad Tubic, lança-t-il.

Ils ne mirent pas longtemps à atteindre l'immeuble où vivait le photographe. Lorsqu'il ouvrit la porte, le *komissar* Plasnic lui adressa un large sourire.

— Le patron veut te féliciter.

Les traits de Nedad Tubic se détendirent. Il n'avait pas écouté la radio et ignorait le résultat de la manip.

— Tout s'est bien passé ? demanda-t-il.

— Plus que bien ! affirma le *komissar* Plasnic. Dépêche-toi.

Nedad Tubic monta à l'avant, à côté du chauffeur, Plasnic s'installant sur la banquette arrière. Personne ne parla jusqu'à la montée vers le tunnel de la place de la République. Comme ils y entraient, le *komissar* Plasnic prit dans sa sacoche un petit Beretta calibre 32, prolongé d'un silencieux. Au milieu du tunnel, il appuya le canon sur la nuque de Nedad Tubic qui eut à peine le temps d'avoir peur.

Deux détonations presque imperceptibles et le corps du photographe partit en avant, s'effondrant sur le tableau de bord. Le policier remit son pistolet dans sa sacoche et lança au chauffeur :

— Ulitza Bogdanova.

Une demi-heure plus tard, à cause de la circulation, ils s'arrêtaient devant l'immeuble où vivait Dragoljub. Avant de descendre, le chauffeur, le *glavni inspektor* Malivuk, poussa le corps vers le plancher, afin qu'il ne soit pas trop visible de l'extérieur. De toute façon, ils ne s'attarderaient pas. Inutile de faire traîner les corvées. Malivuk, un colosse, monta le premier et frappa à la porte. Dès qu'elle s'ouvrit sur Dragoljub en slip panthère, à peine démaquillé, le policier le repoussa à l'intérieur.

— Vous êtes en état d'arrestation, annonça-t-il.

Comme l'homosexuel protestait, il lui ramena les bras derrière le dos et lui immobilisa les poignets avec des menottes, le forçant ensuite à s'asseoir dans un fauteuil.

— Mais je n'ai rien fait ! glapit Dragoljub.

Son pied gauche battait furieusement la mesure contre le sol. Le *komissar* Plasnic se planta devant lui.

— En es-tu bien sûr ?

Dragoljub le fixa, ce qui était l'effet recherché. Le *glavni inspektor* Malivuk venait de passer une fine corde autour de son cou et commençait à serrer. Grâce à sa force herculéenne, cela ne dura pas longtemps. Il ne s'arrêta que lorsque le pied gauche de Dragoljub ne bougea vraiment plus du tout.

Ensuite, il défit la cordelette, ôta les menottes et remit le tout dans sa poche.

Cinq minutes plus tard, ils étaient repartis. Crime dans le milieu homosexuel : cela ne remuerait pas les foules.

Un silence pesant régnait dans le petit appartement dont les fenêtres donnaient sur le Danube. Malko avait terminé son récit depuis plusieurs minutes et le père Obradovic caressait sa longue barbe noire pensivement. Il leva enfin les yeux sur Malko.

— Je ne peux pas vous héberger ici, ce serait faire courir un trop grand risque à ma sœur. Donc, je ne vois qu'une solution. Vous emmener avec moi au Kosovo !

Malko crut avoir mal entendu.

— Mais c'est là où la répression est la plus féroce, objecta-t-il. Le pays est contrôlé par l'armée, la RDB, les paramilitaires.

— Exact, reconnut le Père Obradovic. Mais ces gens traquent les *shiptari*, pas les Serbes. Je pense que ma condition de pope nous assure une certaine tranquillité. Ensuite, je me fais fort de vous obtenir l'hospitalité d'un de nos couvents. Je comptais y coucher moi-même. Personne ne viendra vous y chercher.

— Mais après ? objecta Malko.

Le pope eut un geste évasif.

— Il faut faire confiance à Dieu. Il ne peut que protéger un homme qui a voulu tuer Slobodan Milosevic. Et j'ai une idée.

Il déploya ses deux mètres et sortit de la pièce, revenant quelques instants plus tard avec une soutane qu'il tendit à Malko.

— Je pense qu'elle vous ira. Elle appartient à un ami qui l'a oubliée ici. Changez-vous et nous partons.

— Et Ivana ? Je ne peux pas l'abandonner.

— Je veux venir avec vous, renchérit la jeune femme. Si je reste, ils vont me tuer.

Le père Obradovic réfléchit quelques instants.

— Dans ce cas, le plus sûr serait que vous fassiez la première partie du trajet dans le coffre. Au moins pour partir de Belgrade. Deux prêtres n'attireront pas l'attention, mais vous, si.

— D'accord, fit aussitôt Ivana.

— Alors, ne perdons pas de temps, conseilla le pope. Il y a près de six heures de route.

Dès que Malko se fut changé en pope, ils redescendirent. La rue était toujours aussi déserte, le soleil déjà éclatant. Ivana se cala tant bien que mal dans le coffre, la tête sur un bidon d'huile. Cinq minutes plus tard, ils rejoignaient l'autoroute Zagreb-Belgrade-Nis, prenant la direction de Nis. Au péage, il y avait plusieurs miliciens en uniforme qui saluèrent

respectueusement les deux popes. Ensuite, plus personne. Ils furent obligés de sortir deux fois de l'autoroute, détruite par les bombardements, pour emprunter des routes secondaires, retrouvant ensuite un tronçon d'autoroute. Nis grouillait de policiers mais personne ne leur demanda rien. Très vite, après Nis, ils durent quitter la route principale pour des chemins de traverse défoncés et poussiéreux. Beaucoup de ponts étaient coupés. Ils étaient à deux cent cinquante kilomètres de Belgrade. Le père Obradovic s'arrêta juste après avoir fait le plein grâce à ses tickets d'essence.

— Je pense que mademoiselle Ivana peut sortir maintenant, dit-il.

Ivana émergea de son coffre, échevelée, froissée, mais souriante. Décidément, elle gagnait à être connue...

— Dans trois heures, nous serons arrivés au monastère de Gracanica, annonça le pope. C'est un peu au sud de Pristina.

*

* *

Milan Simovic passait l'aspirateur dans la chambre d'un malade du cinquième étage de l'hôpital militaire lorsque deux des policiers qu'il connaissait déjà pénétrèrent dans la pièce. Il s'arrêta aussitôt, la gorge nouée par l'angoisse. Depuis plusieurs jours, personne ne s'était occupé de lui et il priait pour qu'on l'oublie. Il arriva à esquisser un sourire.

— *Dobredan, Dobredan !*

— *Dobredan*, répondirent poliment les deux policiers.

Calmement, ils s'approchèrent de lui et lui ramenèrent les bras derrière le dos. Milan Simovic se laissa faire. À quoi bon lutter ? On allait encore l'interroger.

— Je ne sais rien de nouveau, affirma-t-il.

Ils ne répondirent même pas, l'entraînant vers la fenêtre ouverte. Il comprit trop tard, poussa un hurlement terrifié. Déjà, avec un synchronisme parfait, les deux hommes le soulevaient du sol. Un temps mort, puis ils le projetèrent par la fenêtre, la tête la première.

Son hurlement décrut, se terminant par un bruit sourd. Il avait atterri sur l'auvent de ciment de l'entrée et de là rebondi sur la pelouse, où il gisait, immobile.

Sans échanger un mot, ses assassins ressortirent, gagnant directement l'ascenseur. Rade Markovic serait satisfait de ce cas typique de suicide dépressif.

*

* *

Desa Dimitrievic ne comprenait pas pourquoi Malko avait disparu sans la prévenir. Personne à l'hôtel ne semblait savoir où il se trouvait. Pourtant, il n'avait pas rendu sa chambre. Comme sa voiture était toujours là, elle décida d'attendre sur place. Elle était en train de griller une cigarette devant l'entrée lorsque deux hommes s'approchèrent d'elle.

— *Gospodja Dimitrievic ?*

— *Da*, fit-elle automatiquement.

Elle les examina de plus près et son cœur se rétrécit. Des policiers. L'un d'eux souriait.

— Nous avons besoin de vous, dit-il. Un de vos amis s'est suicidé, un certain Milan Simovic. Il faudrait reconnaître le corps.

D'un coup, elle comprit. Pendant quelques secondes, les muscles de ses jambes refusèrent de fonctionner. Puis elle partit comme une flèche droit vers le bord de l'esplanade, face à l'entrée de l'hôtel dominant l'avenue Milentija-Popovica. Elle le franchit sans ralentir, et s'était déjà écrasée vingt mètres plus bas lorsque les deux policiers pensèrent à réagir.

*

* *

Le père Obradovic et ses deux passagers venaient de traverser Podujevo et se traînaient sur un chemin poussiéreux sinuant au milieu de collines boisées. Ils étaient déjà au Kosovo. Partout des maisons détruites ou d'autres arborant sur leurs murs de grandes croix orthodoxes, signalant leur appartenance à des Serbes. La route était défoncée par le passage de chars et, deux fois, ils avaient dû descendre dans le lit d'une rivière, à cause d'un pont détruit. Des nuages de fumée apparurent devant eux, à la sortie d'un virage. Malko aperçut des maisons incendiées, explosées, des tracteurs abandonnés. Sûrement un village sympathisant de l'UCK.

Trois hommes en tenue camouflée se tenaient au bord de la route, à côté d'un amas d'objets divers : télévisions, congélateur, four à micro-ondes... L'un d'eux, voyant la voiture, se plaça au milieu de la route, lui faisant signe de stopper.

— Ne craignez rien, dit calmement le père Obradovic.

Il s'arrêta et adressa aux trois hommes un sourire paisible.

— *Dobredan*.

— *Dobredan*, répondirent-ils en chœur.

Visiblement, ils avaient bu. Le premier se pencha vers le père Obradovic.

— On vient de faire un peu de «ship-shopping». On a besoin d'une voiture pour emmener tout ça.

Le pope ne se démonta pas.

— Ce serait avec plaisir, dit-il, mais je n'ai pas beaucoup de place. Vous allez sûrement trouver un camion. Au revoir. Que Dieu vous garde.

L'homme debout devant le capot ne bougea pas, et le second pointa un doigt sur Ivana.

— Qui c'est, celle-là ?

— Une amie que nous emmenons à Pristina, répondit calmement le pope. Sa maison a été brûlée par les *shiptari*.

— Salauds de *shiptari* ! fit l'homme en crachant par terre. On vient d'en lessiver quelques-uns.

Son regard ne quittait plus Ivana. D'une voix douce, il suggéra :

— Ce serait bien qu'elle reste un peu avec nous, pour faire la cuisine.

À l'arrière, Ivana était complètement recroquevillée. Le pope ne se départit pas de son calme.

— Ses parents me l'ont confiée, affirma-t-il, je ne peux pas m'en séparer.

Les trois hommes parurent se résigner. Celui qui empêchait la voiture de repartir s'écarta. Le père Obradovic leur adressa un dernier sourire et passa la première. À ce moment, un des trois hommes ouvrit brusquement la portière arrière, attrapa Ivana par le poignet et la tira à l'extérieur.

Ivana hurla. Un de ses agresseurs la souleva de terre et l'entraîna vers une des maisons détruites, tandis que l'autre criait au père Obradovic :

— *Sretan Put* !^[37]

Ivana se débattait désespérément. Le religieux sortit de la voiture, silhouette formidable mais mains nues, et cria :

— Lâchez cette femme ou vous encourez la colère de Dieu !

L'un d'eux, pour toute réponse, brandit sa Kalach.

— *Jebo Tebe* !^[38]

*

* *

Rade Markovic ne décolerait pas. Certes, les retombées politiques de sa manip étaient déjà visibles. Les bombardements sur Belgrade avaient presque cessé et les Chinois menaçaient les Etats-Unis des pires représailles.

Seulement, l'agent de la CIA était toujours introuvable. Il n'arrivait pas à croire qu'il avait pu quitter Belgrade. La Zastava 128 avait été retrouvée à Zemun, tous les alentours passés au peigne fin. Sans résultat. Plus le temps passait, plus les chances de le retrouver s'amenuisaient, ce qui faisait planer sur la tête de Rade Markovic une sorte d'épée de Damoclès. Si la manip était révélée au grand jour, les Chinois y croiraient et c'était la catastrophe...

Le téléphone sonna. C'était une autre annexe de la RDB. Une prison réservée

aux sujets *spéciaux*.

— Que faisons-nous avec les trois individus ? demanda un des adjoints.

— Envoyez-les voir les Tsiganes, fit simplement Rade Markovic.

Les Tsiganes étaient les exécuteurs des basses-œuvres. Ils tuaient et ils enterraient, en plus... Les trois amis de Dragan avaient eu une mauvaise inspiration. On ne les retrouverait jamais. Abattus d'une rafale de Kalach par des Tsiganes imbibés d'alcool de prune, ils iraient rejoindre dans une fosse commune les cadavres «gênants» rapatriés du Kosovo.

Mais l'agent de la CIA courait toujours.

*

* *

Instinctivement, Malko sauta à terre, sans écouter l'exclamation du père Obradovic.

— Attention ! Ces hommes sont dangereux.

Deux d'entre eux entraînaient toujours Ivana qui hurlait. Le troisième brandit à nouveau sa Kalach et hurla :

— Foutez le camp !

Malko se pencha dans la voiture par la portière ouverte et prit la Kalach posée sur le plancher. Le temps d'actionner la culasse pour l'armer, il se retourna. L'autre le menaçait toujours et aurait déjà pu l'abattre. Mais, à ses yeux, Malko était un pope. Et, même pour lui, un pope ne s'abattait pas comme un *shiptar*. Voyant l'arme dans les mains de Malko, il se reprit. Malko vit dans ses yeux qu'il allait tirer. Ils n'étaient pas arrivés là pour finir bêtement de cette façon. Il appuya sur la détente de sa Kalach et l'arme tressauta. La courte rafale déchira le silence. Son adversaire porta les mains à son ventre. Ses deux compagnons, stupéfaits, lâchèrent Ivana pour s'emparer de leurs armes. Malko hésita quelques fractions de seconde, mais c'était eux ou lui. Posément, il ajusta son tir, d'abord sur l'un, ensuite sur l'autre. Deux rafales, quelques secondes, et il n'y eut plus que trois corps étendus à terre. Ivana, le visage déformé par la peur, vint se jeter dans les bras de Malko.

Le père Obradovic fit le signe de croix orthodoxe et dit simplement :

— Je les avais prévenus. Vous avez incarné la colère de Dieu.

Blottie contre Malko, Ivana tremblait de tous ses membres. Il la poussa dans la voiture. Mieux valait ne pas s'attarder sur les lieux. Vingt minutes plus tard, ils arrivaient à l'entrée de Pristina et descendaient vers le centre. Partout des mosquées. Mais la plupart des magasins appartenant à des Albanais étaient brûlés ou détruits. Ils passèrent devant le *Grand Hôtel* de Pristina aux cinq étoiles qui, dans un pays normal, n'en valaient qu'une demi, et continuèrent vers le sud, en direction de la frontière macédonienne, sur la route de Skopje. Malko se dit qu'il était à soixante kilomètres de la liberté... Mais la frontière

était gardée. Il ne passerait pas.

Neuf kilomètres après Pristina, le père Obradovic tourna à gauche sur une petite route serpentant à travers la campagne. Plus tard, ils débouchèrent dans un village et le prêtre leur désigna un haut mur entourant une propriété.

— Voici le monastère de Gracanica. Il existe depuis 1315.

C'est là que nous allons rester quelque temps.

*

* *

Toutes les religieuses – une vingtaine au total – se levèrent d'un bloc pour chanter le *benedicite* d'une seule voix. Avec leurs longues robes noires et leurs coiffes assorties, elles étaient impressionnantes.

Le père Obradovic, Malko, toujours en soutane, Ivana et la tante du prêtre orthodoxe déjeunaient à une petite table séparée, dans la grande salle à manger du rez-de-chaussée. Trois jours s'étaient écoulés depuis leur arrivée au monastère de Gracanica, uniquement habité par des religieuses. Le père Obradovic avait été à Pec récupérer sa tante et s'apprêtait à repartir avec elle pour Belgrade, et de là, en Australie, *via* Budapest et Londres. Laissant Malko et Ivana sous la protection de la supérieure de Gracanica.

Etrange situation. Certes, les deux fugitifs étaient en sécurité, mais il était impossible de communiquer avec le monde extérieur. Les portables ne marchaient pas au Kosovo, bloqués par les autorités yougoslaves. La télé était contrôlée par le régime. Il restait la radio, qu'on captait plus ou moins bien, et les journaux, eux aussi sous contrôle serbe.

La CIA devait croire Malko mort et, surtout, ne pas s'expliquer ce qui s'était produit...

Il pouvait rester indéfiniment dans ce monastère, mais c'était comme s'il se trouvait sur une autre planète. Impossible d'en sortir, impossible de communiquer. Seule consolation : la RDB avait perdu sa trace.

La voix grave du père Obradovic interrompit le monologue intérieur de Malko.

— Nous partons, dit le pope. Si Dieu le veut, je serai à Budapest après-demain. Je vous promets de prendre immédiatement contact avec Kevin Hunter. Afin de le rassurer sur votre sort.

Malko reprit espoir. L'envoi d'un commando pour le récupérer n'était techniquement pas impossible, mais c'était une décision politique... En attendant, il fallait prendre patience. Avec Ivana, il accompagna le pope et sa tante dans la cour de derrière. Il avait le cœur un peu serré en le voyant disparaître. Combien de temps allait-il rester coincé au fond du Kosovo ?

*

Malko regarda pensivement la date du quotidien de la veille. Vendredi 11 juin. Cela faisait un mois exactement qu'il se terrait dans le monastère de Gracanica. Après le départ du père Obradovic, il avait guetté le ciel, puis son espoir avait peu à peu diminué. La CIA ne viendrait pas le chercher.

La guerre continuait, mais ses échos arrivaient affaiblis au monastère. Les bombardements s'intensifiaient, les ponts étaient coupés, on entendait souvent les avions de l'OTAN passer à haute altitude, les rumeurs les plus folles couraient, apportées par les villageois. Pourtant, rien ne bougeait. Aplatie par les bombes, la Yougoslavie faisait le gros dos mais ne céda pas. Pour lui, la vie était d'une monotonie incroyable. Dormir, manger, satisfaire Ivana dont le tempérament brûlant s'accommodait parfaitement de cette vie recluse. Chaque jour, ils passaient au moins deux heures à faire l'amour.

Le problème, c'est que cette situation pouvait encore durer longtemps...

Il leva les yeux en entendant la porte grincer. Le battant s'ouvrit sur une religieuse en longue robe noire. À cause de la pénombre, il ne reconnut pas tout de suite Ivana ! La jeune femme se serra contre lui en pouffant.

— J'ai une bonne nouvelle, annonça-t-elle. Il paraît que Milosevic a signé !

— À signé quoi ? demanda Malko.

— Un accord avec l'OTAN. Il laisse les Alliés entrer au Kosovo.

Le pouls de Malko s'envola. Si c'était vrai, cela signifiait enfin la fin de son enfermement volontaire. Ivana ne lui laissa pas le temps de réfléchir, murmurant à son oreille :

— Viens, j'ai emprunté cette robe, mais il faut que je la rende tout à l'heure. On n'a pas beaucoup de temps. Imagine que tu m'as rencontrée dans le couloir. Une religieuse un peu salope. Qu'est-ce que tu fais ?

Malko ignore si c'était la bonne nouvelle ou le déguisement, mais il s'enflamma instantanément. Retroussant la longue robe noire, il trouva dessous d'épais bas noirs, attachés haut sur les cuisses par un ruban. C'était si excitant qu'il culbuta séance tenante Ivana sur le lit, retroussant la longue robe noire jusqu'à la taille. Probablement pressée, Ivana n'avait pas pensé à mettre de culotte. Inondée, elle commença à soupirer dès qu'il entra en elle. Très vite, le chant de sa petite sirène très personnelle s'éleva dans la chambre.

Cette fois, Malko n'avait pas envie d'étreinte romantique. À peine eut-elle fini de jouir qu'il la retourna, découvrant sa croupe. D'elle-même, Ivana prit ses fesses à deux mains, les écartant dans un geste d'une merveilleuse obscénité. Si la propriétaire de la longue robe noire avait pu la voir, elle aurait pris un aller simple pour l'enfer.

Malko s'enfonça d'un seul élan dans ses reins, lui arrachant un cri ravi. Il ne mit pas longtemps à exploser au fond de ses reins. Lorsqu'Ivana se releva, rabattant la longue robe, les yeux brillants, elle lança à Malko un regard

brûlant :

— Tu sais à quoi je rêvais tout à l'heure ?

— Non.

— Au père Obradovic. Il doit en avoir une énorme.

Elle disparut dans un envol de voiles noires et Malko se demanda l'espace d'un instant s'il n'avait pas rêvé.

Il se rajusta, aussitôt repris par ses soucis. Si la nouvelle annoncée par Ivana se confirmait, c'était la preuve que la manip diabolique de Rade Markovic n'avait pas atteint son but : la colère du gouvernement chinois n'avait pas enrayé la croisade de l'OTAN.

Petite consolation pour Malko qui n'était pas près d'oublier son échec cuisant face à la RDB. Il avait honte de s'être laissé ainsi manipuler. Belle leçon d'humilité dans un métier où l'on n'était jamais sûr de gagner, quelle que fût l'expérience.

Il était prêt à assumer cet échec, se demandant même si après une telle catastrophe, la CIA ferait encore appel à lui. Dans le Renseignement, on ne faisait guère de sentiment et ses dizaines de missions réussies ne pèseraient peut-être pas lourd en face d'un tel échec.

Il se demanda ce qu'étaient devenus ceux qui avaient été mêlés à cette manip. Connaissant les Services yougoslaves, il éprouvait les plus grandes craintes sur leur sort. En tout cas pour ceux qui, comme Milan Simovic, avaient vraiment cherché à l'aider. Pour les autres, comme Nedad Tubic, ils avaient dû être récompensés.

De toute façon, il lui faudrait attendre d'avoir retrouvé la civilisation pour chercher à savoir ce qu'ils étaient devenus. Et cela ne dépendait pas de lui... Sauf si les chars de l'OTAN entraient dans Belgrade, il y avait peu de chances qu'il y retourne, tant que Slobodan Milosevic serait au pouvoir.

Sa méditation fut soudain troublée par un bruit inhabituel mais encore lointain : des hélicoptères.

Il tendit l'oreille. Le bruit caractéristique se rapprochait.

En toute hâte, il descendit et gagna la pelouse, devant le monastère. Certes, les Yougoslaves avaient des hélicos, mais on ne les voyait jamais.

Le bruit grandissait, devenant assourdissant. Plusieurs religieuses accoururent à leur tour. D'un coup, trois appareils surgirent au ras des arbres. Deux Apaches encadrant un Bell. Tous portaient sur leur flanc le A blanc, signe distinctif de la KFOR^[39]. Le Bell commença à descendre verticalement, tandis que les deux autres tournaient au-dessus du monastère.

L'appareil se posa au milieu de la pelouse et aussitôt, un homme sauta à terre.

Kevin Hunter.

Courbé sous le souffle du rotor, il courut vers Malko. Les deux hommes s'étreignirent sous les pales. L'Américain avait les larmes aux yeux.

— *Welcome home* ! hurla-t-il pour couvrir le bruit de la turbine.

FIN

- {1} Services yougoslaves.
- {2} Environ 10 francs.
- {3} Service de renseignement extérieur britannique.
- {4} Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés.
- {5} Le Champ des Merles
- {6} Ministère de l'Intérieur.
- {7} S'il vous plaît ?
- {8} Bonsoir.
- {9} Arrêtez-vous !
- {10} Affaires réservées
- {11} Vojska Jugoslavenska : Armée yougoslave.
- {12} Vos papiers, s'il vous plaît.
- {13} Les Serbes appellent les Albanais du Kosovo les «shiptari», du nom albanais de l'Albanie, «Shipteria»
- {14} Tout va bien ?
- {15} Ça va, Ça va.
- {16} République fédérale de Yougoslavie, regroupant la Serbie, dont le Kosovo fait partie, et le Monténégro, après l'éclatement, en 1991, de l'ex-Yougoslavie.
- {17} Voir SAS n° 124, Tu tueras ton prochain.
- {18} Les Services britanniques.
- {19} Siège de la CIA.
- {20} Deutschemarks.
- {21} Colocataire
- {22} Guide interprète.
- {23} Parti socialiste serbe, le parti de Milosevic.
- {24} Yougoslavska Levica : Grande Yougoslavie
- {25} Elle a ses règles.
- {26} Grand quotidien gouvernemental.
- {27} Province à majorité serbe en Croatie.
- {28} Jerricans.
- {29} Annulez !
- {30} Témoin de mariage. Lien très important chez les Serbes.
- {31} Littéralement: «shiptar-shopping».
- {32} Voir SAS n° 124 : Tu tueras ton prochain.
- {33} Suce-moi, salope !
- {34} Sécurité d'État.
- {35} Avion d'espionnage électronique.
- {36} Services de renseignement de l'armée.
- {37} Bon voyage !
- {38} Va te faire enculer !
- {39} Force d'invasion de l'OTAN au Kosovo.